



ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

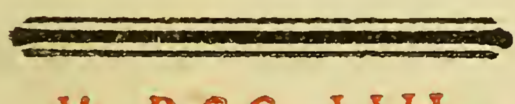
ŒUVRES
DE
ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION.

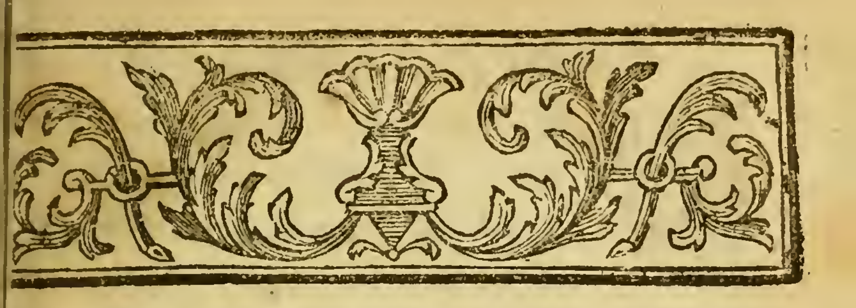
TOME PREMIER.



A LONDRES.



M. DCC. LIII.



AVERTISSEMENT.

LA plupart des Éditions qu'on a données jusqu'ici des Œuvres de J. B. ROUSSEAU, ont été remplies de plusieurs Piéces dont il n'étoit point l'Auteur. C'est une fatalité attachée à tous les Recueils des Ouvrages des Grands Hommes : la malignité imprime souvent sous leurs noms des productions informes & peu dignes d'eux, ou des Satyres auxquelles ils n'ont jamais pensé : l'intérêt les fait conserver ensuite par d'autres Editeurs, qui sont quelquefois bien aises de grossir les volumes. Le célébre ROUSSEAU s'en est plaint plusieurs fois pendant sa vie ; & personne n'ignore à quel point on a poussé l'indécence à cet égard.

On a eu soin dans cette nouvelle

Édition, de retrancher abſolument les morceaux auxquels il eſt clairement démontré qu'il n'a point eu de part. On n'a pas cru devoir en bannir, comme quelques-uns l'ont fait, ceux qui ſont réellement ſortis de ſa plume, mais où l'on ne retrouve pas la même force. Le génie a ſon aurore, ſon midi & ſon couchant; il eſt facile de le reconnoître dans chacun de ces périodes. Il peut être quelquefois au-deſſous de lui-même, mais il reſte toujours au-deſſus de l'eſprit, & l'on doit aimer à ſuivre le grand Homme dans ſes différens âges.

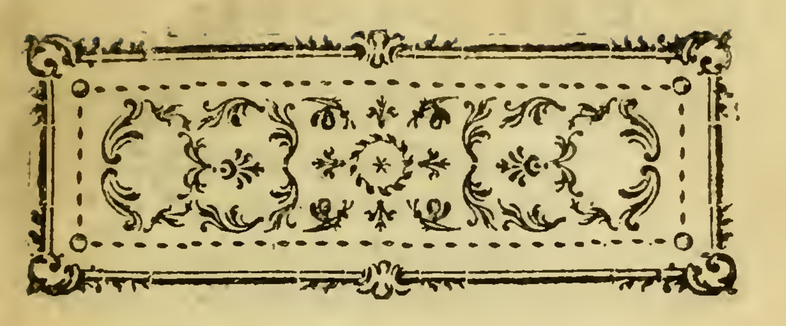
Cette Édition a été faite d'après les dernières corrections de l'Auteur; on l'a augmentée de pluſieurs Piéces de divers genres qui n'étoient que très-peu connues, & qui méritoient de l'être davantage: parmi ces dernières, il y a des Odes qui ne ſont point indignes de marcher à la ſuite des premières. On reconnoît encore le grand-Maître dans celles qui ſont plus foibles, & nous oſons le dire, elles feroient peut-être beaucoup d'honneur à tout autre

Poëte. On ſçait à quel degré de ſupériorité ROUSSEAU s'eſt élevé dans cette eſpéce de Poëme. C'eſt ſa réputation qui a rendu le Public difficile ſur ſes productions.

Nous avons raſſemblé quelques Allégories & quelques Epigrammes qui avoient paru dans d'autres Recueils, & qu'on avoit attribuées à différens Auteurs. Nous n'entreprendrons pas de juſtifier tous les ſujets des dernières; il faut les regarder comme des écarts de l'eſprit où le cœur n'a aucune part. Ce ſont des bagatelles qui, comme il le dit lui-même, ne lui ont couté que peu de temps & de travail, auxquelles les circonſtances ont donné lieu, & qui ſont bien plus excuſables que ces Recueils volumineux de Contes qui ont demandé néceſſairement des ſoins, de l'application & de l'aſſiduité. Nous ne nous arrêterons pas ici ſur ſes Epitres; on en connoît le mérite. Ceux qui ſe plaignent du ſtyle dans lequel elles ſont écrites, peuvent avoir raiſon; mais ils doivent convenir du moins qu'il étoit impoſſible de faire un uſage plus

agréable de l'énergie & de la naïveté de notre ancien langage. Quoi qu'ils en disent, on y reconnoît les graces de Marot avec plus de goût, plus d'ordre, plus de justesse & plus de solidité dans les images & dans les pensées.

On s'est attaché sur-tout à rendre cette Collection aussi complette qu'elle peut l'être. Nous croyons que les Lecteurs y verront avec plaisir deux Comédies, l'*Hypocondre & la Dupe*, qui ne se trouvent dans aucune des Éditions précédentes. On n'a rien négligé pour donner à celle-ci tous les avantages qui manquent aux autres. Nous espérons qu'on sera satisfait de l'arrangement que nous avons donné aux différens Ouvrages de ROUSSEAU. Nous les avons placés dans un ordre chronologique, à l'exception des Epigrammes que nous avons laissées comme elles étoient dans les dernieres Éditions.



ODES,

LIVRE PREMIER.

ODES SACRÉES.

ODE I.

TIRÉE DU PSEAUME XIV.

Caractère de l'Homme juste.

SEIGNEUR, dans ton temple adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?

Ce ſera celui qui du vice
Evite le ſentier impur :
Qui marche d'un pas ferme & ſûr
Dans le chemin de la juſtice ;
Attentif & fidèle à diſtinguer ſa voix,
Intrépide & ſévère à maintenir ſes loix.

Ce ſera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité :
Qui ſous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche :
Et qui par des diſcours faux & calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baiſſer les yeux.

Celui devant qui le ſuperbe,
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroît plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe :
Qui bravant du méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du juſte infortuné.

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infâme gain
Ne ſçait point groſſir ſes richeſſes :
Celui qui ſur les dons du coupable puiſſant
N'a jamais décidé du ſort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du ſeigneur
Partagera la ſainte joie ;
Et les frémiſſemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa félicité.



ODE II.

TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

Mouvemens d'une ame qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

LES cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enserre
Célébre un dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révéle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mystérieux ;

Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce ſoleil qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet aſtre ouvre ſa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'univers, à ſa préſence,
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe géant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par ſa chaleur puiſſante
La nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes œuvres ſont belles !
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits !
Que ceux qui te ſont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits !

Ta crainte inſpire la joie :
Elle aſſure notre voie ;
Elle nous rend triomphans :
Elle éclaire la jeuneſſe ,
Et fait briller la ſageſſe
Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante ,
Dieu puiſſant ; inſpire-moi
Cette crainte vigilante ,
Qui fait pratiquer ta loi :
Loi ſainte, loi déſirable,
Ta richeſſe eſt préférable
A la richeſſe de l'or :
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compoſe ſon cher tréſor.

Mais ſans tes clartés ſacrées,
Qui peut connoître , Seigneur ,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon cœur ?
Prête-moi tes feux propices.
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Vien conſumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon ame ;
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur cruel empire
Tu veux dégager mes ſens ;
Si tu daignes me ſourire
Mes jours ſeront innocens.
J'irai puiſer ſur ta trace,
Dans les ſources de ta grace ;
Et de ſes eaux abreuvé,
Ma gloire ſera connoître
Que le dieu qui m'a fait naître,
Eſt le dieu qui m'a ſauvé.



ODE XIX.

TIRÉE DU PSEAUME XLVIII.

Sur l'aveuglement des hommes du siécle.

QU'AUX accens de ma voix la terre se réveille.
Rois, soyez attentifs : peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, & m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre,
L'esprit saint me pénétre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance,
Ivre de ses grandeurs & de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vû tomber les plus illuſtres têtes,
Et vous pourriez encore, inſenſés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non, tout doit franchir ce terrible paſſage;
Le riche & l'indigent, l'imprudent & le ſage,
Sujets à même loi, ſubiſſent même ſort.

D'avides étrangers, transportés d'allégreſſe,
Engloutiſſent déja toute cette richeſſe,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reſte-t-il en ces momens ſuprêmes?
Un ſépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit ſerez enſévelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le ſouvenir.
Pareils aux animaux farouches & ſtupides,
Les loix de leur inſtinct ſont leurs uniques guides,
Et pour eux le préſent paroît ſans avenir.

Un précipice affreux devant eux ſe préſente;
Mais toujours leur raiſon ſoumiſe & complaiſante,
Au-devant de leurs yeux met un voile impoſteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abymes,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle eſt le paſteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir uſurpé, ces reſſorts politiques,
Dont le juſte autrefois ſentit le poids fatal.

Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de ſa juſtice appaiſant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Juſtes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes,
Quelque élevés qu'ils ſoient, ils ſont ce que nous ſomm
Si vous êtes mortels, ils le ſont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs paſſagères,
Il faut mêler ſa cendre aux cendres de ſes peres;
Et c'eſt le même dieu qui nous jugera tous.



ODE XV.

TIRÉE DU PSEAUME LVII.

Contre les Hypocrites.

SI la loi du ſeigneur vous touche,
Si le menſonge vous fait peur,
Si la juſtice en votre cœur
Règne auſſi-bien qu'en votre bouche ;
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préſide aux jugemens que vous lancez ſur moi ?

C'eſt vous, de qui les mains impures
Trament le tiſſu déteſté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impoſtures.
Lâches, aux cabales vendus ;
Artiſans de fourbes obſcures :
Habiles ſeulement à noircir les vertus.

L'hypocrite en fraudes fertile,
Dès l'enfance eſt paîtri de fard ;
Il ſçait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile :
Et la morſure du ſerpent
Eſt moins aiguë & moins ſubtile,
Que le venin caché que ſa langue répand.

En vain le ſage les conſeille,
Ils ſont inflexibles & ſourds.
Leur cœur s'aſſoupit aux diſcours
De l'équité qui les réveille,
Plus inſenſibles & plus froids
Que l'aſpic qui ferme l'oreille
Aux ſons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes,
Dieu ſçaura venger l'innocent.
Je le verrai, ce dieu puiſſant,
Foudroyer leurs têtes fumantes;
Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera ſa main & briſera leurs dents.

Ainſi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se diſſipe & s'évanouit
Dans le ſein de la terre humide:
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aſpect du braſier allumé;

Ainſi leurs grandeurs éclipſées
S'anéantiront à nos yeux.
Ainſi la juſtice des cieux
Confondra leurs lâches penſées.
Leurs dards deviendront impuiſſans,
Et de leurs pointes émouſſées
Ne pénétreront plus le ſein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
Puiſſent pouſſer des rejettons,
Eux-mêmes, triſtes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres;
Et leur ſort deviendra pareil
Au ſort de ces oiſeaux funèbres
Qui n'oſent ſoutenir les regards du ſoleil.

C'eſt alors que de leur diſgrace
Les juſtes riront à leur tour;
C'eſt alors que viendra le jour
De punir leur ſuperbe audace;
Et que ſans paroître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur ſang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance,
Pourront dire avec vérité
Que l'injuſtice & l'équité
Tour à tour ont leur récompenſe;
Et qu'il eſt un Dieu dans les cieux
Dont le bras ſoutient l'innocence,
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.



ODE V.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI

Idée de la véritable grandeur des Rois.

O DIEU, qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre juſtice :
Inſpirez à ce jeune roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité,
Qui de la fauſſe vraiſemblance
Sçait diſcerner la vérité.

Que par des jugemens ſévères
Sa voix aſſure l'innocent :
Que de ſon peuple gémiſſant
Sa main ſoulage les miſères :
Que jamais le menſonge obſcur
Des pas de l'homme libre & pur
N'oſe à ſes yeux ſouiller la trace :
Et que le vice faſtueux
Ne ſoit point aſſis à la place
Du mérite humble & vertueux.

Ainſi du plus haut des montagnes
La paix & tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroſer nos campagnes.
Son règne, à ſes peuples chéris,
Sera ce qu'aux champs défleuris
Eſt l'eau que le ciel leur envoie ;
Et tant que luira le ſoleil,
L'homme plein d'une ſainte joie,
Le bénira dès ſon réveil.

Son trône deviendra l'aſyle
De l'orphelin perſécuté :
Son équitable auſtérité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre ſous ce défenſeur,
Ne craindra plus que l'oppreſſeur
Lui raviſſe ſon héritage ;
Et le champ qu'il aura ſemé,
Ne deviendra plus le partage
De l'uſurpateur affamé.

Ses dons, verſés avec juſtice,
Du pâle calomniateur,
Ni du ſervile adulateur,
Ne nourriront point l'avarice.
Pour eux ſon front ſera glacé,
Le zèle déſintéreſſé,
Seul digne de ſa confidence,

Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance,
Inſéparables de la paix.

Alors ſa juſte renommée,
Répandue au-delà des mers
Juſqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat ſera ſemée.
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ſes pieds :
Et des plus éloignés rivages,
Les rois, frappés de ſa grandeur,
Viendront, par de riches hommages,
Briguer ſa puiſſante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent ſuivre tous les rois,
C'eſt de la ſainteté des loix
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du ſiécle enivré,
N'oſe paroître en ſa préſence :
Mais l'humble reſſent ſon appui ;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuſes devant lui.

De ſes triomphantes années
Le tems reſpectera le cours,
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus ſeront couronnées.

Ses vaiſſeaux par les vents pouſſés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Lybie :
La mer enrichira ſes ports,
Et pour lui l'heureuſe Arabie
Epuiſera tous ſes tréſors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne, autrefois arbriſſeau,
Egaler le plus haut rameau
Du cédre caché dans la nue :
Tel, croiſſant toujours en grandeur,
Il égalera la ſplendeur
Du potentat le plus ſuperbe ;
Et ſes redoutables ſujets
Se multiplîront comme l'herbe
Autour des humides marais.

Qu'il vive, & que dans leur mémoire
Les rois lui dreſſent des autels.
Que les cœurs de tous les mortels,
Soient les monumens de ſa gloire.
Et vous, ô maître des humains,
Qui de vos bienfaiſantes mains
Formez les monarques célèbres,
Montrez-vous à tout l'univers,
Et daignez chaſſer les ténébres,
Dont nos foibles yeux ſont couverts.

ODE VI.

TIRÉE DU PSEAUME XC.

Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assurent en Dieu.

CELUI qui mettra sa vie
Sous la garde du très-haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul asyle,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiége :
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés.
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi, que ces cœurs féroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur.
Que son aîle tutélaire,
Contre leur âpre colère,
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans.
Du froid poison de la craïnte
Tu verras tes jours exemts;
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Mais que voi-je ! Quels abymes
S'entrouvrent autour de moi ?
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi ?
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage
Frappe mes regards tremblans ?

Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles & sanglans ?

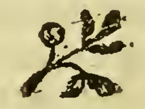
Mon cœur, sois en assûrance ;
Dieu se souvient de ta foi :
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi.
Le juste est invulnérable.
De son bonheur immuable
Les anges sont les garans ;
Et toujours leurs mains propices,
A travers les précipices,
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté.
Nul obstacle ne l'arrête.
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon & de l'aspic ;
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfans.

A celui qui m'est fidèle,
Dit la sagesse éternelle,
J'assurerai mes secours;
Je l'affermirai sa voie;
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui:
Je le comblerai d'années
Paisibles & fortunées;
Je bénirai ses desseins:
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.



ODE VII.

TIRÉE DU PSEAUME CXIX

Contre les Calomniateurs.

DANS ces jours deſtinés aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguiſoient contre moi les armes
De l'impoſture & de l'erreur :
Lorſqu'une coupable licence
Empoiſonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon ſeul recours :
J'implorai ſa toute-puiſſance,
Et ſa main vint à mon ſecours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi ; détruis les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité ;
Et confonds cet homme parjure,
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légéreté
Les menſonges que l'impoſture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit & puiſſant ?
Sa langue aux feintes préparée
Reſſemble à la fléche acérée
Qui part & frappe en un moment.
C'eſt un feu léger dès l'entrée,
Que ſuit un long embraſement.

Hélas ! Dans quel climat ſauvage
Ai-je ſi long-tems habité !
Quel exil ! Quel affreux rivage !
Quels aſyles d'impiété !
Cédar, où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu pourſuivie
Se déchaînerent ſi long-tems,
A quels maux ont livré ma vie
Tes ſacrilèges habitans !

J'ignorois la trame inviſible
De leurs pernicieux forfaits ;
Je vivois tranquille & paiſible
Chez les ennemis de la paix ;
Et lorſqu'exemt d'inquiétude,
Je faiſois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter,
Leur déteſtable ingratitude
S'armoit pour me perſécuter.

ODE VIII.

TIRÉE DU PSEAUME CXLVIII.

Image du bonheur temporel des Méchans.

BENI ſoit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains ſont formées
Dans l'art pénible des combats.
De ſa clémence inépuiſable
Le ſecours prompt & favorable
A fini mes oppreſſions ;
En lui j'ai trouvé mon aſyle,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai diſſipé les factions.

Qui ſuis-je, vile créature ?
Qui ſuis je, Seigneur ? Et pourquoi
Le ſouverain de la nature
S'abaiſſe-t-il juſques à moi ?
L'homme en ſa courſe paſſagère
N'eſt rien qu'une vapeur légère
Que le ſoleil fait diſſiper.
Sa clarté n'eſt qu'une nuit ſombre ;
Et ſes jours paſſent comme une ombre
Que l'œil ſuit & voit échapper.

Mais

Mais quoi ! Les périls qui m'obsédent
Ne sont point encore passés.
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés.
Grand Dieu, c'est toi que je reclame,
Léve ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux,
Et vien sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix.
Toi, dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des rois.
Toi, de qui les secours propices,
A travers tant de précipices,
M'ont toujours garanti d'effroi;
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge,
Dont les flots vont me submerger.
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidèle,
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,

Et dont la main, vouée au crime,
Ne connoît rien de légitime
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît & s'élève sous leurs yeux;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes,
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines;
Leurs celliers regorgent de fruits;
Leurs troupeaux tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits:
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraîchit son sein altéré;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes:
Nul bruit n'interrompt leur sommeil,
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil;

C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur âge.
Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur :
Qu'ils reſtent dans leur rêverie.
Heureuſe la ſeule patrie
Où l'on adore le ſeigneur.



ODE IX.

TIRÉE DU PSEAUME CXLV.

Foibleſſe des hommes. Grandeur de Dieu.

MON ame, louez le ſeigneur:
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos juſtes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux déſormais
Partager la gloire des anges,
Et conſacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au ſtérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui;
Ne fondons point ſur eux une eſpérance folle.
Leur pompe indigne de nos vœux,
N'eſt qu'un ſimulacre frivole;
Et les ſolides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, eſclaves du ſort,
Comme nous, jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs inſenſées;
Et périront en même jour
Ces vaſtes & hautes penſées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu ſeul doit faire notre eſpoir,
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit ſortir du néant le ciel, la terre & l'onde;

Et qui tranquille au haut des airs,
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres ſemés dans ce vaſte univers.

Heureux qui, du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute ſon eſpérance!
Il protège la vérité,
Et ſçaura prendre la défenſe
Du juſte que l'impie aura perſécuté.

C'eſt le ſeigneur qui nous nourrit:
C'eſt le ſeigneur qui nous guérit.
Il prévient nos beſoins, il adoucit nos gênes:
Il aſſure nos pas craintifs:
Il délie, il briſe nos chaînes;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras prompt à le protéger;
Et l'orphelin en lui retrouve un ſecond père:
De la veuve il devient l'époux;
Et par un châtiment ſévère
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois ſont dans ſa main.
Leur règne eſt un règne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites:
Mais de ſon règne illimité
Les bornes ne ſeront preſcrites,
Ni par la fin des temps, ni par l'éternité.

ODE X.

TIRÉE DU CANTIQUE D'EZÉCHIAS.

Isaïe, Chap. 38.

Pour une personne convalescente.

J'Ai vu mes triftes journées
Décliner vers leur penchant.
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La mort, déployant fes aîles,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funefte,
Je cherchois en vain le refte
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus:
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiffus.
Mon dernier foleil fe lève,
Et votre fouffle m'enlève
De la terre des vivans;
Comme la feuille féchée,
Qui de fa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots;
Victime foible & tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit & jour;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris & d'allarmes
Mon mal sembloit se nourrir;
Et mes yeux noyés de larmes
Etoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensévelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténébres,
Mes sens sont glacés d'effroi.
Ecoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas:

Son ſecours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits.
Vous ne m'avez fait la guerre,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme, à qui la grace
Départ ce don efficace
Puiſé dans ſes ſaints tréſors;
Et qui rallumant ſa flamme,
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps!

C'eſt pour ſauver la mémoire
De vos immortels ſecours;
C'eſt pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés ſacrées
Ne ſeront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.
La mort aveugle & muette
Ne ſera point l'interprête
De vos ſaints commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace
Comme moi ſont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos céleſtes vérités.

J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés;
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.



ODE XI.

TIRÉE DU PSEAUME XLIX.

Sur les dispositions que l'homme doit apporter à la priere.

LE roi des cieux & de la terre
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix, comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle;
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains.
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses loix augustes,
Esprits divins, qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés;
Et de ses serviteurs utiles
Séparez les ames serviles,
Dont le zèle oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles,
A cru satisfaire à la loi.

Allez, ſaintes intelligences,
Exécuter ſes volontés ;
Tandis qu'à ſervir ſes vengeances,
Les cieux & la terre invités,
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces miſérables
Que le jour fatal eſt venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce juge ſévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugemens ſur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que ſur mes autels légitimes
Chaque jour vous ſacrifiez :
Mais ne penſez pas que vos crimes
Par-là puiſſent être expiés.

Que m'importent vos ſacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux ?
Dieu boit-il le ſang des géniſſes ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez-vous que ſon empire
Embraſſe tout ce qui reſpire
Et ſur la terre & dans les mers ?
Et que ſon ſouffle ſeul inſpire
L'ame à tout ce vaſte univers ?

Offrez, à l'exemple des anges,
A ce dieu, votre unique appui,
Un ſacrifice de louanges,
Le ſeul qui ſoit digne de lui.
Chantez, d'une voix ferme & ſûre,
De cet auteur de la nature,
Les bienfaits toujours renaiſſans;
Mais ſçachez qu'une main impure
Peut ſouiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Oſes-tu, pécheur criminel,
D'un dieu dont la loi te condamne,
Chanter le pouvoir éternel ?
Toi qui, courant à ta ruine,
Fus toujours ſourd à ma doctrine,
Et malgré mes ſecours puiſſans,
Rejettant toute diſcipline,
N'as pris conſeil que de tes ſens.

Si tu voyois un adultère,
C'étoit lui que tu conſultois.
Tu reſpirois le caractère
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice;
Et ton cœur pétri d'artifice,
Contre ton frere encouragé,
S'applaudiſſoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété ſi noire
Mes foudres furent ſans emploi :
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton dieu penſoit comme toi.
Mais apprens, homme déteſtable,
Que ma juſtice formidable
Ne ſe laiſſe point prévenir,
Et n'en eſt pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Penſez-y donc, ames groſſières,
Commencez par règler vos mœurs ;
Moins de faſte dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une ame légitimée,
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'eſt qu'une fumée
Qui deshonore mes autels.



ODE XXI.

TIRÉE DU PSEAUME LXXII.

Inquiétudes de l'ame sur les voies de la Providence.

QUE la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse, en suivant le Seigneur !
Dessillez-vous mes yeux, console-toi mon cœur,
Les voiles sont levés, sa conduite est visible
Sur le juste & sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse.
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur ame se noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux.
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie;
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu crainte ni repentirs ?
Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide
Que leurs plus insensés desirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures, & blaſphêmes;
Et leur cœur ne nourrit que penſers vicieux.
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux;
Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De-là, je l'avouerai, naiſſoit ma défiance.
Si ſur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts;
Comment ſans les punir voit-ils ces cœurs pervers;
Et s'il ne les voit point, comment peut ſa ſcience
Embraſſer tout cet univers?

Tandis qu'un peuple entier les ſuit & les adore;
Prêt à ſacrifier ſes jours mêmes aux leurs:
Accablé de mépris, conſumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore;
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah! c'eſt donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refuſé l'encens que je te doi?
C'eſt donc en vain, Seigneur, que m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains ſimples & pures
Qu'avec ceux qui ſuivent ta loi.

C'étoit en ces diſcours que s'exhaloit ma plainte;
Mais, ô coupable erreur! ô tranſports indiſcrets!
Quand je parlois ainſi, j'ignorois tes ſecrets;
J'offenſois tes élus, & je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil :
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse,
Ne couvre qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil ?
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étois de ne pas voir leur chute,
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans,
De ma foible raison j'écoutois les accens ;
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute,
Qui ne juge que par les sens.

Cependant, ô mon Dieu ! soutenu de ta grace,
Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.
Mes pieds ont chancelé : mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je

Puis-je aſſez exalter l'adorable clémence
Du dieu qui m'a ſauvé d'un ſi mortel danger ;
Sa main contre moi-même a ſçu me protéger,
Et ſon divin amour m'offre un bonheur immenſe
Pour un mal foible & paſſager.

Que me reſte-t-il donc à chérir ſur la terre ;
Et qu'ai-je à deſirer au céleſte ſéjour ?
La nuit qui me couvroit cède aux rayons du jour :
Mon eſprit ni mes ſens ne me font plus la guerre ;
Tout eſt abſorbé par l'amour.

Car enfin, je le vois : le bras de ſa juſtice,
Quoique lent à frapper, ſe tient toujours levé
Sur ces hommes charnels, dont l'eſprit dépravé
Oſe à de faux objets offrir le ſacrifice
D'un cœur pour lui ſeul réſervé.

Laiſſons-les s'abymer ſous leurs propres ruines :
Ne plaçons qu'en Dieu ſeul nos vœux & notre eſpoir,
Faiſons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions par-tout les merveilles divines
De ſon infaillible pouvoir.



ODE XXXI.

TIRÉE DU PSEAUME XCIII.

Que la justice divine est présente à toutes nos actions.

PAROISSEZ, roi des rois : venez, juge suprême,
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil & le blasphême
De l'impie armé contre vous.
Le dieu de l'univers est le dieu des vengeances :
Le pouvoir & le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'yvresse
De ces superbes criminels,
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solemnels ?
Et dont l'impiété barbare & tyrannique
Au crime ajoûte encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels ?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie :
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger ;
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble & le danger.

Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage ;
Et leur main ſanguinaire a déployé ſa rage
Sur la veuve & ſur l'étranger.

Ne ſongeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours ;
Du haut de la céleſte voûte,
Dieu n'entendra pas nos diſcours.
Nos offenſes par lui ne ſeront point punies :
Il ne les verra point, & de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous ſéduit? quel démon vous conſeille,
Hommes imbécilles & fous ?
Celui qui forma votre oreille,
Sera ſans oreilles pour vous ?
Celui qui fit vos yeux, ne verra point vos crimes ?
Et celui qui punit les rois les plus ſublimes,
Pour vous ſeuls retiendra ſes coups ?

Il voit, n'en doutez plus, il entend toute choſe ;
Il lit juſqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain ſe propoſe
D'éluder ſes arrêts vengeurs.
Rien n'échappe aux regards de ce juge ſévère ;
Le repentir lui ſeul peut calmer ſa colère,
Et fléchir ſes juſtes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, & laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa loi !
C'est l'asyle du juste ; & la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie ?
Sa fureur n'a pû s'attendrir :
Si vous n'aviez sauvé ma vie,
Grand Dieu ! j'étois prêt à périr.
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible ;
Je succombe. Aussi-tôt votre bras invincible
S'est armé pour me secourir.

Non, non, c'est vainement qu'une main sacrilège
Contre moi décoche ses traits.
Votre trône n'est point un siége
Souillé par d'injustes décrets.
Vous ne ressemblez point à ces rois implacables,
Qui ne font exercer leurs loix impraticables
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice
Tendra ses filets captieux ;
Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux :
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre ;
Et si l'impiété nous juge sur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.

ODE XIV.

TIRÉE DU PSEAUME XCVI.

ET APPLIQUÉE

AU JUGEMENT DERNIER.

Misère des réprouvés. Félicité des élus.

PEUPLES, élevez vos concerts ;
Pouſſez des cris de joie & des chants de victoire :
Voici le roi de l'univers,
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.

La juſtice & la vérité
Servent de fondement à ſon trône terrible ;
Une profonde obſcurité
Aux regards des humains le rend inacceſſible.

Les éclairs, les feux dévorans,
Font luire devant lui leur flamme étincellante ;
Et ſes ennemis expirans
Tombent de toutes parts ſous ſa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de reſpect,
La terre a treſſailli ſur ſes voûtes briſées ;
Les monts fondus à ſon aſpect
S'écoulent dans le ſein des ondes embraſées.

De ſes jugemens redoutés
La trompette céleſte a porté le meſſage;
Et dans les airs épouvantés,
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage:

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles;
Vous, qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Miniſtres de mes volontés,
Anges, ſervez contre eux ma fureur vengereſſe.
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégreſſe.

C'eſt moi, qui du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait, règle les deſtinées:
C'eſt moi, qui briſe ſes faux dieux,
Miſérables jouets des vents & des années.

Par ma préſence raffermis,
Mépriſez du méchant la haine & l'artifice;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné ſur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes loix adorables,
Jouiſſez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés ſecourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance;
Et par un reſpect plein d'amour
Sanctifiez en moi votre réjouiſſance.

ODE XV.

TIRÉE DU PSEAUME CXXIX.

Sentiment de pénitence.

PRESSÉ de l'ennui qui m'accable,
Juſqu'à ton trône redoutable
J'ai porté mes cris gémiſſans :
Seigneur, entends ma voix plaintive,
Et prête une oreille attentive
Au bruit de mes triſtes accens.

Si dans le jour de tes vengeances
Tu conſidères mes offenſes,
Grand Dieu, quel ſera mon appui ?
C'eſt à toi ſeul que je m'adreſſe ;
Et c'eſt en ta ſainte promeſſe
Que mon cœur eſpère aujourd'hui.

Oui : je m'aſſure en ta clémence.
Si toujours plein de ta puiſſance,
Mon zèle a ſoutenu ta loi ;
Dieu juſte, ſois-moi favorable,
Et jette un regard ſecourable
Sur ce cœur qui ſe fie en toi.

Dès que paroîtra la lumière,
Juſqu'au tems où de ſa carrière
La nuit recommence le cours,
Plein de l'eſpoir que tu demandes,
Je t'adreſſerai mes offrandes,
Et j'implorerai ton ſecours.

Heureux ! puiſque de nos ſouffrances
Par l'objet de nos eſpérances,
Nous devons être rachetés ;
Et qu'il nous permet de prétendre,
Qu'un jour ſa bonté doit s'étendre
Sur toutes nos iniquités.



ODE XVI.

TIRÉE DU PSEAUME LXXV.

ET APPLIQUÉE

A LA DERNIÈRE GUERRE DES TURCS.

Quelle est la véritable reconnoissance que Dieu exige des hommes.

LE Seigneur est connu dans nos climats paisibles,
Il habite avec nous, & ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.
Ce dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance & l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondoit son ferme appui.
Le sang des étrangers a fait fumer la terre ;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répandue,
A jetté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés ;
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés ! qui remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère,
Qui vous peint des trésors chimériques & vains;
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses,
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides;
Vous devoriez déjà dans vos courses avides
Toutes les régions qu'éclaire le soleil :
Mais le seigneur se lève, il parle, & sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand & redoutable!
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur?
A punir les méchans ta colere fidelle
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.

Contre ces inhumains, tes jugemens augustes
S'élèvent pour sauver les humbles & les justes,
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect,
Ta justice paroît de feux étincellante,
Et la terre tremblante
Frémit à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles,
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles,

En béniſſant ton nom, en pratiquant ta loi :
Quel encens eſt plus pur qu'un ſi ſaint exercice ?
Quel autre ſacrifice
Seroit digne de toi ?

Ce ſont-là les préſens, grand Dieu, que tu demandes,
Peuples, ce ne ſont point vos pompeuſes offrandes,
Qui le peuvent payer de ſes dons immortels.
C'eſt par une humble foi, c'eſt par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ſes autels.

Venez donc adorer le Dieu ſaint & terrible,
Qui vous a délivrés par ſa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois :
Qui d'un ſouffle détruit l'orgueilleuſe licence,
Relève l'innocence
Et terraſſe les rois.



E ij

ODE XVII.

TIRÉE DU PSEAUME XLV.

Confiance de l'Homme juſte dans la protection de Dieu.

PUISQUE notre dieu favorable
Nous aſſure de ſon ſecours,
Il n'eſt plus de revers capable
De troubler la paix de nos jours;
Et ſi la nature fragile
Etoit à ſes derniers momens,
Nous la verrions d'un œil tranquille
S'écrouler dans ſes fondemens.

Par les ravages du tonnerre
Nous verrions nos champs moiſſonnés,
Et des entrailles de la terre
Les plus hauts monts déracinés;
Nos yeux verroient leur maſſe aride,
Tranſportée au milieu des airs,
Tomber d'une chûte rapide,
Dans le vaſte gouffre des mers.

Les remparts de la cité ſainte
Nous ſont un refuge aſſuré;
Dieu lui-même dans ſon enceinte
A marqué ſon ſéjour ſacré;

Une onde pure & déleſtable
Arroſe avec légéreté,
Le tabernacle redoutable
Où repoſe ſa majeſté.

Les nations à main armée
Couvroient nos fertiles ſillons :
On a vû les champs d'Idumée
Inondés de leurs bataillons :
Le Seigneur parle, & l'infidèle
Tremble pour ſes propres états ;
Il flotte, il ſe trouble, il chancelle,
Et la terre fuit ſous ſes pas.

Venez, nations arrogantes,
Peuples vains, & voiſins jaloux,
Voir les merveilles éclatantes,
Que ſa main opère pour nous.
Que pourront vos ligues formées
Contre le bonheur de nos jours,
Quand le bras du dieu des armées
S'armera pour notre ſecours ?

Par lui ces troupes infernales,
A qui nos champs furent ouverts,
Iront de leurs flammes fatales
Embraſer un autre univers ;
Sa foudre prompte à nous défendre
Des méchans & de leurs complots,
Mettra leurs boucliers en cendre,
Et briſera leurs javelots.

Arrête, peuple impie, arrête,
Je ſuis ton dieu, ton ſouverain;
Mon bras eſt levé ſur ta tête,
Les feux vengeurs ſont dans ma main!
Voi le ciel, voi la terre & l'onde,
Remplis de mon immenſité,
Et dans tous les climats du monde,
Mon nom des peuples exalté.

Toi, pour qui l'ardente victoire
Marche d'un pas obéiſſant,
Seigneur, combats pour notre gloire;
Protége ton peuple innocent;
Et fais que notre humble patrie,
Jouiſſant d'un calme promis,
Confonde à jamais la furie
De nos ſuperbes ennemis,



CANTIQUE

TIRÉ DU PSEAUME XLVII.

Action de graces pour les bienfaits qu'on a reçus de Dieu.

LA gloire du feigneur, fa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle :
Mais fur tous les humains qui vivent fous fes loix,
Le peuple de Sion doit fignaler fa voix.

Sion, montagne auguste & fainte,
Formidable aux audacieux ;
Sion, féjour délicieux,
C'eft toi, c'eft ton heureufe enceinte,
Qui renferme le dieu de la terre & des cieux.

O murs ! ô féjour plein de gloire !
Mont facré, notre unique efpoir,
Où Dieu fait régner la victoire,
Et manifefte fon pouvoir !

Cent rois, ligués entr'eux pour nous livrer la guerre,
Etoient venus fur nous fondre de toutes parts,
Ils ont vû nos facrés remparts.
Leur afpect foudroyant tel qu'un affreux tonnerre
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leur camp a ſemé la terreur,
Il parle, & nous voyons leurs trônes mis en poudre;
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs ſoldats conſternés d'horreur,
Leurs vaiſſeaux ſubmergés ou briſés par la foudre,
Monumens éternels de ſa juſte fureur.

Rien ne ſçauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta ſainte cité :
Seigneur, toi-même en as jeté
Les fondemens inébranlables.

Au pied de tes autels humblement proſternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naiſſance,
Juſqu'aux climats où finit ſa ſplendeur,
Tout l'univers révère ta puiſſance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la juſtice
Du ſouverain de l'univers,
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers;
Qu'avec nous la terre s'uniſſe,
Que nos voix pénétrent les airs :
Elevons juſqu'à lui nos cœurs & nos concerts.

Vous, filles de Sion, floriſſante jeuneſſe,
Joignez-vous à nos chants ſacrés,
Formez des pas & des ſons d'allégreſſe.

Autour de ces murs révérés,
Venez offrir des vœux pleins de tendresse
Au Seigneur que vous adorés.

Peuples, de qui l'appui sur sa bonté se fonde,
Allez dans tous les coins du monde,
A son nom glorieux élever des autels;
Les siécles à venir béniront votre zèle,
Et de ses bienfaits immortels,
L'éternel comblera votre race fidèle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans;
C'est notre dieu, c'est notre pere,
C'est le roi que Sion révère.

De son règne éternel les glorieux instans
Dureront au-delà des siécles & des tems.



EPODE

Tirée principalement des livres de Salomon, & en partie de quelques autres endroits de l'écriture & des prières de l'église.

I. PARTIE.

VAINS mortels, que du monde endort la folle ivresse
Écoutez, il est temps, la voix de la sagesse.
Heureux, & seul heureux qui s'attache au seigneur!
Pour trouver le repos, le bonheur & la joie
Il n'est qu'un seul chemin, c'est de suivre sa voie
Dans la simplicité du cœur.

Le temps fuit, dites-vous, c'est lui qui nous convie
A saisir promptement les douceurs de la vie :
L'avenir est douteux, le présent est certain ;
Dans la rapidité d'une course bornée
Sommes-nous assez sûrs de notre destinée
Pour la remettre au lendemain ?

Notre esprit n'est qu'un souffle, une ombre passagère,
Et le corps qu'il anime, une cendre légère
Dont la mort chaque jour prouve l'infirmité ;
Etouffés tôt ou tard dans ses bras invincibles,
Nous serons tous alors, cadavres insensibles,
Comme n'ayant jamais été.

Songeons donc à jouir de nos belles années :
Les roſes d'aujourd'hui demain ſeront fanées.
Des biens de l'étranger cimentons nos plaiſirs,
Et du riche orphelin perſécutant l'enfance,
Contentons aux dépens du vieillard ſans défenſe
Nos inſatiables deſirs.

Guéris de tout remords contraire à nos maximes,
Nous ne connoîtrons plus ni d'excès, ni de crimes;
De tout ſcrupule vain nous bannirons l'effroi,
Soutenus de puiſſance, aſſiſtés d'artifice,
Notre ſeul intérêt ſera notre juſtice,
Et notre force, notre loi.

Aſſiégeons l'innocent : qu'il tremble à notre approche;
Ses regards ſont pour nous un éternel reproche;
De ſa foibleſſe même il ſe fait un appui;
Il traite nos ſuccès de fureur tyrannique :
Dieu, dit-il, eſt ſon pere & ſon refuge unique,
Il ne veut connoître que lui.

Voyons s'il eſt vraiment celui qu'il ſe dit être :
S'il eſt fils de ce dieu, comme il veut le paroître,
Au ſecours de ſon fils ce dieu doit accourir;
Eſſayons-en l'effet, conſommons notre ouvrage,
Et ſçachons quelles mains au bord de ſon naufrage
Pourront l'empêcher de périr.

Ce ſont-là les diſcours, ce ſont-là les penſées
De ces ames de chair, victimes inſenſées
De l'ange ſéducteur qui leur donne la mort.
Qu'ils combattent ſous lui, qu'ils ſuivent ſon exemple
Et qu'à lui ſeul voués, le zèle de ſon temple
Soit l'eſpoir de leur dernier ſort.

I I.

Cependant les ames qu'excite
Le ciel à pratiquer ſa loi,
Verront triompher le mérite
De leur conſtance & de leur foi :
Dans le ſein d'un dieu favorable
Un bonheur à jamais durable
Sera le prix de leurs combats,
Et de la mort inéxorable
Le fer enſanglanté ne les touchera pas.

Dieu, comme l'or dans la fournaiſe,
Les éprouva dans les ennuis ;
Mais leur patience l'appaiſe ;
Les jours viennent après les nuits :
Il a ſupputé les années
De ceux dont les mains acharnées
Nous ont ſi long-temps affligés ;
Il règle enfin nos deſtinées,
Et nos juges par lui ſont eux-mêmes jugés.

Justes, qui fîtes ma conquête
Par vos larmes & vos travaux,
Il est tems, dit-il, que j'arrête
L'insolence de vos rivaux ;
Parmi les célestes milices
Venez prendre part aux délices
De mes combattans épurés,
Tandis qu'aux éternels supplices
Les soldats du démon les jours seront livrés,

Assez la superbe licence
Arma leur lâche impiété :
Assez j'ai vû votre innocence
En proie à leur férocité ;
Vengeons notre propre querelle,
Couvrons cette troupe rebelle
D'horreur & de confusion ;
Et que la gloire du fidelle
Consomme le malheur de la rébellion.

Et vous à qui ma voix divine
Dicte les ordres absolus,
Anges, c'est vous que je destine
Au service de mes élus ;
Allez, & dissipant la nue
Qui, malgré leur foi reconnue,
Me dérobe à leurs yeux amis,
Faites-les jouir dans ma vûe
Des biens illimités que je leur ai promis.

Voici, voici le jour propice
Où le dieu pour qui j'ai souffert
Va me tirer du précipice
Que le démon m'avoit ouvert ;
De l'imposture & de l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Les traits ne seront plus lancés,
Et les soins mortels de ma vie
De l'immortalité seront récompensés.

Loin de cette terre funeste
Transporté sur l'aîle des vents,
La main d'un ministre céleste
M'ouvre la terre des vivans ;
Près des saints j'y prendrai ma place,
J'y ressentirai de la grace
L'intarissable écoulement ;
Er voyant mon dieu face à face,
L'éternité pour moi ne sera qu'un moment.

Qui m'affranchira de l'empire
Du monde où je suis enchaîné !
De la délivrance où j'aspire
Quand viendra le jour fortuné ?
Quand pourrai-je, rompant les charmes
Où ce triste vallon de larmes
De ma vie endort les instans,
Trouver la fin de mes alarmes
Et le commencement du bonheur que j'attends

Quand pourrai-je dire à l'impie,
Tremble, lâche, frémis d'effroi ;
De ton dieu la haine assoupie
Est prête à s'éveiller sur toi :
Dans ta criminelle carrière
Tu ne mis jamais de barrière
Entre sa crainte & tes fureurs ;
Puisse mon heureuse prière
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs !

Puisse en moi la ferveur extrême
D'une sainte compassion
Des offenseurs du dieu que j'aime
Opérer la conversion !
De ses vengeances redoutables
Puissent mes ardeurs véritables
Adoucir la sévère loi,
Et pour mes ennemis coupables
Obtenir le pardon que j'en obtins pour moi !

Seigneur, ta puissance invincible
N'a rien d'égal que ta bonté ;
Le miracle le moins possible
N'est qu'un jeu de ta volonté ;
Tu peux de ta lumière auguste
Eclairer les yeux de l'injuste,
Rendre saint un cœur dépravé ;
En cèdre transformer l'arbuste,
Et faire un vase élu d'un vase réprouvé,

Grand dieu, daigne ſur ton eſclave
Jetter un regard paternel :
Confonds le crime qui te brave,
Mais épargne le criminel ;
Et s'il te faut un ſacrifice,
Si de ta ſuprême juſtice
L'honneur doit être réparé,
Venge-toi ſeulement du vice
En le chaſſant des cœurs dont il s'eſt emparé.

C'eſt alors que de ma victoire
J'obtiendrai les fruits les plus doux,
En chantant âvec eux la gloire
Du dieu qui nous a ſauvé tous.
Agréable & ſainte harmonie !
Pour moi quelle joie infinie !
Quelle gloire de voir un jour
Leur troupe avec moi réunie
Dans les mêmes concerts & dans le même amour !

Pendant qu'ils vivent ſur la terre
Prépare du moins leur fierté
Par la crainte de ton tonnerre
A ce bien pour eux ſouhaité ;
Et les retirant des abymes
Où dans des nœuds illégitimes
Languit leur courage abattu,
Fais que l'image de leurs crimes
Introduiſe en leurs cœurs celle de la vertu.

III.

Tel après le long orage
Dont un fleuve débordé
A désolé le rivage
Par sa colère inondé,
L'effort des vagues profondes
Engloutissoit dans les ondes
Bergers, cabanes, troupeaux,
Et submergeant les campagnes
Sur le sommet des montagnes
Faisoit flotter les vaisseaux.

Mais la planète brillante
Qui perce tout de ses traits,
Dans la nature tremblante
A déja remis la paix :
L'onde en son lit écoulée
A la terre consolée
Rend ses premières couleurs,
Et d'une fraîcheur utile
Pénétrant son sein fertile
En augmente les chaleurs.

Tel sera dans leurs pensées
Germer un amour constant,
De leurs offenses passées
Le souvenir pénitent.

Ils diront : dieu des fidelles,
Dans nos ténèbres mortelles
Tu nous a fait voir le jour ;
Eternise dans nos ames
Ces sacrés torrens de flammes,
Source du divin amour.

Ton souffle qui sçut produire
L'ame pour l'éternité,
Peut faire en elle reluire
Sa première pureté.
De rien tu créas le monde :
D'un mot de ta voix féconde
Naquit ce vaste univers ;
Tu parlas, il reçut l'être :
Parle, un instant verra naître
Cent autres mondes divers.

Tu donnes à la matière
L'ame & la légèreté ;
Tu fais naître la lumière
Du sein de l'obscurité ;
Sans toi la puissance humaine
N'est qu'ignorance hautaine,
Trouble & frivole entretien :
En toi seul, cause des causes,
Seigneur, je vois toutes choses,
Hors de toi je ne vois rien.

A quoi vous sert tant d'étude
Qu'à nourrir le fol orgueil
Où votre béatitude
Trouva son premier écueil,
Grands hommes, sages célèbres?
Vos éclairs dans les ténèbres
Ne font que vous égarer.
Dieu seul connoît ses ouvrages;
L'homme entouré de nuages
N'est fait que pour l'honorer.

Curiosité funeste,
C'est ton attrait criminel
Qui du royaume céleste
Chassa le premier mortel.
Non content de son essence,
Et d'avoir en sa puissance
Tout ce qu'il pouvoit avoir,
L'ingrat voulut, dieu lui-même,
Partager du dieu suprême
La science & le pouvoir.

A ces hautes espérances
Du changement de son sort
Succédèrent les souffrances,
L'aveuglement & la mort;

Et pour fermer tout asyle
A son espoir indocile,
Bientôt l'ange dans les airs,
Sentinelle vigilante,
De l'épée étincelante
Fit reluire les éclairs.

I V.

Mais de cet homme exclus de son premier partage
La gloire est réservée à de plus hauts destins,
Quand son sauveur viendra d'un nouvel héritage
Lui frayer les chemins.

Dieu pour lui s'unissant à la nature humaine
Et partageant sa chair & ses infirmités,
Se chargera pour lui du poids & de la peine
De ses iniquités.

Ce dieu médiateur, fils, image du père,
Le verbe, descendu de son trône éternel,
Des flancs immaculés d'une mortelle mère
Voudra naître mortel.

Pécheur, tu trouveras en lui ta délivrance,
Et sa main te fermant les portes de l'enfer,
Te fera perdre alors de ta juste souffrance
Le souvenir amer.

Eve règne à ſon tour, du dragon triomphante,
L'eſclave de la mort produit ſon rédempteur ;
Et fille du très-haut, la créature enfante
Son propre créateur.

O ! vierge, qui du ciel aſſures la conquête,
Gage ſacré des dons que ſur terre il répand,
Tes pieds victorieux écraſeront la tête
De l'horrible ſerpent.

Les ſaints après ta mort t'ouvriront leurs demeures,
Nouvel aſtre du jour pour le ciel ſe levant ;
Que dis-je, après ta mort ? ſe peut-il que tu meures,
Mère du dieu vivant ?

Non, tu ne mourras point, les régions ſublimes
Vivante t'admettront dans ton auguſte rang,
Et telle qu'au grand jour où pour laver nos crimes
Ton fils verſa ſon ſang.

Dans ce ſéjour de gloire où les divines flammes
Font d'illuſtres élûs de tous ſes citoyens,
Daigne prier ce fils qu'il délivre nos ames
Des terreſtres liens.

Obtiens de ſa pitié, protectrice immortelle,
Qu'il renouvelle en nous les larmes, les ſanglots
De ce roi pénitent dont la douleur fidelle
S'exhaloit en ces mots :

O ! monarque éternel, ſeigneur, dieu de nos pères,
Dieu des cieux, de la terre & de tout l'univers,
Vous, dont la voix ſoumet à ſes ordres ſévères
Et les vents & les mers ;

Tout reſpecte, tout craint votre majeſté ſainte,
Vos loix règnent par-tout, rien n'oſe les trahir :
Moi ſeul j'ai pû, ſeigneur, réſiſter à la crainte
De vous déſobéir.

J'ai péché, j'ai ſuivi la lueur vaine & ſombre
Des charmes ſéduiſans du monde & de la chair,
Et mes nombreux forfaits ont ſurpaſſé le nombre
Des ſables de la mer.

Mais enfin votre amour à qui tout amour cède,
Surpaſſe encor l'excès des deſordres humains.
Où le délit abonde, abonde le remède :
Je l'attends de vos mains.

Quelle que ſoit, ſeigneur, la chaîne déplorable
Où depuis ſi long-temps je languis arrêté,
Quel eſpoir ne doit point inſpirer au coupable
Votre immenſe bonté ?

Au bonheur de ſes ſaints elle n'eſt point bornée.
Si vous êtes le dieu de vos heureux amis,
Vous ne l'êtes pas moins de l'ame infortunée
Et des pécheurs ſoumis.

Vierge, flambeau du ciel, dont les démons farouches
Craignent la ſainte flamme & les rayons vainqueurs,
De ces humbles accens fais retentir nos bouches,
Grave-les dans nos cœurs.

Afin qu'aux légions à ton dieu conſacrées,
Nous puiſſions, réunis ſous ton puiſſant appui,
Lui préſenter un jour, victimes épurées,
Des vœux dignes de lui.

Fin des Poëſies ſacrées.



ODES, LIVRE SECOND.

ODE I.

Sur la naissance de Monseigneur LE DUC DE BRETAGNE.

Descends de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux,
Du sombre époux de Proserpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Viens servir l'ardeur qui m'inspire:
Déesse, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec (*) vanté,
Dont par le superbe Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Le séjour fut seul respecté.

Quel dieu propice nous ramène
L'espoir que nous avions perdu?
Un fils de Thétis ou d'Alcmène
Par les dieux nous est-il rendu?

(*) *Pindare.*

N'en

N'en doutons point, le ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs:
Hâtez-vous, ô chaſte Lucine;
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparés:
Cet enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous deſirez.
Les premiers inſtans de ſa vie,
De la diſcorde & de l'envie
Verront éteindre le flambeau:
Il renverſera leurs trophées;
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon berceau.

Ainſi, durant la nuit obſcure,
De Vénus l'étoile nous luit;
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la ſuit.
Ainſi, dans le fort des tempêtes,
Nous voyons briller ſur nos têtes
Ces feux, amis des matelots;
Préſage de la paix profonde,
Que le dieu qui règne ſur l'onde,
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers ?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs ?
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre,
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains ?
Mégère, des enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains ?

Arrête, furie implacable ;
Le ciel veut calmer ses rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable Paix, vierge sacrée,
Descend de la voûte azurée,
Vien voir tes temples relevés ;
Et ramène au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisans & tranquilles,
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire ;
Apollon m'inspire & m'éclaire ;
C'est lui ; je le vois, je le sens.

Mon cœur cède à ſa violence :
Mortels, reſpectez ſa préſence ;
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle
A leur terme ſont parvenus.
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la ſaiſon deſirée,
Où Thémis & ſa ſœur Aſtrée,
Rétabliſſant leurs ſaints autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Où ſuis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés ?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés ?
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers ſe reforme encore
Dans les abymes du chaos ;
Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des demeures divines
Deſcendre un peuple de héros.

Les élémens ceſſent leur guerre :
Les cieux ont repris leur azur.
Un feu ſacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.

On ne craint plus l'herbe mortelle;
Et le crocodile infidèle
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siècle heureux,
Qui du plus sage des monarques
Doit couronner les justes vœux.
Espérons des jours plus paisibles:
Les dieux ne sont point infléxibles;
Puisqu'ils punissent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus austères,
Souvent leurs fléaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît a nous cacher ses loix.
Les rois sont les maîtres du monde;
Les dieux sont les maîtres des rois.
Valeur, activité, prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté;
Et leur règle, constante & sûre,
Fait seule ici-bas la mesure
Des biens & de l'adversité.

Mais que fais-tu, muſe inſenſée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſques dans le conſeil des dieux ?
Réprime une ardeur périlleuſe :
Ne va point d'une aîle orgueilleuſe
Chercher ta perte dans les airs ;
Et par des routes inconnuës
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque eſprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Oppoſoit les règles d'Euclide
Au déſordre de mes diſcours :
Qu'il ſçache qu'autrefois Virgile
Fit même aux muſes de Sicile
Approuver de pareils tranſports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul des maîtres de la lyre
Immortaliſer les accords.



ODE XX.

A M. L'ABBÉ COURTIN.

ABBÉ chéri des neuf sœurs,
Qui, dans ta philosophie,
Sçais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie :
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice;
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice?

Vas-tu, dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le retour
De quelque liévre timide?
Ou chez tes moines tondus,
A t'ennuyer assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui, dans ton trésor perdus,
Se retrouvent sur leurs vîtres?

Mais non, je te connois mieux ;
Tu ſçais trop bien que le ſage
De ſon loiſir ſtudieux
Doit faire un plus noble uſage ;
Et juſtement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans ſon ſein fertile
La ſolide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton eſprit
Banni l'erreur générale,
Qui jadis en maint écrit
Plaça la ſaine morale.
On abuſe de ſon nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sçut nous tracer dans ſon livre,
Mieux que Chryſippe & Zénon,
Quel chemin nous devons ſuivre.

Homère adoucit mes mœurs
Par ſes riantes images.
Séneque aigrit mes humeurs
Par ſes préceptes ſauvages.
En vain d'un ton de rhèteur
Epictete à ſon lecteur
Prêche le bonheur ſuprême ;
J'y trouve un conſolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère ;
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère :
Et, dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.
Pardon. Mais en vérité
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne sçai quoi de mordant,
De farouche & de cynique.
O le plaisant avertin
D'un fou du pays Latin,
Qui se travaille & se gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène !

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la sagesse.
Plus légère que le vent,
Elle fuit d'un faux sçavant
La sombre mélancolie ;
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Etoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux & blafards,
Sont souillés de quelque opprobre ;
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots :
Leur ame est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon & d'Horace.

Croi-moi, fais de leurs chanſons
Ta plus importante étude ;
A leurs aimables leçons
Conſacre ta ſolitude :
Et par Sonning rappellé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilly borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocrène.



ODE XXI.

A M. ROUILLÉ DU COUDRAY, *Conseiller d'Etat, ci-devant Directeur des Finances.*

Digne & noble héritier des premières vertus
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée :
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée :

Fils d'un pere fameux, qui même à nos frondeurs,
Par sa dextérité, fit respecter son zèle ;
Et nouvel Atticus, sçut captiver leurs cœurs
En demeurant sujet fidèle :

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis ;
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble & soumis
Laisse encor régner la nature.

Les Hyades, Vertumne & l'humide Orion
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses ;
Et Bacchus, échappé des fureurs du lion,
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris ! vallons aimés des cieux ;
D'où jamais n'approcha la tristesse importune ;
Et dont le possesseur tranquille & glorieux
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux, qui du champ par ses peres laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses dieux domestiques!

Sous des lambris dorés, l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains,
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes.
La ville est le séjour des profanes humains :
Les dieux regnent dans les campagnes.

C'est-là que l'homme apprend leurs mystères secrets ;
Et que, contre le sort munissant sa foiblesse,
Il jouit de lui-même, & s'abbreuve à longs traits
Dans les sources de la sagesse.

C'eſt-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug preſque certain ſauva ſa république,
Fortifioit ſon cœur dans l'étude des loix
Et du lycée & du portique.

Libre des ſoins publics qui le faiſoient rêver,
Sa main du conſulat laiſſoit aller les rênes;
Et courant à Tuſcule, il alloit cultiver
Les fruits de l'école d'Athènes.



ODE XV. (*)

A MONSIEUR D'USSÉ.

ESPRIT né pour ſervir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappés,
Qui ſans guide as pû de ſon temple
Franchir les chemins eſcarpés :
Cher D'USSÉ, quelle inquiétude
Te fait une triſte habitude
Des ennuis & de la douleur ?
Et miniſtre de ton ſupplice,
Pourquoi par un ſombre caprice
Veux-tu ſeconder ton malheur ?

Chaſſe cet ennui volontaire,
Qui tient ton eſprit dans les fers ;
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.

(*) La traduction de cette Ode a été examinée par pluſieurs Italiens d'un mérite diſtingué dans la république des lettres, qui tous l'ont trouvée écrite avec toute la pureté & toute l'élégance poſſible ; & quoique mes penſées y ſoient rendues vers pour vers, & preſque mot pour mot, il y regne cependant partout un air de facilité, qu'on auroit de la peine à trouver dans les traductions les moins ſcrupuleuſes. Ainſi j'eſpère que le lecteur la recevra avec plaiſir ;

ODA XV.

AL SIGNOR D'USSÉ,

Tradotta dal Sig. N. Guinigi, allorà ambasciadore della republica di Lucca alla corte Cesarea.

Spirto nato quaggiù per chiaro esempio
Alle belle alme di virtude accese,
Che, senza guida, per aspre e scoscese
Vie, su'l giogo salisti ov' ella hà il tempio;
Come or' ti veggio la tristezza e'l pianto
Mesti compagni accanto?
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei?
D'atri pensieri impresso,
Mal' accorto così ministro sei
Del tuo supplicio istesso.

Scuoti l'ingiusto affanno; e libertate
Rendi allo spirto tra nere ombre chiuso:
Che, darsi vinto alla Fortuna, è l'uso
Del volgo vil delle anime mal nate.

& que l'auteur, quoique je n'aie pas l'honneur d'en être connu, me pardonnera la liberté que je prens d'associer ici ses vers aux miens; ce que j'en fais n'étant qu'en vûe de la satisfaction du public, & nullement par vanité; puisque, si j'avois à prononcer moi-même sur le mérite de ces deux ouvrages, je ne ferois nulle difficulté de donner la préférence à la copie sur l'original.

Fais tête au malheur qui t'opprime;
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle : une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête:
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des Aquilons :
Toujours les torrens par leur chûte
Ne désolent pas nos vallons.
Les disgraces désespérées,
Et de nul espoir tempérées,
Sont affreuses à soutenir.
Mais leur charge est moins importune,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

Un jour le souci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.
Espère donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage,
Quand Neptune enchaîne les flots;
L'espoir du calme le rassure,
Quand les vents & la nue obscure
Glacent les cœurs des matelots.

Volgi la fronte, coraggioso e forte,
Alla nemica sorte,
E sostenta el valor con giusta speme.
Forse il novello giorno
In porto ti vedrà, s'oggi ti freme
Il turbine d'intorno.

Non è già sempre il mar dagli spumosi
Fiati dell' Aquilon sossopra volto;
Ne giù sempre a ruina il corso han sciolto
Per le valli i torrenti impetuosi.
E duro anche all' intrepida virtute
Senza sperar salute
Star in mezzo alle pene immobil sempre:
Ma dove il dolce raggio
Della speranza avvien che le contempre,
Si rallegra il coraggio.

Quella, che ora ti punge, egra e molesta
Cura, un dì sentirai tranquilla farsi,
E dall'alma inquieta il duol sgombrarsi,
Come sogno sen' va quand' uom si desta.
Prendi fidanza. Se teme il piloto
Quand' Euro infuria e Noto:
Pur la speme di placida bonaccia
Fà che si riconforti,
Allor che la procella il core agghiaccia
De' marinari smorti.

Je ſçai qu'il eſt permis au ſage
Par les diſgraces combattu,
De ſouhaiter pour appanage
La fortune après la vertu.
Mais, dans un bonheur ſans mélange,
Souvent cette vertu ſe change
En une honteuſe langueur.
Autour de l'aveugle richeſſe
Marchent l'orgueil & la rudeſſe,
Que ſuit la dureté du cœur.

Non que ta ſageſſe, endormie
Au tems de tes proſpérités,
Eût beſoin d'être raffermie
Par de dures fatalités :
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choiſi pour modèle
Ce fou ſuperbe & ténébreux,
Qui gonflé d'une fierté baſſe,
N'a jamais eu d'autre diſgrace
Que de n'être point malheureux.

Mais ſi les maux & la triſteſſe
Nous ſont des ſecours ſuperflus,
Quand des bornes de la ſageſſe
Les biens ne nous ont point exclus :
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité préſente,
Comparée au malheur paſſé ;

Ben puote il ſaggio (e dà fortezza daſſi)
Quando di mali ha dura guerra al fianco ,
Qualche voto a Fortuna offerir anco ,
Purchè addietro Valore unqua non laſſi:
Ma ſe non ſorge mai ventura infeſta
Che tenga Virtù deſta ,
Queſta lenta divien , ne virtù ſerba.
Vanno Orgoglio e Diſpetto
Con la Richezza indomita e ſuperba ,
E diſpietato Aſſetto.

E ver che tua virtù , pria che protervo
Deſtin l'urtaſſe con maligne ſcoſſe ,
Non languìa per quiete , ond' uopo foſſe
Che negli aſſalti racquitaſſe nervo.
Ne mal' unquanco a ſe ſteſſa conforme
Seguìa la traccia e l'orme
Di quel folle , che all' aura di fortuna
Si gonfio e altier ſi rende ,
Ne ſciagura ebbe mai ſe non queſt'una ,
Che non provò vicende.

Ma ſe per uſo tal co' duri guai
Il ciel ſevero inutilmente affigge
Chi , quel confin che la ragion prefigge
Al tempo lieto non traſcorſe mai :
Pure i tranquilli dì dopo gli amari
Sembran venir più cari.
Deſtan le pene e l'inquieto affanno

Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique ;
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.
Le ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et, dans ces inégalités,
Souvent la sagesse suprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la Fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux, que la fable
Plaça jadis au rang des dieux ;
Couple de déïtés bizare,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré.
Le seul remède à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé :

La calma istupidita
D'una felicità, che mai non hanno
Le sciagure assalita.

Qual forma il giro e la misura agli anni
Del giorno e della notte il moto alterno,
Tal quel che a noi prefisse il Fato eterno
Corso, a gioie distinguesi ed affanni.
E fè del cielo l'amirabil arte,
Che l'una e l'altra parte
Di nostra vita variando giove;
E l'amiche venture
Sovente trae l'incomprensibil Giove
Di mezzo all' aspre cure.

D'inutil grida e di lamenti assorda
L'aer in vano il misero dolente.
Fà di tutto quaggiù gioco insolente
La severa Fortuna, e al pianto è sorda.
Sotto l'imperio suo siam pari a quelli
Favolosi gemelli,
Cui già misere genti altari ergeste:
Coppia di strani numi,
Or di Cocite placide ombre morte,
Or del ciel chiari lumi.

Così da lieto stato a vita acerba
Ne sospinge a sua voglia; onde più fermo
Contro a capriccj suoi non hassi schermo,
Che ripensare ognor che fé non serba;

De la voir du même viſage,
Qu'une courtiſane volage
Indigne de nos moindres ſoins;
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconſtance,
Lorſque nous y penſons le moins.



E mirarla d'un volto non curante
Qual femina vagante
Di nostri voti indegna, e che tradisce
Per malvaggia natura;
Poi volubile torna, ed offerisce
Quand' altri men la cura.



ODE V.

A MONSIEUR DUCHÉ,

Dans le tems qu'il travailloit à ſa Tragédie de DÉBORA.

TANDIS que dans la ſolitude,
Où le deſtin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oiſive & facile étude
L'ennui dont je ſuis lutiné :

Un ſublime eſſor te ramène
A la cour des ſœurs d'Apollon ;
Et bientôt avec Melpomène
Tu vas d'un nouveau phénomène
Eclairer le ſacré vallon.

O que ne puis-je, ſur les aîles
Dont Dédale fut poſſeſſeur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chanſons immortelles
Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte,
Malgré moi, fixe ici mes pas.
Tu ſçais quel eſt ce labyrinthe ;
Et que, pour aller à Corinthe,
Le deſir ſeul ne ſuffit pas.

Toutefois les froides ſoirées
Commencent d'abréger le jour :
Vertumne a changé ſes livrées ;
Et nos campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déjà le départ des Pléïades
A fait retirer les nochers ;
Et déjà les triſtes Hyades
Forcent les frileuſes Dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne careſſe plus nos climats ;
Et bientôt, des monts de Scythie,
Le fougueux époux d'Orythie
Va nous ramener les frimats.

Ainſi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déſerts,
J'irai, ſecret dépoſitaire,
Près de ton foyer ſolitaire
Jouir de tes ſçavans concerts.

En attendant, puiſſent leurs charmes,
Appaiſant le mal qui t'aigrit,
Diſſiper tes vaines allarmes,
Et tarir la ſource des larmes
D'une épouſe qui te chérit.

Je ſçais que la fièvre & l'automne
Pourroient mettre Hercule aux abois;
Mais ſi ma conjecture eſt bonne,
La fièvre dont ton cœur friſſonne,
Eſt le plus dangereux des trois.



ODE VI.

A LA FORTUNE.

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris:
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque ſuperbe titre
Dont ces héros ſoient revêtus,
Prenons la raiſon pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu, qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés!

Apprens que la ſeule ſageſſe
Peut faire les héros parfaits:
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits:
Qu'elle n'adopte point la gloire,
Qui naît d'une injuſte victoire
Que le ſort remporte pour eux;
Et que devant ſes yeux ſtoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

Quoi! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains?

Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné,
Des meres pâles & sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire féconde en ruines
Sans le meurtre & sans les rapines
Ne sçauroit-elle subsister ?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur :
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes & son bonheur ?

Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire ;
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Quel eſt donc le héros ſolide,
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui ?
C'eſt un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus ſont l'appui ;
Qui prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ſes ſouhaits ;
Qui fuit la baſſe flatterie ;
Et qui, pere de ſa patrie,
Compte ſes jours par ſes bienfaits.

Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable ;
Un roi digne de vos autels.
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous énorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le deſtructeur rapide
De Marc-Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte
Sans cet empire heureux & juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour ;
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoûtiendront le retour ;
Tant que ſa faveur vous ſeconde
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit :
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant.
Celui qui dompte la fortune
Mérite ſeul le nom de grand.
Il perd ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de la conſtance
Dont il vit ſes honneurs accrus ;

Et sa grande ame ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente & légère
Chez lui ne trouve point d'accès;
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
D'Enée a résolu la mort;
Ton secours, puissante Sagesse,
Triomphe des dieux & du sort.
Par toi, Rome, au bord du naufrage;
Jusques dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers;
Et suivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ses disgraces
Changer ses cyprès en lauriers.



ODE VII.

A UNE VEUVE.

Quel respect imaginaire
Pour les cendres d'un époux,
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux,
Quand sa course fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau,
Pensez-vous que l'Hyménée
N'ait pas éteint son flambeau?

Pourquoi ces sombres ténébres
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartés funèbres,
Plus affreuses que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triste & sans cesse immolée
A des frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards?

Voyez les Graces fidelles,
Malgré vous, suivre vos pas;
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras.

Voyez ce dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes:
Pourquoi ces ſoins ſuperflus?
Pourquoi ces cris, ces allarmes?
Ton époux ne t'entend plus.

A ſa triſte deſtinée
C'eſt trop donner de regrets:
Par les larmes d'une année
Ses mânes ſont ſatisfaits.
De la célèbre matrône
Que l'antiquité nous prône,
N'imitez point le dégoût;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la juſqu'au bout.

Les chroniques les plus amples
Des veuves des premiers temps,
Nous fourniſſent peu d'exemples
D'Artémiſes de vingt ans.
Plus leur douleur eſt illuſtre,
Et plus elle ſert de luſtre
A leur amoureux eſſor:
Andromaque en moins d'un luſtre
Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
L'hiſtoire vous a fait peur,
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur;

Mais l'imprudente mortelle
N'eut à ſe plaindre que d'elle ;
Ce fut ſa faute, en un mot.
A quoi ſongeoit cette belle,
De prendre un amant dévot ?

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui fuyant ſa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit ſon pere à la flamme,
Tenant ſon fils par la main,
Sans prendre garde à ſa femme
Qui ſe perdit en chemin ?

Sous un plus heureux auſpice,
La déeſſe des Amours
Veut qu'un nouveau ſacrifice
Lui conſacre vos beaux jours.
Déjà le bûcher s'allume :
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit ;
L'Amour même la conſume :
Le myſtère s'accomplit.

Tout conſpire à l'allégreſſe
De cet inſtant ſolemnel.
Une riante jeuneſſe
Folâtre autour de l'autel.

Les Graces à demi-nues
A ces danses ingénues
Mêlent de tendres accens ;
Et sur un trône de nues
Vénus reçoit votre encens.



ODE VIII.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

TANT qu'a duré l'influence
D'un astre propice & doux;
Malgré moi, de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone
Au tumulte des cités.

Ainsi l'amant de Glycère,
Epris d'un repos obscur,
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur.

Mais, aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris
De Flore aux douces haleines
Desséche les dons chéris :

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs,
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi ; ſuis plutôt l'exemple
De tes amis caſaniers,
Et revien goûter au Temple
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce ſalon pacifique
Où préſident les neuf ſœurs,
Un loiſir philoſophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons ſans peine,
Avec toi le verre en main,
L'homme, après qui Diogène
Courut ſi long-tems en vain ;

Et dans la douce allégreſſe
Dont tu ſçais nous abbreuver,
Nous puiſerons la ſageſſe,
Qu'il chercha ſans la trouver.



ODE IX.

A M. LE MARQUIS DE LA FARE.

DANS la route que je me trace,
LA FARE, daigne m'éclairer,
Toi, qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer :
Qui par les leçons d'Aristippe
De la sagesse de Chrysippe
As sçu corriger l'âpreté ;
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les cieux,
La raison à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux dieux,
Se pourroit-il, sage LA FARE,
Qu'un présent si noble & si rare
De nos maux devînt l'instrument?
Et qu'une lumière divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement?

Lorſqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde ſon ſecours,
Les Leſtrygons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ſes jours:
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle, il brave les careſſes
Des Syrênes enchantereſſes,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conſerve
C'eſt le ſymbolique tableau:
Chaque mortel a ſa Minerve,
Qui doit lui ſervir de flambeau.
Mais cette déïté propice
Marchoit toujours devant Ulyſſe,
Lui ſervant de guide ou d'appui:
Au lieu que, par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite,
Et ſe précipite avec lui.

Loin que la raiſon nous éclaire,
Et conduiſe nos actions;
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos paſſions.
C'eſt un ſophiſte qui nous joue,
Un vil complaiſant qui ſe loue
A tous les fous de l'univers,

Qui

Qui s'habillant du nom de ſages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages,
Pour autoriſer leurs travers.

C'eſt elle qui nous fait accroire
Que tout céde à notre pouvoir :
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivreſſe d'un faux ſçavoir :
Qui par cent nouveaux ſtratagêmes
Nous maſquant ſans ceſſe à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort ;
Du furieux, fait un Achille ;
Du fourbe, un politique habile ;
Et de l'athée, un eſprit fort.

Mais, vous, mortels qui, dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens :
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché ſous ſa hute
Au ſeul inſtinct preſque réduit ;
Parlez : Quel eſt le moins barbare,
D'une raiſon qui vous égare,
Ou d'un inſtinct qui le conduit ?

La nature, en tréſors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuſe de le conſerver.

Content du partage modeſte
Qu'il tient de la bonté céleſte,
Il vit ſans trouble & ſans ennui ;
Et ſi ſon climat lui refuſe
Quelques biens, dont l'Europe abuſe,
Ce ne ſont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre ruſtique,
Du Nord il brave la rigueur ;
Et notre luxe Aſiatique
N'a point énervé ſa vigueur.
Il ne regrette point la perte
De ces arts, dont la découverte
A l'homme a coûté tant de ſoins,
Et qui, devenus néceſſaires,
N'ont fait qu'augmenter nos misères,
En multipliant nos beſoins.

Il mépriſe la vaine étude
D'un philoſophe pointilleux,
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante ſon ſçavoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoiſſance,
Que ce que la toute-puiſſance
A bien voulu nous en donner ;
Et ſçait qu'elle créa les ſages
Pour profiter de ſes ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainſi, d'une erreur dangereuſe
Il n'avale point le poiſon;
Et notre clarté ténébreuſe
N'a point offuſqué ſa raiſon.
Il ne ſe tend point à lui-même
Le piège d'un adroit ſyſtême,
Pour ſe cacher la vérité.
Le crime à ſes yeux paroît crime;
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations Hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux:
Vous qui, dans la vaine nobleſſe,
Dans les honneurs, dans la molleſſe
Fixez la gloire & les plaiſirs;
Vous, de qui l'infâme avarice
Promène au gré de ſon caprice
Les inſatiables deſirs.

Oui: c'eſt toi, monſtre déteſtable,
Superbe tyran des humains,
Qui ſeul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente,
La terre en tréſors abondante
Feroit germer l'or ſous ſes pas:

Il brûle d'un feu ſans remède ;
Moins riche de ce qu'il poſſède ;
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! ſi d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir ;
Rapprochons-nous de la nature,
Qui ſeule peut nous enrichir.
Forçons de funeſtes obſtacles.
Réſervons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux :
Ou dans le ſein des mers avides
Jettons ces richeſſes perfides,
L'unique é lément de nos maux.

Ce ſont-là les vrais ſacrifices,
Par qui nous pouvons étouffer
Les ſemences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre ;
Vous en exïlerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ſes droits ;
Et, plus juſtes que nous ne ſommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des loix.

Sur-tout, réprimons les ſaillies
De notre curioſité,
Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité.

Nous errons dans d'épaiſſes ombres,
Où ſouvent nos lumières ſombres
Ne ſervent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître
Des jours deſtinés à jouir.



ODE X.

Sur la mort de S. A. S. M. le prince DE CONTY, arrivée au mois de Février 1709.

PEUPLES, dont la douleur aux larmes obſtinée,
De ce prince chéri déplore le trépas,
Approchez ; & voyez quelle eſt la deſtinée
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTY n'eſt plus. O ciel ! ſes vertus, ſon courage,
La ſublime valeur, le zèle pour ſon roi,
N'ont pû le garantir, au milieu de ſon âge,
De la commune loi.

Il n'eſt plus ; & les dieux, en des tems ſi funeſtes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ces triſtes reſtes
Au pied de leurs autels.

Elevons à ſa cendre un monument célébre.
Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémiſſons ſur ce tombeau funèbre
Arroſé de nos pleurs.

Mais, que dis-je? Ah! plutôt à ſa vertu ſuprême
Conſacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce héros n'eſt point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipſe à notre vûe :
Mais de ſes actions le viſible flambeau,
Son nom, ſa renommée en cent lieux répandue,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de ſon ame,
Ses talens, ſes vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce héros avec des traits de flamme
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque, où ſa valeur rappella la victoire;
Nerwinde, où ſes conſeils guidèrent nos exploits,
Eterniſent ſa vie, auſſi-bien que la gloire
De l'empire François.

Ne murmurons donc plus contre les deſtinées
Qui livrent ſa jeuneſſe au ciſeau d'Atropos;
Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam paſſe celui d'Hector :
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Neſtor.

Voici, voici le tems, où, libres de contrainte,
Nos voix peuvent pour lui ſignaler leurs accens.
Je puis à mon héros, ſans baſſeſſe & ſans crainte,
Prodiguer mon encens.

Muſes, préparez-lui votre plus riche offrande :
Placez ſon nom fameux entre les plus grands noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui, cher prince, ta mort de tant de pleurs ſuivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu,
Et ſauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

Au faîte des honneurs, un vainqueur indomptable
Voit ſouvent ſes lauriers ſe flétrir dans ſes mains.
La mort, la ſeule mort met le ſceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vû d'éloges unanimes
Condamnés, démentis par un honteux retour ?
Et combien de héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour ?

Du midi juſqu'à l'ourſe on vantoit ce monarque,
Qui remplit tout le Nord de tumulte & de ſang ;
Il fuit : ſa gloire tombe, & le deſtin lui marque
Son véritable rang.

Ce

Ce n'eſt plus ce héros guidé par la victoire,
Par qui tous les guerriers alloient être effacés:
C'eſt un nouveau Pyrrhus, qui va groſſir l'hiſtoire
Des fameux inſenſés.

Ainſi de ſes bienfaits la fortune ſe venge :
Mortels, défions-nous d'un ſort toujours heureux;
Et de nos ennemis, ſongeons que la louange
Eſt le plus dangereux.

Jadis tous les humains, errans à l'aventure,
A leur ſauvage inſtinct vivoient abandonnés,
Satisfaits d'aſſouvir de l'aveugle nature
Les beſoins effrénés.

La raiſon, fléchiſſant leurs humeurs indociles,
De la ſociété vint former les liens;
Et bientôt raſſembla ſous de communs aſyles
Les premiers citoyens.

Pour aſſurer entr'eux la paix & l'innocence,
Les loix firent alors éclater leur pouvoir :
Sur des tables d'airain l'audace & la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor, pour étonner le crime
Toujours contre les loix prompt à ſe révolter,
Que des chefs, revêtus d'un pouvoir légitime,
Les fiſſent reſpecter.

Ainſi, pour le maintien de ces loix ſalutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis;
Rois, vous futes élus ſacrés dépoſitaires
Du glaive de Thémis.

Puiſſe en vous la vertu faire luire ſans ceſſe
De la divinité les rayons glorieux !
Partagez ces tributs d'amour & de tendreſſe,
Que nous offrons aux dieux.

Mais chaſſez loin de vous la baſſe flatterie,
Qui, cherchant à ſouiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obſcurs s'ouvre avec induſtrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre eſt à couvert de ſes ruſes obliques;
Orgueilleuſe, elle ſuit la pourpre & les faiſceaux;
Serpent contagieux, qui des ſources publiques
Empoiſonne les eaux.

Craignez que de ſa voix les trompeuſes délices
N'aſſoupiſſent enfin votre foible raiſon;
De cette enchantereſſe oſez, nouveaux Ulyſſes,
Rejetter le poiſon.

Néméſis vous obſerve, & frémit des blaſphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité;
N'attirez point ſur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du ciel implacable ministre,
De l'équité trahie elle venge les droits;
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Epouvante les rois:

Ecoutez, & tremblez, idoles de la terre:
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux;
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'élève sur vous.

Il détruira leur culte, il brisera l'image
A qui sacrifioient ces faux adorateurs;
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances célestes;
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la sagesse;
Et dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,
L'esprit d'enchantement, de vertige & d'ivresse
Tiendra lieu de clarté,

Sous les noms ſpécieux de zèle & de juſtice,
Vous vous déguiſerez les plus noirs attentats;
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre ſous vos pas.

Mais enfin votre chûte, à vos yeux déguiſée,
Aura ces mêmes yeux pour triſtes ſpectateurs;
Et votre abaiſſement ſervira de riſée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher prince; ton éclat n'a point ſçu t'abuſer.
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre,
Tu ſçus les mépriſer.

Auſſi la renommée, en publiant ta gloire,
Ne ſera point ſoumiſe à ces fameux revers.
Les dieux t'ont laiſſé vivre aſſez pour ta mémoire,
Trop peu pour l'univers.



ODE XI.

*Faite en Angleterre, pour madame la D*** de N***, ſur le gain d'un procès intenté contre ſon mariage.*

QUELS nouveaux concerts d'allégreſſe
Retentiſſent de toutes parts !
Quelle lumineuſe déeſſe
Arrête ici tous les regards !
C'eſt Thémis qui vient de deſcendre,
Thémis empreſſée à défendre
L'honneur de ſon ſexe outragé ;
Et qui ſur l'envie étouffée
Vient dreſſer un juſte trophée
Au mérite qu'elle a vengé.

Par la nature & la fortune
Tous nos deſtins ſont balancés :
Mais toujours les bienfaits de l'une
Par l'autre ont été traverſés.
O déeſſes ! une mortelle
Seule à votre longue querelle
Fit ſuccéder d'heureux accords :
Vous voulûtes à ſa naiſſance
Signaler votre intelligence,
En la comblant de vos tréſors.

Mais que vois-je ? La noire envie
Agitant ſes ſerpens affreux,
Pour ternir l'éclat de ſa vie,
Sort de ſon antre ténébreux.
L'avarice lui ſert de guide :
La malice au ſouris perfide,
L'impoſture aux yeux effrontés,
De l'enfer filles infléxibles,
Secouant leurs flambeaux horribles,
Marchent ſans ordre à ſes côtés.

L'innocence fière & tranquille
Voit leurs complots ſans s'ébranler,
Et croit que leur fureur ſtérile
En vains éclats va s'exhaler :
Mais ſon eſpérance eſt trompée.
De Thémis, ailleurs occupée,
Les ſecours étoient différés ;
Et par l'impunité plus fortes,
Leur audace frappoit aux portes
Des tribunaux les plus ſacrés.

Enfin, divinité brillante,
Par toi leur orgueil eſt détruit ;
Et ta lumière étincelante
Diſſipe cette affreuſe nuit.
Déja leur troupe confondue
A ton aſpect tombe éperdue :
Leur eſpoir meurt anéanti ;

Et le noir démon du menſonge
Fuit, diſparoît, & ſe replonge
Dans l'ombre dont il eſt ſorti.

Quitte tes vêtemens funébres,
Fille du ciel, noble pudeur:
La lumière ſort des ténébres;
Reprens ta première ſplendeur.
De cette divine mortelle,
Dont tu fus la guide éternelle,
Les loix ont été le ſoutien.
Reviens de feſtons couronnée,
Et de palmes environnée,
Chanter ſon triomphe & le tien.

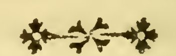
Aſſez la fraude & l'injuſtice,
Que ſa gloire avoit ſçu bleſſer,
Dans les piéges de l'artifice
Ont tâché de l'embarraſſer.
Fuyez, jalouſie obſtinée;
De votre haleine empoiſonnée
Ceſſez d'offuſquer ſes vertus:
Regardez la haine impuiſſante,
Et la diſcorde gémiſſante,
Monſtres ſous ſes pieds abattus.

Pour chanter leur joie & ſa gloire,
Combien d'immortelles chanſons
Les chaſtes filles de Mémoire
Vont dicter à leurs nourriſſons!

Oh ! qu'après la trifte froidure ,
Nos yeux, amis de la verdure,
Sont enchantés de fon retour !
Qu'après les frayeurs du naufrage ,
On oublie aifément l'orage ,
Qui cède à l'éclat d'un beau jour !

Tel fouvent un nuage fombre ,
Du fein de la terre exhalé ,
Tient fous l'épaiffeur de fon ombre
Le célefte flambeau voilé.
La nature en eft confternée ,
Flore languit abandonnée ,
Philomèle n'a plus de fons ;
Et tremblante à ce noir préfage ,
Cérès pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer fes moiffons.

Mais bientôt vengeant leur injure ,
Je vois mille traits enflammés,
Qui percent la prifon obfcure
Qui les retenoit enfermés.
Le ciel de toutes parts s'allume ,
L'air s'échauffe , la terre fume ,
Le nuage créve & pâlit ;
Et dans un goufre de lumière
Sa vapeur humide & groffière
Se diffipe & s'enfevelit.



ODE XIX.

A PHILOMÈLE.

POURQUOI, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour appaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire;
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous, l'Aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure:
La terre reprend sa verdure;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs:
Le Zéphyr cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens,
Les oiseaux cessent leur ramage;
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocens.

Cependant votre ame attendrie,
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Hélas ! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisans !
Vous pleurez des peines passées ;
Je pleure des ennuis présens :

Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.



ODE XXIX.

SUR UN COMMENCEMENT d'Année.

L'ASTRE qui partage les jours,
Et qui nous prête ſa lumière,
Vient de terminer ſa carrière,
Et commencer un nouveau cours;

Avec une vîteſſe extrême
Nous avons vû l'an s'écouler:
Celui-ci paſſera de même
Sans qu'on puiſſe le rappeller.

Tout finit; tout eſt, ſans remède,
Aux loix du temps aſſujetti;
Et par l'inſtant qui lui ſuccède,
Chaque inſtant eſt anéanti.

La plus brillante des journées
Paſſe pour ne plus revenir;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

En vain, par les murs qu'on achève,
On tâche à s'immortaliser;
La vanité qui les élève,
Ne sçauroit les éternifer.

La même loi par-tout suivie
Nous soûmet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace
De tant de soins m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe,
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un moment peut les voir finir;
Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans;
A des espérances douteuses
Il immole des biens présens.

Insensés ! votre ame se livre
A de tumultueux projets:
Vous mourez, sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits,
Je ne prétens pas me repaître ;
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés,
Sans les regretter, ni m'en plaindre ;
Je vois ceux qui me sont laissés,
Sans les desirer ni les craindre.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance ;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;
L'avenir peut ne jamais être :
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.



ODE XXV.

AUX SUISSES,

Durant leur guerre civile en 1712.

IMITÉE DE LA VII. ÉPODE D'HORACE:

Quo, quo, ſceleſti, ruitis? &c.

OU courez-vous, cruels? Quel démon parricide
Arme vos ſacrilèges bras?
Pour qui deſtinez-vous l'appareil homicide
De tant d'armes & de ſoldats?

Allez-vous réparer la honte encor nouvelle
De vos paſſages violés?
Etes-vous réſolus à venger la querelle
De vos ancêtres immolés?

Non: vous voulez venger votre ennemi lui-même,
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,
Egorgés de leurs propres mains.

Tigres plus acharnés que le lion ſauvage,
Qui, malgré ſa férocité,
Dans un autre lion reſpectant ſon image,
Dépouille pour lui ſa fierté.

Mais parlez, répondez : Quels feux illégitimes
Allument en vous ce tranſport ?
Eſt-ce un aveugle inſtinct? Sont-ce vos propres crimes,
Ou la fatale loi du ſort ?

Ils demeurent ſans voix.... Que devient leur audace ?
Je vois leurs viſages pâlir ;
Le trouble les ſaiſit ; l'étonnement les glace :
Ah ! vos deſtins vont s'accompiir.

Vos peres ont péché : vous en portez la peine ;
Et Dieu ſur votre nation
Veut des profanateurs de ſa loi ſouveraine
Expier la rébellion.



ODE XV.

IMITÉE DES ODES VIII. ET V. DU I. LIVRE D'HORACE;

Lydia, dic, per omnes, &c.

ET

Quis multâ gracilis te puer in rosâ.

QUEL charme, beauté dangereuse,
Assoupit ton nouveau Paris?
Dans quelle oisiveté honteuse,
De tes yeux la douceur flatteuse
A-t-elle plongé ses esprits?

Pourquoi ce guerrier inutile,
Cherche-t-il l'ombre & le repos?
D'où vient que, déjà vieil Achille,
Il suit le modèle stérile
De l'enfance de ce héros?

En proie au plaisir qui l'enchante,
Il laisse endormir sa raison;
Et de la coupe séduisante,
Que le fol amour lui présente,
Il boit à longs traits le poison.

Ton accueil qui le ſollicite,
Le nourrit dans ce doux état.
O qu'il eſt beau de voir écrite
La molleſſe d'un Sybarite
Sur le front brûlé d'un ſoldat !

De ſes langueurs efféminées
Il recevra bientôt le prix :
Et déja ſes mains baſanées,
Aux palmes de Mars deſtinées,
Cueillent les myrtes de Cypris.

Mais qu'il connoît peu quel orage
Suivra ce calme ſuborneur !
Qu'il va regretter le rivage !
Que je plains le triſte naufrage
Que lui prépare ſon bonheur !

Quand les vents, maintenant paiſibles,
Enfleront la mer en courroux ;
Quand pour lui les dieux infléxibles ;
Changeront en des nuits horribles
Des jours qu'il a trouvés ſi doux.

Inſenſé, qui ſur tes promeſſes,
Croit pouvoir fonder ſon appui,
Sans ſonger que mêmes tendreſſes,
Mêmes ſermens, mêmes careſſes
Trompèrent un autre avant lui.

L'Amour a marqué ſon ſupplice :
Je vois cet amant irrité,
Des dieux accuſant l'injuſtice,
Déteſtant ſon lâche caprice,
Déplorer ſa fidélité.

Tandis qu'au mépris de ſes larmes,
Oubliant qu'il ſçait ſe venger,
Tu mets tes attraits ſous les armes
Pour profiter des nouveaux charmes
De quelque autre amant paſſager.

Fin du ſecond Livre.



ODES,

LIVRE TROISIÉME.

ODE I.

A M. LE COMTE DU LUC, alors ambassadeur de France en Suisse, & plénipotentiaire à la paix de Bade.

TEL que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune
rotée, à qui le ciel, pere de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
ous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
efforce d'échapper à la vûe incertaine
Des mortels indiscrets :

u tel que d'Apollon le ministre terrible,
npatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
e regard furieux, la tête échevelée,
u temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissans :

Tel, aux premiers accès d'une ſainte manie,
Mon eſprit allarmé redoute du génie
L'aſſaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le poſſède,
Et voudroit ſecouer du démon qui l'obſède
Le joug impérieux:

Mais ſitôt que cédant à la fureur divine,
Il reconnoît enfin du dieu qui le domine
Les ſouveraines loix;
Alors, tout pénétré de ſa vertu ſuprême,
Ce n'eſt plus un mortel, c'eſt Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces eſprits faciles,
Pour qui les doctes ſœurs, careſſantes, dociles,
Ouvrent tous leurs tréſors;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouverent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureur ni tranſports.

Des veilles, des travaux un foible cœur s'étonne.
Apprenons toutefois que le fils de Latone
Dont nous ſuivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces aîles de feu qui raviſſent une ame
Au céleſte ſéjour.

C'eſt par-là qu'autrefois d'un prophete fidèle,
L'eſprit s'affranchiſſant de ſa chaîne mortelle
Par un puiſſant effort,
S'élançoit dans les airs comme un aigle intrépide;
Et juſques chez les dieux alloit d'un vol rapide
Interroger le ſort.

C'eſt par-là qu'un mortel, forçant les rives ſombres,
Au ſuperbe tyran qui règne ſur les ombres,
Fit reſpecter ſa voix:
Heureux! ſi trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une ſeconde fois.

Telle étoit de Phœbus la vertu ſouveraine,
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrène
Et les ſacrés vallons.
Mais ce n'eſt plus le temps, depuis que l'avarice,
Le menſonge flatteur, l'orgueil & le caprice,
Sont nos ſeuls Apollons.

Ah! ſi ce dieu ſublime, échauffant mon génie,
Reſſuſcitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;
Si je pouvois du ciel franchir les vaſtes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts:

Je n'irois point, des dieux profanant la retraite,
Dérober au Destin, téméraire interprête,
Ses augustes secrets :
Je n'irois point chercher une amante ravie,
Et la lyre à la main redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins stérile,
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illustre asyle,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont sçu l'art d'émouvoir.

Puissantes déïtés, qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirois-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts :
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers.

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle,
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siécle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare,
Vu fumer ses autels.

C'eſt lui, c'eſt le pouvoir de cet heureux génie,
Qui ſoutient l'équité contre la tyrannie
D'un aſtre injurieux.
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui ſeul ſa gloire, ſa fortune,
Sa patrie & ſes dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux uſages.
Prenez tous les fuſeaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'eſt à vous que du Styx les dieux inéxorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale ſoie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes deſtinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réſervez.

Ainſi daigne le ciel toujours pur & tranquille
Verſer ſur tous les jours que votre main nous file,
Un regard amoureux !
Et puiſſent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les ſoins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux !

C'eſt ainſi qu'au-delà de la fatale barque
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuſe parque
L'impitoyable loi.
achéſis apprendroit à devenir ſenſible,
Et le double ciſeau de ſa ſœur infléxible
Tomberoit devant moi.

Une ſanté dès-lors floriſſante, éternelle,
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuſes moiſſons.
Le ciel ne ſeroit plus fatigué de nos larmes;
Et je verrois enfin de mes froides allarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux même ſuivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre;
Et leur main tient toujours dans un juſte équilibre
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont ſur vous, ces dieux, épuiſé leur largeſſe;
C'eſt d'eux que vous tenez la raiſon, la ſageſſe,
Les ſublimes talens;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence,
Qui ſeule ſçait donner à la haute naiſſance
De ſolides brillans.

C'en

C'en étoit trop, hélas ! & leur tendreſſe avare,
Vous refuſant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amaſſés,
Prit ſur votre ſanté, par un décret funeſte,
Le ſalaire des dons qu'à votre ame céleſte
Elle avoit diſpenſés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue;
Vainement un mortel ſe plaint & le fatigue
De ſes cris ſuperflus :
L'ame d'un vrai héros, tranquille, courageuſe,
Sçait comme il faut ſouffrir d'une vie orageuſe
Le flux & le reflux.

Il ſçait, & c'eſt par-là qu'un grand cœur ſe conſole,
Que ſon nom ne craint rien ni des fureurs d'Eole,
Ni des flots inconſtans;
Et que, s'il eſt mortel, ſon immortelle gloire
Bravera, dans le ſein des filles de Mémoire,
Et la mort & le temps.

Tandis qu'entre des mains à ſa gloire attentives,
La France confiera de ſes ſaintes archives
Le dépôt ſolemnel ;
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux deſtins unis aux deſtinées
D'un empire éternel.

Il ſçaura par quels ſoins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illuſtre aſſiſtance
Sçut ménager pour nous les cœurs & la conſtance
D'un peuple belliqueux.

Il ſçaura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta malgré nous dans leurs vaſtes conquêtes
Nos ennemis hautains;
Et que vos ſeuls conſeils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au ſecours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

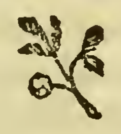
Mais quel peintre fameux, par de ſçavantes veilles,
Conſacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel ſouvenir,
Pourra ſuivre le fil d'une hiſtoire ſi belle,
Et laiſſer un tableau digne des mains d'Apelle
Aux ſiécles à venir?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais juſqu'où je puis;
Et ſemblable à l'abeille, en nos jardins écloſe,
De différentes fleurs j'aſſemble & je compoſe
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés ;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténébres
De leur antiquité ;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.



ODE XI.

A S. A. S. M. LE PRINCE EUGENE DE SAVOYE.

EST-CE une illusion ſoudaine
Qui trompe mes regards ſurpris ?
Eſt-ce un ſonge dont l'ombre vaine
Trouble mes timides eſprits ?
Quelle eſt cette déeſſe énorme ?
Ou plutôt ce monſtre difforme
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
Dont la voix reſſemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache ſa tête dans les cieux ?

C'eſt l'inconſtante Renommée,
Qui ſans ceſſe, les yeux ouverts,
Fait ſa revûe accoutumée
Dans tous les coins de l'univers;
Toujours vaine, toujours errante,
Et meſſagère indifférente
Des vérités & de l'erreur,
Sa voix en merveilles féconde
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit & la terreur,

Quelle eſt cette troupe ſans nombre
D'amans autour d'elle aſſidus,
Qui viennent en foule à ſon ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La vanité, qui les enivre,
Sans relâche s'obſtine à ſuivre
L'éclat dont elle les ſéduit :
Mais bientôt leur ame orgueilleuſe
Voit ſa lumière frauduleuſe
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui, ſans lui rendre hommage,
Et ſans redouter ſon pouvoir,
Sçus toujours de cette volage
Fixer les ſoins & le devoir :
Héros, des héros le modèle,
Etoit-ce pour cette infidèle
Qu'on t'a vû, cherchant les hazards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux & les tempêtes
Défier la fureur de Mars ?

Non, non : ſes lueurs paſſagères
N'ont jamais ébloui tes ſens.
A des déïtés moins légères
Ta main prodigue ſon encens.
Ami de la gloire ſolide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,

Sous ſes drapeaux ſeuls tu te ranges ;
Et ce ne ſont point les louanges,
C'eſt la vertu que tu chéris.

Tu mépriſes l'orgueil frivole
De tous ces héros impoſteurs,
Dont la fauſſe gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs.
Tu ſçais que l'équité ſévère
A cent fois du haut de leur ſphère
Précipité ces vains guerriers ;
Et qu'elle eſt l'unique déeſſe,
Dont l'incorruptible ſageſſe
Puiſſe éterniſer tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit ſans jamais être arrêté,
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du ſein des ténébres
Fait éclore les faits célébres,
Qu'il les replonge dans la nuit ;
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A meſure qu'il le produit.

Mais la déeſſe de mémoire
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable hiſtoire
Contre l'iniquité du temps ;

Et dans le regiſtre des âges
Conſacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans ceſſe en cet auguſte livre
Notre ſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû périr.

C'eſt-là que ſa main immortelle,
Mieux que la déeſſe aux cent voix,
Sçaura dans un tableau fidele
Immortaliſer tes exploits.
L'avenir faiſant ſon étude
De cette vaſte multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques
Des fables les plus fantaſtiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhenſibles,
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choſes poſſibles
Par-là ſe verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Céſars, les faux Hercules,
Seront mis en même degré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire ſans le croire,
Sera cru ſans être admiré.

Guéris d'une vaine ſurpriſe,
Ils concevront ſans être émus
Les faits du petit-fils d'Acriſe,
Et tous les travaux de Cadmus.
Ni le monſtre du labyrinthe,
Ni la triple Chimère éteinte,
N'étonneront plus la raiſon;
Et l'eſprit avoûra ſans honte
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Eſon.

Et pourquoi traiter de preſtiges
Les aventures de Colchos?
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thèbes ou dans Argos?
Que peuvent oppoſer les fables
Aux prodiges inconcevables,
Qui, de nos jours exécutés,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Auſonie,
Frappé nos yeux épouvantés?

Mais ici ma lyre impuiſſante
N'oſe ſeconder mes efforts:
Une voix fière & menaçante
Tout à-coup glace mes tranſports.
Arrête, inſenſé, me dit-elle:
Ne vas point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel;

Arrête ; & dans ta folle audace
Crains de reconnoître la trace
Du ſang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la guerre,
Bellone & la fière Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton héros.
Ces dieux, ta patrie elle-même,
Rendront à ſa valeur ſuprême
D'aſſez authentiques tributs ;
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers & ton eſtime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'eſt point d'un amas funeſte
De maſſacres & de débris,
Qu'une vertu pure & céleſte
Tire ſon véritable prix.
Un héros qui de la victoire
Emprunte ſon unique gloire,
N'eſt héros que quelques momens ;
Et pour l'être toute ſa vie,
Il doit oppoſer à l'envie
De plus paiſibles monumens.

En vain ſes exploits mémorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs :
Les ſeules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait ſur les cœurs.

Un tyran cruel & ſauvage
Dans les feux & dans le ravâge
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur, qui ſçait toujours l'être,
Dans les cœurs, dont il ſe rend maître,
S'élève un trophée éternel.

C'eſt par cette illuſtre conquête,
Mieux encor que par ſes travaux,
Que ton prince élève ſa tête
Au-deſſus de tous ſes rivaux :
Grand, par tout ce que l'on admire ;
Mais plus encor, j'oſe le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grace,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable ſimplicité.

Il ſçait qu'en ce vaſte intervale,
Où les deſtins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale,
Les mortels ſont toujours bleſſés :
Que la grandeur fière & hautaine
N'attire ſouvent que leur haine,
Lorſqu'elle ne fait rien pour eux ;
Et que tandis qu'elle ſubſiſte,
Le parfait bonheur ne conſiſte
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres
Du ſort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos autels.
C'eſt leur puiſſance qu'on implore:
Mais c'eſt leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains;
Et ſans cette bonté fertile,
Leur foudre, ſouvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, ſuis toujours les exemples
De ces dieux dont tu tiens le jour.
Avant de mériter nos temples,
Ils ont mérité notre amour.
Tu le ſçais : l'aveugle fortune
Peut faire, d'une ame commune,
Un héros par-tout admiré.
La ſeule vertu profitable,
Généreuſe, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguſte,
Maître de tant de potentats,
Dont la main ſi ferme & ſi juſte
Conduit tant de vaſtes états,
Deviendra la gloire des princes,
Lorſqu'en ſes nombreuſes provinces
Raſſemblant les plaiſirs épars,

Sous ſa féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auſpices
D'un monarque ſi renommé.
Déjà, par tes ſecours propices;
Janus voit ſon temple fermé.
Puiſſe ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modèle & de loi;
Et ton intégrité profonde
Etre à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi!



ODE XIX.

M. LE COMTE DE BONNEVAL,

Lieutenant-général des armées de l'Empereur.

LE soleil, dont la violence
Nous a fait languir si long-temps,
Arme de feux moins éclatans
Les rayons que son char nous lance;
Et plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste balance
Arbitre des nuits & des jours.

L'aurore, désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un dieu plus utile;
Et sur tous les côteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile,
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solemnelle;
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de ſon char diaphane
Les ris voltigeant dans les airs,
Des ſoins qui troublent l'univers
Ecartent la foule profane.
Tel, ſur des bords inhabités,
Il vint de la triſte Ariane
Calmer les eſprits agités.

Les Satyres, tout hors d'haleine,
Conduiſant les Nymphes des bois,
Au ſon du fifre & du hautbois
Danſent par troupes dans la plaine:
Tandis que les Sylvains laſſés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrſes entrelacés.

Leur plus vive ardeur ſe déploie
Autour de ce dieu belliqueux.
Cher Comte, partage avec eux
L'allégreſſe qu'il leur envoie;
Et plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de ſa valeur.

Prens part à la juſte louange
De ce dieu ſi cher aux guerriers;
Qui, couvert de mille lauriers
Moiſſonnés juſqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le dieu de la vendange,
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses Ménades révoltées
Craignons l'impétueux courroux.
Tu sçais jusqu'où ce dieu jaloux
Porte ses fureurs irritées,
Et quelles tragiques horreurs
Des Lycurgues & des Penthées
Payerent les folles erreurs.

C'est lui, qui des fils de la terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier lion
Vengea le maître du tonnerre;
Et par lui les os de Rhœcus
Furent brisés comme le verre,
Aux yeux de ses freres vaincus.

Ici, par l'aimable paresse
Ce fameux vainqueur désarmé,
Ne se montre plus enflammé
Que des feux d'une douce ivresse;
Et cherchant de plus doux combats,
Dans le temple de l'allégresse,
Il s'offre à conduire nos pas.

Là sous une voûte sacrée
Peinte des plus riches couleurs,
Ses prêtres couronnant de fleurs
La victime pour toi parée,
Bientôt sur un autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruisseaux de lait & de vin.

Reçois ce nectar adorable
Versé par la main des plaisirs;
Et laisse, au gré de leurs desirs,
Par cette liqueur favorable,
Remplir tes esprits & tes yeux
De cette joie inaltérable,
Qui rend l'homme semblable aux dieux.

Par elle, en toutes ses disgraces
Un cœur d'audace revêtu,
Sçait asservir à sa vertu
Les ennuis qui suivent ses traces;
Et, tranquille jusqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des dieux, & des rois, & du sort.

Par elle bravant la puissance
De son implacable démon,
Le vaillant fils de Télamon,
Banni des lieux de sa naissance,
Au fort de ses calamités
Rendit le calme & l'espérance
A ses compagnons rebutés.

Amis, la volage fortune
N'a, dit-il, nuls droits sur mon cœur:
Je prétens, malgré sa rigueur,
Fixer votre course importune.
Passons ce jour dans les festins:
Demain les zéphyrs & Neptune
Ordonneront de nos destins.

C'e

C'eſt ſur cet illuſtre modèle
Qu'à toi-même toujours égal,
Tu ſçus loin de ton lieu natal
Triompher d'un aſtre infidèle;
Et, ſous un ciel moins rigoureux,
D'une Salamine nouvelle
Jetter les fondemens heureux.

Une douleur puſillanime
Touche peu les dieux immortels;
On aborde en vain leurs autels,
Sans un cœur ferme & magnanime;
Quand nous venons les implorer,
C'eſt par une joie unanime
Que nous devons les honorer.

Telle eſt l'allégreſſe ruſtique
De ces vendangeurs altérés,
Qu'on voit à leurs yeux égarés
Saiſis d'une ivreſſe myſtique;
Et qui, ſaintement furieux,
Retracent de l'Orgie antique
L'emportement myſtérieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux tranſport,
Allons travailler à l'accord
Du Tokaye avec le Champagne,
Et, près de tes Lares aſſis,
Des vins de rive & de montagne
Juger le procès indécis.

Les juges, à ton arrivée,
Se trouveront tous aſſemblés ;
La ſoif, qui les tient déſolés,
Brûle de ſe voir abbreuvée ;
Et leur appétit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'être encor à jeun.



ODE XV.

AUX PRINCES CHRÉTIENS,

Sur l'armement des Turcs contre la république de Venise, en 1715.

CE n'est donc point assez que ce peuple perfide,
De la sainte cité profanateur stupide,
Ait dans tout l'Orient porté ses étendars;
Et, paisible tyran de la Grèce abatue,
Partage à notre vûe
La plus belle moitié du trône des Césars?

Déjà, pour réveiller sa fureur assoupie,
L'interprête effréné de son prophete impie
Lui promet d'asservir l'Italie à sa loi;
Et dejà son orgueil, plein de cette assurance,
Renverse en espérance
Le siége de l'empire & celui de la foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xerxès, Thétis croit voir encore
A travers de ses flots promener les forêts;
Et le nombreux amas de lances hérissées
Contre le ciel dressées
Egalent les épics qui dorent nos guérets.

Princes, que penſez-vous à ces apprêts terribles ?
Attendrez-vous encor, ſpectateurs inſenſibles,
Quels ſeront les décrets de l'aveugle deſtin,
Comme en ce jour affreux, où, dans le ſang noyée,
Byſance foudroyée
Vit périr ſous ſes murs le dernier Conſtantin ?

O honte ! ô de l'Europe infamie éternelle !
Un peuple de brigands ſous un chef infidelle
De ſes plus ſaints remparts détruit la ſûreté ;
Et le menſonge impur tranquillement repoſe,
Où le grand Théodoſe
Fit regner ſi long-temps l'auguſte vérité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces eſclaves chaſſés des marais de Scythie
Portèrent chez le Parthe & la mort & l'effroi ;
Et bientôt des Perſans, raviſſeurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois & le ſceptre & la loi.

Dès-lors courant toujours de victoire en victoire,
Des khalifes, déchus de leur antique gloire,
Le redoutable empire entr'eux fut partagé.
Des bords de l'Helleſpont aux rives de l'Euphrate,
Par cette race ingrate
Tout fut en même temps ſoumis ou ravagé.

Mais ſitôt que leurs mains en ruines fécondes
Oſerent, du Jourdain ſouillant les ſaintes ondes,
Profaner le tombeau du fils de l'Eternel :
L'Occident réveillé par ce coup de tonnerre,
Arma toute la terre,
Pour laver ce forfait dans leur ſang criminel.

En vain à cette ardeur ſi bouillante & ſi vive
La folle ambition, la prudence craintive,
Prétendoient oppoſer leurs conſeils ſpécieux:
Chacun comprit, alors mieux qu'au ſiècle où nous ſommes,
Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des cieux.

Comme un torrent fougueux, qui du haut des montagnes,
Précipitant ſes eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux par ſon cours emportés,
Ainſi de Godefroy les légions guerrières
Forcerent les barrières
Que l'Aſie oppoſoit à leurs bras indomptés.

La Paleſtine, enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ſes ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon,
Et des vents du Midi la dévorante haleine
N'a conſumé qu'à peine
Leurs oſſemens blanchis dans les champs d'Aſcalon.

De ſes temples détruits & cachés ſous les herbes
Sion vit relever les portiques ſuperbes,
De notre délivrance auguſtes monumens;
Et d'un nouveau David la valeur noble & ſainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un royaume éternel jetter les fondemens.

Mais chez ſes ſucceſſeurs la Diſcorde inſolente
Allumant le flambeau d'une guerre ſanglante,
Enerva leur puiſſance, en corrompant leurs mœurs;
Et le ciel irrité reſſuſcitant l'audace
D'une coupable race,
Se ſervit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, ſymboles mortels de la grandeur céleſte,
C'eſt à vous de prévoir dans leur chûte funeſte
De vos diviſions les fruits infortunés.
Aſſez & trop long-temps, implacables Achilles,
Vos diſcordes civiles
De morts ont aſſouvi les enfers étonnés.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraiſſés de tant de funérailles,
Vous ſemiez le carnage & le trouble & l'horreur;
L'infidèle, tranquille au milieu des allarmes,
Forgeoit ces mêmes armes,
Qu'aujourd'hui contre vous aiguiſe ſa fureur.

Enfin l'heureuse paix, de l'amitié suivie,
A réuni les cœurs séparés par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte & le danger.
Paisible dans son champ, le laboureur moissonne;
Et les dons de l'Automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie,
N'est point le calme oisif d'une indolente joie,
Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers:
Le démon des combats siffle encor sur vos têtes;
Et de justes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est temps de venger votre commune injure:
Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux;
Et sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos foibles aïeux.

Vous n'êtes plus au temps de ces craintes serviles,
Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbéciles
De cruels ravisseurs à leur perte animés.
L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces géans orgueilleux contre le ciel armés.

Belgrade, aſſujettie à leur joug tyrannique ;
Regrette encor ce jour, où le fer Germanique
Renverſa leur croiſſant du haut de ſes remparts ;
Et de Salankemen les plaines infectées,
Sont encore humectées
Du ſang de leurs ſoldats ſur la pouſſière épars.

Sous le fer abattus, conſumés dans la flamme,
Leur monarque inſenſé, le déſeſpoir dans l'ame,
Pour la dernière fois oſa tenter le ſort :
Déjà, de ſa fureur barbares émiſſaires,
Ses nombreux Janiſſaires
Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez, troupe lâche & de pillage avide :
D'un Hercule naiſſant la valeur intrépide
Va bientôt démentir vos projets forcenés ;
Et ſur vos corps ſanglans ſe traçant un paſſage,
Faire l'apprentiſſage
Des triomphes fameux qui lui ſont deſtinés.

Le Tybiſque effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entaſſés dans ſon onde,
De ſes flots enchaînés interrompit le cours :
Et le fier * Ottoman, ſans drapeaux & ſans ſuite,
Précipitant ſa fuite,
Borna toute ſa gloire au ſalut de ſes jours.

---

* *Muſtapha II.*

C'eſt

C'en eſt aſſez, dit-il ; retournons ſur nos traces :
Foibles & vils troupeaux, après tant de diſgraces,
N'irritons plus en vain de ſuperbes lions :
Un prince nous pourſuit, dont le fatal génie,
Dans cette ignominie,
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le ſuivre obſtinée.
Prévenons du deſtin les revers éclatans ;
Et ſur d'autres climats détournons les tempêtes ;
Qui, déjà toutes prêtes,
Menacent d'écraſer l'empire des ſultans.



ODE V.

A MALHERBE,

Contre les détracteurs de l'antiquité.

SI du tranquille Parnasse
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place,
Lorsque leurs yeux sont fermés;
Et si, contre l'apparence,
Notre farouche ignorance,
Et nos insolens propos,
Dans ces demeures sacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos:

Que dis-tu, sage MALHERBE,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits?
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces temps d'infirmité,
Dont ton immortelle veine
Jadis, avec tant de peine,
Dissipa l'obscurité?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs & d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,
Qui, jusqu'au siécle où nous sommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports;
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords?

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes célestes chansons.
Sur la montagne Thébaine,
Ta lyre fière & hautaine
Consacra l'illustre sort
D'un roi vainqueur de l'envie,
Vraiment roi pendant sa vie,
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses désirs,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces boccages tranquilles
Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verts,

Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs ſublimes concerts.

Là, d'un dieu fier & barbare
Orphée adoucit les loix;
Ici, le divin Pindare
Charme l'oreille des rois;
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles ménades
Rire autour d'Anacréon;
Et les nymphes plus modeſtes
Gémir des ardeurs funeſtes
De l'amante de Phaon.

A la ſource d'Hippocrène,
Homère, ouvrant ſes rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.
Les ſçavantes immortelles,
Tous les jours, de fleurs nouvelles
Ont ſoin de parer ſon front;
Et par leur commun ſuffrage
Avec elles il partage
Le ſceptre du double mont.

Ainſi les chaſtes déeſſes,
Dans ces bois verds & fleuris,
Comblent de juſtes largeſſes
Leurs antiques favoris.

Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbère lui-même,
Ont pû sentir les douceurs?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs, dont la vanité
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté;
Et qui, par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux?

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, ames viles,
Du sort de l'affreux Python.
Chez les filles de Mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.

Lorſque la terreſtre maſſe
Du déluge eut bû les eaux,
Il effraya le Parnaſſe
Par des prodiges nouveaux :
Le ciel vit ce monſtre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler ſon infecte rage
Contre le naiſſant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras ſûr & terrible
Du dieu qui donne le jour,
Lava dans ſon ſang horrible
L'honneur du docte ſéjour.
Bientôt de la Theſſalie,
Par ſa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés ;
Et du Céphiſe rapide
Son corps affreux & livide
Groſſit les flots indignés.

De l'écume empoiſonnée
De ce reptile fatal,
Sur la terre profanée
Nâquit un germe infernal ;
Et de-là naiſſent les ſectes
De tous ces ſales inſectes,
De qui le ſouffle envieux

Oſe d'un venin critique
Noircir de la Grèce antique
Les céleſtes demi-dieux.

A peine ſur de vains titres
Intrus au ſacré valon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon.
Sans ceſſe dans les ténébres
Inſultant les morts célébres,
Ils ſont comme ces corbeaux,
De qui la troupe affamée,
Toujours de rage animée,
Croaſſe autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,
Leurs ramages ſont ſi doux,
Qu'aux bords même du Méandre
Le cygne en ſeroit jaloux;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils ſe parfument
Dans leurs chants étudiés,
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mandiés.

Une louange équitable,
Dont l'honneur ſeul eſt le but,
Du mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut:

Un esprit noble & sublime,
Nourri de gloire & d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs ;
Comme une tige élevée,
D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû,
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu.
De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimats ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux :
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux.
Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures,
Dont l'ombre donne la mort.

ODE VI.

A M. LE COMTE DE SINZINDORF, chancelier de la cour impériale.

L'HIVER, qui si long-tems a fait blanchir nos plaines;
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux;
Et les jeunes zèphirs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabannes rustiques;
Le laboureur commence à lever ses guérets:
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

Déjà la terre s'ouvre; & nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans.
Cérès vient, à pas lents, à la suite de Flore,
Contempler ses nouveaux présens.

De leurs douces chansons, instruits par la nature,
Mille tendres oiseaux font résonner les airs;
Et les nymphes des bois, dépouillant leur ceinture
Dansent au bruit de leurs concerts.

Des objets ſi charmans, un ſéjour ſi tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, les beaux jours,
Tout invite le ſage à chercher un aſyle
Contre le tumulte des cours.

Mais vous, à qui Minerve & les filles d'Aſtrée
Ont confié le ſort des terreſtres humains,
Vous, qui n'oſez quitter la balance ſacrée
Dont Thémis a chargé vos mains:

Miniſtre de la paix, qui gouvernez les rênes
D'un empire puiſſant autant que glorieux,
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'état, privé d'une de ſes colomnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le ſien.
L'orphelin vous crieroit: Hélas! tu m'abandonnes;
Je perds mon plus ferme ſoutien.

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages ſi doux,
Que la nature & l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent ſoin d'embellir pour vous.

Dans ces immenſes lieux dont le ſort vous fit maître,
Vous verrez le ſoleil, cultivant leurs tréſors,
Se lever le matin, & le ſoir diſparoître,
Sans ſortir de leurs riches bords.

Tantôt, vous tracerez la courſe de votre onde :
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur ſéve vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb ſubtil que le ſalpêtre embraſe,
Vous irez inſulter le ſanglier glouton;
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiſeaux du Phaſe
Subir le ſort de Phaëton.

O doux amuſemens ! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le chaos !
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos.

Délices des aïeux d'une épouſe adorée,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs ſplendeurs ;
Et dans qui la vertu, par les Graces parée,
Brille au-deſſus de leurs grandeurs.

Arbres verds & fleuris, bois paiſibles & ſombres,
A votre poſſeſſeur ſi doux & ſi charmans,
Puiſſiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ſes nobles délaſſemens.

Mais la loi du devoir, qui lui parle ſans ceſſe,
Va bientôt l'enlever à ſes heureux loiſirs :
Il n'écoutera plus que la voix qui le preſſe
De s'arracher à vos plaiſirs.

Bientôt vous le verrez, renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il eſt échappé;
Toujours de l'intérêt d'un monarque qu'il aime,
Toujours de ſa gloire occupé.

Allez, illuſtre appui de ſes vaſtes provinces,
Allez, mais revenez, de leur amour épris,
Organe des décrets du plus ſage des princes,
Veiller ſur ſes peuples chéris.

C'eſt pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Conſacré de bonne-heure à de nobles travaux,
Vous fîtes admirer votre heureuſe induſtrie
A ſes plus illuſtres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naiſſant de nos derniers débats.
Le Batave vous vit oppoſer votre égide
Au cruel démon des combats.

Vos vœux ſont ſatisfaits. La diſcorde & la guerre
N'oſent plus rallumer leurs tragiques flambeaux;
Et les dieux appaiſés redonnent à la terre
Des jours plus ſereins & plus beaux.

Ce chef de tant d'états, à qui le ciel diſpenſe
Tant de riches tréſors, tant de fameux bienfaits,
A déjà de ces dieux reçu la récompenſe
De ſa tendreſſe pour la paix.

Il a vû naître enfin de ſon épouſe aimée
Un gage précieux de ſa fécondité,
Et qui va déſormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.

Arbitre tout-puiſſant d'un empire invincible,
Plus maître encor du cœur de ſes ſujets heureux,
Qu'a-t-il à déſirer, qu'un uſage paiſible
Des jours qu'il a reçus pour eux ?

Non, non : il n'ira point, après tant de tempêtes,
Reſſuſciter encor d'antiques différends ;
Il ſçait trop que ſouvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des conquérans.

Si toutefois l'ardeur de ſon noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ſes droits ;
Ecoutez la leçon d'un Socrate ſauvage,
Faite au plus puiſſant de nos rois.

Pour la troiſiéme fois du ſuperbe Verſailles
Il faiſoit aggrandir le parc délicieux :
Un peuple haraſſé de ſes vaſtes murailles
Creuſoit le contour ſpacieux,

Un ſeul contre un vieux chêne appuyé, ſans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves-tu là, dit le prince ? Hélas ! Sire,
Répond le champêtre vieillard,

Pardonnez. Je ſongeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voiſins.



ODE VII.

POUR S. A. M.

LE PRINCE DE VENDÔME,

ALORS

GRAND-PRIEUR DE FRANCE,

Sur son retour de l'Isle de Malthe, en 1715.

APRÈS que cette Isle guerrière,
Si fatale aux fiers Ottomans,
Eut mis sa puissante barrière
A couvert de leurs armemens,
VENDÔME, qui par sa prudence
Sçut y rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées,
Qui réservoient à ses années
D'autres climats & d'autres soins.

Mais dès que la céleste voûte
Fut ouverte au jour radieux,
Qui devoit éclairer la route
De ce héros ami des dieux:

Du fond de ſes grottes profondes ;
Neptune éleva ſur les ondes
Son char de tritons entouré ;
Et ce dieu, prenant la parole,
Aux ſuperbes enfans d'Eole
Adreſſa cet ordre ſacré :

Allez, tyrans impitoyables,
Qui déſolez tout l'univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le ſein des mers.
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,
C'eſt au Vulturne pacifique
Que j'ai deſtiné votre emploi.
Partez; & que votre furie
Juſqu'à la dernière Heſpérie
Reſpecte & ſubiſſe ſa loi.

Mais vous, aimables néréïdes,
Songez au ſang du grand Henri,
Lorſque nos campagnes humides
Porteront ce prince chéri ;
Applaniſſez l'onde orageuſe,
Secondez l'ardeur courageuſe
De ſes fidèles matelots ;
Venez ; &, d'une main agile,
Soutenez ſon vaiſſeau fragile,
Quand il roulera ſur mes flots.

Ce n'eſt pas la première grace
Qu'il obtient de notre ſecours :
Dès l'enfance ſa jeune audace
Oſa vous confier ſes jours.
C'eſt vous, qui ſur ce moite empire,
Au gré du volage Zéphyre,
Conduiſiez au port ſon vaiſſeau,
Lorſqu'il vint, plein d'un ſi beau zèle,
Au ſecours de l'iſle où Cybèle
Sauva Jupiter au berceau.

Dès-lors, quels périls, quelle gloire,
N'ont point ſignalé ſon grand cœur?
Ils ſont le plus beau de l'hiſtoire
D'un héros en tous lieux vainqueur;
D'un frere.... Mais le ciel, avare
De ce don ſi cher & ſi rare,
L'a trop tôt repris aux humains.
C'eſt à vous ſeuls de l'en abſoudre,
Trônes ébranlés par ſa foudre,
Sceptres raffermis par ſes mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit, aux yeux de ſon roi,
Traverſer un fleuve rapide,
Et glacer ces rives d'effroi.
Tel que d'une ardeur ſanguinaire
Un jeune aiglon, loin de ſon aire
Emporté plus prompt qu'un éclair,

Fond ſur tout ce qui ſe préſente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitans de l'air.

Bientôt ſa valeur ſouveraine,
Moins rébelle aux leçons de l'art,
Dans l'école du grand Turenne
Apprit à fixer le hazard.
C'eſt dans cette ſource fertile,
Que ſon courage plus utile,
De ſa gloire unique artiſan,
Acquit cette hauteur ſuprême,
Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'Orbaſſan.

Eſt-il quelque guerre fameuſe,
Dont il n'ait partagé le poids?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuſe,
Tour à tour ont vû ſes exploits.
FRANCE, tandis que tes armées
De ſes yeux furent animées,
Mars n'oſa jamais les trahir;
Et la Fortune permanente
A ſon étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui,
Tes deſtins jadis ſi propices
S'exilerent tous avec lui.

Un dieu, plus puiſſant que tes armes,
Frappa de paniques allarmes
Tes plus intrépides guerriers ;
Et ſur tes frontières célèbres
Tu ne vis que cyprès funèbres
Succéder à tous tes lauriers.

O déteſtable Calomnie,
Fille de l'obſcure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mère de l'aveugle erreur !
C'eſt toi, dont la langue aiguiſée
De l'auſtère fils de Théſée
Oſa déchirer les vertus :
C'eſt par toi qu'une épouſe indigne
Arma contre un héros inſigne
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit & dans le ſilence
Tu conduis tes coups ténébreux ;
Du maſque de la vraiſemblance
Tu couvres ton viſage affreux ;
Tu diviſes, tu déſeſpères
Les amis, les époux, les freres ;
Tu n'épargnes pas les autels ;
Et ta fureur envenimée
Contre les plus grands noms armée
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agens sinistres
Quels sont les exploits odieux.
Mais enfin ces lâches ministres
Epuisent la bonté des dieux.
En vain, chéris de la fortune,
Ils cachent leur crainte importune
Enveloppés dans leur orgueil :
Le remords déchire leur ame ;
Et la honte, qui les diffame,
Les suit jusques dans le cercueil.

Vous rentrerez, monstres perfides,
Dans la foule où vous êtes nés.
Aux vengeances des Euménides
Vos jours seront abandonnés.
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce prince, après un vain orage,
Paroître en sa première fleur ;
Et, sous une heureuse puissance,
Jouir des droits, que la naissance
Ajoûte encor à sa valeur.

Mais déjà ses humides voiles
Flottent dans les vastes déserts;
Le soleil, vainqueur des étoiles,
Monte sur le trône des airs;
Hâtez-vous, filles de Nérée,
Allez sur la plaine azurée
Joindre vos Tritons dispersés.

Il eſt temps de ſervir mon zèle ;
Allez : VENDÔME vous appelle ;
Neptune parle ; obéiſſez.

Il dit ; & la mer qui s'entr'ouvre,
Déjà fait briller à ſes yeux
De ſon palais qu'elle découvre
L'or & le criſtal précieux.
Cependant la nef vagabonde,
Au milieu des nymphes de l'onde,
Vogue d'un cours precipité :
Telle qu'on voit rouler ſur l'herbe
Un char triomphant & ſuperbe
Loin de la barrière emporté.

Enfin d'un prince que j'adore,
Les dieux ſont devenus l'appui.
Il revient éclairer encore
Une cour plus digne de lui.
Déjà, d'un nouveau phénomène
L'heureuſe influence y ramène
Les jours d'Aſtrée & de Thémis.
Les vertus n'y ſont plus en proie
A l'avare & brutale joie
De leurs inſolens ennemis.

Un inſtinct, né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous tant que nous ſommes
D'aimer notre ſéjour natal ;

Toutefois, quels que puiſſent être
Pour les lieux qui nous ont vû naître
Ces mouvemens reſpectueux,
La vertu ne ſe ſent point née,
Pour voir ſa gloire profanée
Par le vice préſomptueux.

Ulyſſe, après vingt ans d'abſence,
De diſgraces & de travaux,
Dans le pays de ſa naiſſance
Vit finir le cours de ſes maux :
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la cour paiſible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans ſa patrie,
Toujours en proie à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.



ODE VIII.

A M. GRIMANI,

AMBASSADEUR DE VENISE A LA COUR DE VIENNE,

Sur le départ des troupes impériales, pour la campagne de 1716, en Hongrie.

ILs partent, ces cœurs magnanimes,
Ces guerriers, dont les noms chéris
Vont être pour jamais écrits
Entre les noms les plus sublimes.
Ils vont en de nouveaux climats
Chercher de nouvelles victimes
Au terrible dieu des combats.

A leurs légions indomptables
Bellone inspire sa fureur ;
Le bruit, l'épouvante & l'horreur
Devancent leurs flots redoutables ;
Et la mort remet dans leurs mains
Ces tonnerres épouvantables,
Dont elle écrase les humains.

Un héros tout brillant de gloire
Les conduit vers ces mêmes bords,
Où jadis ſes premiers efforts
Ont éterniſé ſa mémoire.
Sous ſes pas naît la liberté :
Devant lui vole la victoire ;
Et Pallas marche à ſon côté.

O dieux! Quel favorable augure
Pour ces généreux fils de Mars!
J'entens déjà de toutes parts
L'air frémir de leur doux murmure :
Je vois, ſous leur chef applaudi,
Le Nord venger avec uſure
Toutes les pertes du Midi.

Quel triomphe pour ta patrie,
Et pour toi quel illuſtre honneur,
Miniſtre, né pour le bonheur
De cette mère ſi chérie!
Toi, de qui l'amour généreux,
Toi, de qui la ſage induſtrie
Ménagea ces ſecours heureux.

Cent fois nous avons vû ton zèle
Porter les pleurs de ſes enfans
Juſques ſous les yeux triomphans
Du prince qui s'arme pour elle;
Et qui plein d'eſtime pour toi,
Attire encor dans ta querelle
Cent princes ſoumis à ſa loi.

C'eſt

C'eſt ainſi que du jeune Atride
On vit l'éloquente douleur
Intéreſſer dans ſon malheur
Les Grecs aſſemblés en Aulide;
Et d'une noble ambition
Armer leur colère intrépide
Pour la conquête d'Ilion.

En vain l'infléxible Neptune
Leur oppoſe un calme odieux:
En vain l'interprête des dieux
Fait parler ſa crainte importune:
Leur invincible fermeté
Laſſe enfin l'injuſte Fortune,
Les vents & Neptune irrité.

La conſtance eſt le ſeul remède
Aux obſtacles du ſort jaloux.
Tôt ou tard, attendris pour nous,
Les dieux nous accordent leur aide:
Mais ils veulent être implorés;
Et leur réſiſtance ne cède
Qu'à nos efforts réïtérés.

Ce ne fut qu'après dix années
D'épreuve & de travaux conſtans,
Que ces glorieux combattans
Triomphèrent des deſtinées;
Et que, loin des bords Phrygiens,
Ils emmenèrent enchaînées
Les veuves des héros Troyens.

ODE XX

PALINODIE.

Celui dont la balance équitable & févère
Sçait pefer l'homme au poids de la réalité,
En payant fon tribut aux vertus qu'il révère,
Peut braver les regards de la poftérité.

Des éloges trompeurs, qu'arrache la Fortune,
Il craint peu le reproche & la confufion;
Et trop fûr d'étouffer cette amorce commune,
Il combat feulement fa propre illufion.

J'en attefte les dieux. L'intérêt ni la crainte
N'ont jamais dans mes mains infecté mon encens;
Mon unique ennemi fut la fatale empreinte,
Que l'aveugle amitié fit jadis fur mes fens.

C'eft à vous, féducteurs, que ce difcours s'adreffe;
A vous, héros honteux de mes premiers écrits:
Comment avez-vous pû, féduifant ma tendreffe,
Fafciner fi long-temps mes yeux & mes efprits?

Hélas! j'aimois en vous un or faux & perfide
Par le creufet du temps en vapeur converti;
Je croyois admirer une vertu folide;
Et j'admirois l'orgueil en vertu travefti.

Ce crédit, ce pouvoir, pour qui ſeuls on vous aime,
Me préſentoient en vain leurs côtés les plus doux:
Vous ne l'ignorez pas; détaché de moi-même,
Ce n'étoit que vous ſeuls que je cherchois en vous.

Mais vous vouliez des cœurs voués à l'eſclavage,
Par l'eſpoir enchaînés, par la crainte ſoumis;
Et de la vérité redoutant l'œil ſauvage,
Vous cherchiez des valets, & non pas des amis.

Vos yeux, importunés de la ſiniſtre vûe
D'un partiſan groſſier de la ſincérité,
Ont enfin préféré la laideur toute nue
Aux voiles contraignans de la fauſſe beauté.

Voilà quel fut mon crime, & ce qui me transforme
En aſpic effroyable, en ſerpent monſtrueux.
Un mortel pénétrer, quel attentat énorme,
Dans les replis ſacrés de nos cœurs tortueux!

Que ſon exemple apprenne à ne plus nous déplaire:
Qu'il périſſe à jamais cet Icare odieux;
Ce profane Actéon, de qui l'œil téméraire
Souille de ſes regards la retraite des dieux.

Ainſi parla bientôt votre haine ombrageuſe;
Et dès-lors l'impoſture, accourant au ſecours,
Excita par vos cris la tempête orageuſe
De cent foudres mortels lancés contre mes jours.

Je n'en fus point surpris. Je connois vos maximes.
Eh ! comment échapper à vos traits médisans,
Quand ceux dont vous tenez tous vos titres sublimes,
Quand vos rois au tombeau n'en peuvent être exemts ?

Ce monarque fâmeux, qui, de ses mains prodigues,
D'honneurs non mérités vous combla tant de fois,
Les yeux à peine éteints, voit par vos lâches brigues
Diffamer ses vertus & détester ses loix.

Tandis qu'il a vécu, c'étoit l'ange céleste,
Le dieu conservateur du peuple & des autels.
C'en est fait ; il n'est plus : c'est un tyran funeste,
Le fléau de la terre & l'effroi des mortels.

On ne gémira plus sous cet injuste maître :
Les dieux ont pris pitié de ses tristes sujets.
La paix va refleurir ; les beaux jours vont renaître ;
Vous allez réparer tous les maux qu'il a faits.

Quoi ! ne craignez-vous point, à ce discours horrible,
Les reproches affreux de son ombre en courroux ?
Ne la voyez-vous pas furieuse & terrible
Du séjour de la mort s'élever contre vous ?

Le feu de la colère en ses yeux étincelle.
Elle vient. Elle parle. Où fuir ? Où vous cacher ?
Tremblez, lâches, tremblez : reconnoissez, dit-elle,
Celui que sans frémir vous n'osiez approcher.

Traîtres, c'eſt donc ainſi qu'outrageant ma mémoire,
Vous oſez me punir de mes propres bontés ?
Je n'ai donc ſur vos jours répandu tant de gloire,
Que pour accréditer vos infidélités ?

Répondez-moi ; parlez. Sous quels fameux auſpices,
Occupez vous le rang où l'on vous voit aſſis ?
Quelles rares vertus, quels exploits, quels ſervices
Ont pû fléchir pour vous les deſtins endurcis ?

Sans moi, ſans mes bienfaits, dans une foule obſcure
Vos noms ſeroient encor cachés & confondus :
J'ai vaincu ma raiſon, j'ai forcé la nature,
Pour vous charger de biens, qui ne vous ſont pas dûs.

Ah ! je connoiſſois peu vos retours ordinaires.
Sur vos ſeuls intérêts vous réglez vos tranſports.
Vous croyez ne pouvoir, courtiſans mercenaires,
Honorer les vivans, ſans déchirer les morts.

Connoiſſez mieux, ingrats, le prince magnanime,
Qui reçoit aujourd'hui votre hommage ſuſpect.
Voulez-vous mériter ſes dons & ſon eſtime ?
Secondez ſes travaux ; imitez ſon reſpect.

Craignez ſur-tout, craignez la honte & les diſgraces
Qu'attire enfin l'abus d'un injuſte pouvoir :
Craignez les dieux vengeurs, qui déjà ſur vos traces
Conduiſent les remords, enfans du déſeſpoir.

Nous avons vû des jours plus ſereins que les vôtres,
D'orages imprévus ſiniſtres précurſeurs:
Les grandeurs ont leur cours. Vous ſuccédez à d'autre
Mais d'autres quelque jour feront vos ſucceſſeurs.

C'eſt ainſi que ce roi vous parle & vous conſeille:
Mais ſes diſcours ſont vains; vous ne l'écoutez pas.
La voix de la ſageſſe offenſe votre oreille:
Le menſonge trompeur a bien d'autres appas.

Un favori ſuperbe, enflé de ſon mérite,
Ne voit point ſes défauts dans le miroir d'autrui!
Et ne peut rien ſentir, que l'odeur favorite
De l'encens faſtueux qui brûle devant lui.

Il n'entend que le ſon des flatteuſes paroles:
Toute autre mélodie interrompt ſon repos.
Il faut, pour le charmer, que les Muſes frivoles
L'exaltent aux dépens des dieux & des héros.

C'eſt alors, qu'ébloui par un ſi doux preſtige,
De tous les dons du ciel il ſe croit revêtu.
Regardez-moi, mortels: vous voyez un prodige
D'honneur, de probité, de gloire & de vertu.

Dites, dites plutôt, ame farouche & dure:
Je ſuis un impoſteur tout gangréné d'orgueil;
Un cadavre couvert de pourpre & de dorure,
Et tout rongé de vers au fond de ſon cercueil,

Sous un maſque éclatant, je me cache à moi-même
De mon viſage affreux la livide maigreur ;
Et, trompé le premier, ma volupté ſuprême
Eſt de faire par-tout reſpecter mon erreur.

Mais, malgré ce reſpect, toujours, je le confeſſe,
La triſte vérité vient affliger mes yeux ;
Et ce dragon fatal, qui me pourſuit ſans ceſſe,
Change mes plus beaux jours en des jours ennuyeux.

Par ce ſincère aveu, vous ferez diſparoître
L'idolâtre concours de tous vos corrupteurs.
Ne vous admirant plus, vous deviendrez peut-être
Plus digne de trouver de vrais admirateurs.

On peut mettre à profit un légitime hommage,
Lorſque l'on tient ſur ſoi les yeux toujours ouverts ;
Et le plus inſenſé commence d'être ſage,
Dès l'inſtant qu'il commence à ſentir ſon travers.



ODE X.

SUR LA BATAILLE

DE PETERVARADEIN.

AINSI le glaive fidelle,
De l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur :
Quand l'Aſſyrien terrible
Vit, dans une nuit horrible,
Tous ſes ſoldats égorgés
De la fidelle Judée
Par ſes armes obſédée
Couvrir les champs ſaccagés.

Où ſont ces fils de la terre,
Dont les fieres légions
Devoient allumer la guerre
Au ſein de nos régions?
La nuit les vit raſſemblées;
Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruiſſeaux,
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déjà ces monſtres ſauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté.
Leur chef, guidé par l'audace,
Avoit épuisé la Thrace
D'armes & de combattans,
Et des bornes de l'Aſie
Juſqu'à la double Méſie
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons
L'infatigable Tartare
Joint encor ſes pavillons.
C'en eſt fait; leur inſolence
Peut rompre enfin le ſilence;
L'effroi ne les retient plus:
Ils peuvent, ſans nulle crainte,
D'une paix trompeuſe & feinte
Briſer les nœuds ſuperflus.

C'eſt en vain qu'à notre vûe
Un guerrier, pat ſa valeur,
De leur attaque imprévûe
A repouſſé la chaleur.
C'eſt peu qu'après leur défaite,
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis

Ait, avec sa renommée,
Consacré dans leur armée
La honte de leurs Spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes ;
Et déjà, de toutes parts,
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez, troupe meurtrière :
La nuit, qui dans sa carrière
Fuit à pas précipités,
Va bientôt laisser éclore
De votre dernière aurore
Les foudroyantes clartés.

Un prince, dont le génie
Fait le destin des combats,
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos états.
Il tient cette même foudre,
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux,
Où par vingt mille victimes
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux.

Hé quoi ! votre ardeur glacée
Délibère à son aspect ?
Ah ! la saison est passée
D'un orgueil si circonspect.

En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées :
EUGENE eſt prêt d'avancer.
Il vient ; il marche en perſonne :
Le jour luit ; la charge ſonne :
Le combat va commencer.

WIRTEMBERG, ſous ſa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déjà certain de leur fuite,
Attaque leurs premiers flancs.
MERCI, qu'un même ordre enflamme,
Parmi les feux & la flamme
Qui tonnent aux environs,
Force, diſſipe, renverſe,
Détruit tout ce qui traverſe
L'effort de ſes eſcadrons.

Nos ſoldats, dans la tempête
Par cet exemple affermis,
Sans crainte expoſent leur tête
A tous les feux ennemis ;
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le chef préſent en tous lieux,
Plein de joie & d'eſpérance,
Combat avec l'aſſurance
De triompher à ſes yeux.

De quelle ardeur redoublée
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de ſanglans lauriers ?
O héros, à qui la gloire
D'une ſi belle victoire
Doit ſon plus ferme ſoutien,
Que ne puis-je, dans ces rimes
Conſacrant vos noms ſublimes,
Immortaliſer le mien !

Mais quel déſordre incroyable,
Parmi ces corps ſéparés,
Groſſit la nue effroyable
Des ennemis raſſurés ?
Près de leur moment ſuprême,
Ils oſent, en fuyant même,
Tenter de nouveaux exploits.
Le déſeſpoir les excite,
Et la crainte reſſuſcite
Leur eſpérance aux abois.

Quel eſt ce nouvel * Alcide,
Qui, ſeul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts ?
A peine un fer déteſtable
Ouvre ſon flanc redoutable
Son ſang eſt déja payé :

* *Le comte de Bonneval.*

Et ſon ennemi, qui tombe,
De ſa troupe qui ſuccombe
Voit fuir le reſte effrayé.

EUGENE a fait ce miracle.
Tout ſe rallie à ſa voix.
L'infidèle à ce ſpectacle
Recule encor une fois.
AREMBERG, dont le courage
De ces monſtres pleins de rage
Soutient le dernier effort,
D'un air que Bellone avoue,
Les pourſuit & les dévoue
Au triomphe de la mort.

Tout fuit : tout céde à nos armes;
Le viſir, percé de coups,
Va dans Belgrade en allarmes
Rendre ſon ame en courroux.
Le camp s'ouvre; & ſes richeſſes,
Le fruit des vaſtes largeſſes
De cent peuples aſſervis,
Dans cette nouvelle Troie
Vont être aujourd'hui la proie
De nos ſoldats aſſouvis.

Rendons au dieu des armées
Nos honneurs les plus touchans
Que ces voûtes parfumées
Retentiſſent de nos chants.

t lorſqu'envers ſa puiſſance
Notre humble reconnoiſſance
Aura rempli ce devoir,
Marchons, pleins d'un nouveau zèle,
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre eſpoir.

Temeſwar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber ſon orgueil.
Par toi ſeul, prince invincible,
Ce rempart inacceſſible
Pouvoit être renverſé.
Va, par ſon illuſtre attaque,
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppreſſé.

Et toi, qui, ſuivant les traces
Du premier de tes aïeux,
Eprouves par tant de graces
La bienveillance des cieux :
Monarque auſſi grand que juſte,
Reconnois le prix auguſte,
Dont le monarque des rois
Paye avec tant de clémence
Ta piété, ta conſtance,
Et ton zèle pour ſes loix.

Fin du troiſième Livre.

ODES, LIVRE QUATRIÉME.

ODE I.

A L'EMPEREUR,

Après la conclusion de la quadruple alliance.

DANS sa carrière féconde
Le soleil, sortant des eaux,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les célestes flambeaux.
Entre les causes premières,
Tout cède aux vives lumières
Du feu créé pour les dieux;
Et des dons que nous étale
La richesse orientale,
L'or est le plus radieux.

Telle, ô prince magnanime,
Ta lumineuse clarté
Offusque l'éclat sublime
De toute autre majesté.

Dans un roi d'un ſang illuſtre,
Nous admirons le haut luſtre
Du premier de ſes états :
En toi, la royauté même
Honore le diadème
Du premier des potentats.

Mais dis-nous : Quelle eſt la ſource
De cette auguſte ſplendeur,
Qui, du Midi juſqu'à l'Ourſe,
Fait révérer ta grandeur ?
Eſt-ce cette antique race
D'aïeux, dont tu tiens la place
Sur le trône des Romains ?
Eſt-ce cet amas de princes,
De peuples & de provinces,
Dont le ſort eſt dans tes mains ?

Du vaſte empire des Mages
Les faſtueux héritiers
S'applaudiſſoient des hommages
De mille peuples altiers.
Du rivage de l'aurore
Juſqu'au-delà du Boſphore
Ils faiſoient craindre leurs loix ;
Et, de l'univers arbitres,
Ajoutoient à tous leurs titres
Le titre de roi des rois.

Cependan

Cependant la Grèce unie
Avoit déjà sur leurs fronts
Imprimé l'ignominie
De mille sanglans affronts :
Quand la colère céleste
Fit naître en son sein, funeste
A ces tyrans amollis,
Celui dont la main superbe
Devoit enterrer sous l'herbe
Les murs de Persépolis.

Non, non, la servile crainte
De cent peuples différens
Ne mit jamais hors d'atteinte
La gloire des conquérans.
Les lauriers les plus fertiles,
Sans l'art de les rendre utiles,
Leur sont vainement promis ;
Et leur puissance n'est stable,
Qu'autant qu'elle est profitable
Aux peuples qu'ils ont soumis.

C'est cette sainte maxime,
Qui, contre tous les revers,
T'affermira sur la cime
Des grandeurs de l'univers.
Tes sujets, pleins d'alégresse,
Des marques de ta tendresse
Feront leur seul entretien ;

Et leur amour ſécourable
De ta puiſſance durable
Sera l'éternel ſoutien.

Ton invincible courage,
Signalé dans tous les temps,
Fonda le pénible ouvrage
De tes deſtins éclatans.
C'eſt lui, qui, de la Fortune,
De Bellone & de Neptune,
Bravant les légéretés,
Dans leurs épreuves diverſes,
T'a conduit par les traverſes
Au ſein des proſpérités.

Dèjà l'horrible tourmente
De cent tonnerres épars
De Barcelone fumante
Avoit briſé les rempatts;
Et bientôt, ſi ta conſtance
N'eût armé la réſiſtance
De ſes braves combattans,
Tes rivaux, ſur ſes murailles,
Auroient fait les funérailles
De ſes derniers habitans.

En vain, pour ſauver ta tête,
La mer t'offroit ſur ſes eaux,
A ton ſecours toute prête,
L'aſyle de ſes vaiſſeaux.

A tes amis plus fidelle,
Tu voulus, malgré leur zèle,
Vaincre ou mourir avec eux;
Et ta vertu toujours ferme
Les protégea jusqu'au terme
De leurs travaux belliqueux.

Mais sur le trône indomptable,
Où commandoient tes aïeux,
Quel objet épouvantable
S'offrit encore à tes yeux;
Quand l'implacable furie,
Qui sur ta triste patrie
Déployoit ses cruautés,
Vint jusqu'en ta capitale
Souffler la vapeur fatale
De ses venins empestés?

Dans sa course dévorante
Rien n'arrêtoit ce torrent.
L'épouse tomboit mourante
Sur son époux expirant.
Le fils aux bras de son père,
La fille au sein de sa mère
S'arrachoit avec horreur;
Et la mort livide & blême
Remplissoit ton palais même
De sa brûlante fureur.

Tu pouvois braver la foudre,
Sous un ciel moins dangereux :
Mais rien ne put te résoudre
A quitter des malheureux.
Rois, qui bornez vos tendresses,
Dans ces publiques détresses,
Au soin de vous épargner,
Apprenez à cette marque,
Qu'un prince n'est point monarque
Pour vivre, mais pour régner.

Oui, j'ose encor le redire,
Cette illustre fermeté
Est de ton solide empire
L'appui le plus redouté.
C'est elle, qui déconcerte
L'envie obscure & couverte
De tes foibles ennemis.
C'est elle, dont l'influence
Fait l'indomptable défense
De tes sujets affermis.

De leur ardeur aguerrie
Par son exemple éternel
Tu laissas dans l'Ibérie
Un monument solemnel,
Quand, sur les rives de l'Ebre
Cherchant le laurier célébre
A ta valeur réservé,

Tes yeux devant Sarragoſſe
Virent tomber le coloſſe
Contre ta gloire élevé.

Fléau de la tyrannie
Des Thraces ambitieux,
N'a-t-on pas vû ton génie,
Toujours protégé des cieux,
Montrer à ces fiers eſclaves,
Que les efforts les plus braves
Et les plus ineſpérés
Deviennent bientôt poſſibles
A des guerriers invincibles
Par tes ordres inſpirés ?

Mais une vertu, plus rare
Chez les héros de nos jours,
Dans tes voiſins te prépare
Encor de nouveaux ſecours.
C'eſt cette épreuve avérée,
Et cent fois réïtérée,
De ton équitable foi :
Vertu, ſans qui tout le reſte
N'eſt ſouvent qu'un don funeſte
Au bonheur du plus grand roi.

Vous, qui, dans l'indépendance
Des nœuds les plus reſpectés,
Maſquez du nom de prudence
Toutes vos duplicités ;

Infidelles politiques,
Qui nous cachez vos pratiques
Sous tant de voiles épais,
Ceſſez de troubler la terre,
Moins terribles dans la guerre,
Que ſiniſtres dans la paix.

En vain ſur les artifices
Et le faux déguiſement,
De vos frêles édifices
Vous poſez le fondement.
Contre vos ſourdes intrigues
Bientôt de plus juſtes ligues.
Joignent vos voiſins nombreux;
Et leur vengeance unanime
Vous plonge enfin dans l'abyme,
Que vous creusâtes pour eux.

C'eſt en ſuivant cette voie,
Que tes ennemis flattés
Deviendront la juſte proie
De leurs complots avortés:
Tandis qu'aux yeux du ciel même
Par ton équité ſuprême
Juſtifiant tes exploits,
Les premiers princes du monde
Armeront la terre & l'onde
Pour le maintien de tes droits.

Ils ſçavent que ta juſtice,
Sourde aux vaines paſſions,
Eſt la ſeule directrice
De toutes tes actions;
Et que la vigueur auſtère
De ton ſage miniſtère
Toujours inſpiré par toi,
Inacceſſible aux foibleſſes,
Lui fait des moindres promeſſes
Une inviolable loi.

Ainſi jamais ni la crainte,
Ni les ſoupçons épineux,
D'une alliance ſi ſainte
Ne pourront troubler les nœuds;
Et cette amitié durable,
Qui d'un repos déſirable,
Fonde en eux le ferme eſpoir,
Leur rendra toujours ſacrée
L'incorruptible durée
De ton ſuprême pouvoir.



ODE XX.

A. S. A. S. M. LE PRINCE EUGENE DE SAVOYE,

Après la paix de Paſſarowits.

LEs cruels oppreſſeurs de l'Aſie indignée,
Qui, violant la foi d'une paix dédaignée,
Forgeoient déjà les fers qu'ils nous avoient promis,
De leur coupable ſang ont lavé cette injure,
Et payé leur parjure
De trois vaſtes états par nos armes ſoumis.

Deux fois l'Europe a vû leur brutale furie,
De trois cent mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs;
Et deux fois on a vû leurs corps ſans ſépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés & des loups dévorans.

O vous, qui combattant ſous les heureux auſpices
D'un monarque du ciel l'amour & les délices,
Avez rempli leurs champs de carnage & de morts:
Vous, par qui le Danube, affranchi de ſa chaîne,
Peut déſormais ſans peine
Du Tage débordé réprimer les efforts.

Prince,

Prince, n'eſt-il pas temps, après tant de fatigues,
De goûter un repos que les deſtins prodigues,
Pour prix de vos exploits, accordent aux humains?
N'oſez-vous profiter de vos travaux ſans nombre,
Et vous aſſeoir à l'ombre
Des paiſibles lauriers moiſſonnés par vos mains?

Non : ce ſeroit en vain que la paix renaiſſante
Rendroit à nos cités leur pompe floriſſante,
Si ſes charmes flatteurs vous pouvoient éblouir :
Son bonheur, ſa durée impoſe à votre zèle
Une charge nouvelle;
Et vous êtes le ſeul qui n'oſez en jouir.

Mais quel heureux génie, au milieu de vos veilles,
Vous rend encor épris des ſçavantes merveilles
Qui firent de tout temps l'objet de votre amour?
Pouvez-vous des neuf ſœurs concilier les charmes
Avec le bruit des armes,
Le poids du miniſtère & les ſoins de la cour?

Vous le pouvez ſans doute; & cet accord illuſtre,
Peu connu des héros ſans éloge & ſans luſtre,
Fut toujours réſervé pour les héros fameux.
C'eſt aux grands hommes ſeuls à ſentir le mérite
D'un art qui reſſuſcite
L'héroïque vertu des grands hommes comme eux.

Leurs hauts faits peuvent ſeuls enflammer le génie
De ces enfans chéris du dieu de l'harmonie,
Dont l'immortelle voix ſe conſacre aux guerriers.
Une gloire commune, un même honneur anime
Leur tendreſſe unanime ;
Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'univers voit naître,
Peu doivent aux aïeux dont ils tiennent leur être,
Le reſpect de la terre & la faveur des rois ;
Deux moyens ſeulement d'illuſtrer leur naiſſance
Sont mis en leur puiſſance ;
Les ſublimes talens, & les fameux exploits.

C'eſt par-là, qu'au travers de la foule importune
Tant d'hommes renommés, malgré leur infortune,
Se ſont fait un deſtin illuſtre & glorieux ;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus ſombre
Ont ſçu diſſiper l'ombre,
Dont les obſcurciſſoit le ſort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre & fragile,
Quand le ſouffle des dieux eut animé l'argile,
Dont les premiers humains avoient été paîtris,
Leurs rangs n'étoient marqués d'aucune différence ;
Et nulle préférence
Ne diſtinguoit encor leur mérite & leur prix.

Mais ceux qui, pénétrés de cette ardeur divine,
Sentirent les premiers leur ſublime origine,
S'élevèrent bientôt par un vol généreux ;
Et ce céleſte feu dont ils tenoient la vie,
Leur fit naître l'envie
D'éclairer l'univers & de le rendre heureux.

De-là, ces arts divins, en tant de biens fertiles ;
De-là, ces ſaintes loix, dont les règles utiles
Firent chérir la paix, honorer les autels ;
Et de-là ce reſpect des peuples du vieil âge,
Dont le pieux hommage
Plaça leurs bienfaiteurs au rang des immortels.

Les dieux dans leur ſéjour reçurent ces grands hommes.
Le reſte, confondus dans la foule où nous ſommes,
Jouiſſoient des travaux de leurs ſages aïeux :
Lorſque l'ambition, la diſcorde & la guerre,
Vils enfans de la terre,
Vinrent troubler la paix de ces enfans des dieux.

Alors, pour ſoutenir la débile innocence,
Pour réprimer l'audace & dompter la licence,
Il fallut à la gloire immoler le repos :
Les veilles, les combats, les travaux mémorables,
Les périls honorables,
Furent l'unique emploi des rois & des héros.

Mais combien de grands noms, couverts d'ombres funèb
Sans les écrits divins qui les rendent célèbres,
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus ?
Il n'eſt rien que le temps n'abſorbe & ne dévore :
Et les faits qu'on ignore,
Sont bien peu différens des faits non avenus.

Non, non : ſans le ſecours des filles de Mémoire,
Vous vous flattez en vain, partiſans de la gloire,
D'aſſurer à vos noms un heureux ſouvenir :
Si la main des neuf ſœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arroſez le champ de ces nymphes ſublimes :
Mais vous ſçavez auſſi que vos faits magnanimes
Ont beſoin des lauriers cueillis dans leur vallon.
Ne cherchons point ailleurs la cauſe ſympathique
De l'alliance antique
Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'eſt point chez ce dieu qu'habite la fortune.
Son art, peu profitable à la vertu commune,
Au vice qui le craint fut toujours odieux :
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus ſuprêmes
Egalent aux dieux mêmes,
De ſçavoir eſtimer le langage des dieux.

Vous, qu'ils ont pénétré de leur plus vive flamme,
Vous, qui leur ressemblez par tous les dons de l'ame,
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux,
Ne désavouez point une muse fidelle;
Et souffrez que son zèle
Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en eux.

Souffrez qu'a vos neveux elle laisse une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,
L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres vertus, qui, mieux que vos victoires,
Feront de nos histoires
Le modèle éternel de la postérité.

Cependant, occupé de soins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques
De vos travaux guerriers nobles délassemens;
Et rendez-nous encor, par vos doctes largesses,
Les sçavantes richesses
Que vit périr l'Egypte en ses embrasemens.

Dans nos arts florissans, quelle adresse pompeuse,
Dans nos doctes écrits, quelle beauté trompeuse
Peuvent se dérober à vos vives clartés!
Et, dans l'obscurité des plus sombres retraites,
Quelles vertus secrettes,
Quel mérite timide échappe à vos bontés?

Je n'en reſſens que trop l'influence féconde:
Tandis que votre bras faiſoit le ſort du monde,
Vos bienfaits ont daigné deſcendre juſqu'à moi,
Et me rendre peut-être à moi ſeul chériſſable
La gloire périſſable
Des ſtériles travaux qui font tout mon emploi.

C'eſt ainſi qu'au milieu des palmes les plus belles,
Le vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles
Cultivoit les talens, honoroit le ſçavoir;
Et de Chérile même excuſant la manie,
Au défaut du génie,
Récompenſoit en lui le deſir d'en avoir.



ODE XIX.

A L'IMPÉRATRICE AMÉLIE.

MUSE, qui des vrais Alcées
Soutenant l'activité,
A leurs captives pensées
Fais trouver la liberté,
Viens à ma timide verve,
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau;
Et délivre ma Minerve
Des prisons de mon cerveau.

Si la céleste puissance,
Pour l'honneur de ses autels,
Vouloit rendre l'innocence
Aux infortunés mortels;
Et si l'aimable Cybèle
Sur cette terre infidelle
Daignoit redescendre encor.
Pour faire vivre avec elle
Les vertus de l'âge d'or :

Quels organes, quels miniſtres
Dignes d'obtenir ſon choix,
Pourroient, en ces temps ſiniſtres,
Nous faire entendre ſa voix ?
Seroient-ce ces doctes mages,
Des peuples de tous les âges
Réformateurs conſacrés,
Bien moins pour les rendre ſages,
Que pour en être honorés ?

Mais les divines merveilles
Qui font chérir leurs leçons,
Dans nos ſuperbes oreilles
N'exciteroient que des ſons.
Quel ſiècle plus mémorable
Vit d'un glaive ſecourable
Le vice mieux combattu ?
Et quel ſiécle miſérable
Vit regner moins de vertu ?

L'éloquence des paroles
N'eſt que l'art ingénieux
D'amuſer nos ſens frivoles
Par des tours harmonieux.
Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, ſimple, équitable,
Ami du ciel & des loix,
L'éloquence véritable
Eſt l'exemple des grands rois.

C'eſt ce langage, viſible,
Dans nos vrais légiſlateurs,
Qui fait la règle infaillible
Des peuples imitateurs.
Contre une loi qui nous gêne,
La nature ſe déchaîne,
Et cherche à ſe révolter;
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre ſageſſe,
De ce principe conſtant
Je vois, auguſte princeſſe,
Un témoignage éclatant;
Et dans la ſplendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour,
Je reconnois l'origine
Des vertus de votre cour.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous;
Et par vous ſeule enrichie,
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur réfléchie
De vos ſublimes clartés.

Et quel âge si fertile,
Quel règne si renommé
Vit d'un éclat plus utile
Le diadême animé !
Quelle piété profonde,
Quelle lumière féconde
En nobles instructions,
Du premier trône du monde
Rehaussa mieux les rayons !

Des héros de ses écoles
La Grèce a beau se targuer :
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à distinguer
De l'autorité puissante
D'une sagesse agissante
Qui règne sur mes esprits,
La sagesse languissante
Que j'honore en leurs écrits.

Non, non : la philosophie
En vain se fait exalter :
On n'écoute que la vie
De ceux qu'on doit imiter.
Vous seuls, ô divine race,
Grands rois, qui tenez la place
Des rois au ciel retirés,
Pouvez conserver la trace
De leurs exemples sacrés.

Pendant la courte durée
De cet âge radieux,
Qui vit la terre honorée
De la préſence des dieux :
L'homme inſtruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs ſentiers lumineux,
Imitoit, ſans autre étude,
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence première
Affermi par ce pouvoir,
Chacun puiſoit ſa lumière
Aux ſources du vrai ſçavoir ;
Et dans ce céleſte livre
Des leçons qu'il devoit ſuivre,
Toujours prêt à ſe nourrir,
Préféroit l'art de bien vivre
A l'art de bien diſcourir.

Mais dès que ces heureux guides,
Tranſportés loin de nos yeux,
Sur l'aîle des vents rapides
S'envolerent vers les cieux :
La ſcience opiniâtre,
De ſon mérite idolâtre,
Vint au milieu des clameurs
Edifier ſon théâtre
Sur la ruine des mœurs.

Dès lors, avec l'aſſurance
De s'attirer nos tributs,
La faſtueuſe éloquence
Prit la place des vertus.
L'art forma leur caractère ;
Et de la ſageſſe auſtère
L'aimable ſimplicité
Ne devint plus qu'un myſtère
Par l'amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce,
Philoſophes ſourcilleux ;
Et pour nous prouver la force
De vos ſecours merveilleux,
Montrez-nous depuis Pandore
Tous les vices qu'on abhorre
En terre mieux établis,
Qu'aux ſiécles que l'on honore
Du nom de ſiécles polis.

Avant que dans l'Italie,
Sous de ſiniſtres aſpects,
La vertu ſe fût polie
Par le mélange des Grecs,
La foi, l'honneur, la conſtance,
L'intrépide réſiſtance
Dans les plus mortels dangers,
Y régnoient ſans l'aſſiſtance
Des préceptes étrangers.

Mais, malgré l'exemple antique,
Elle laissa dans son sein
Des disciples du portique
Glisser le premier essain.
Rome, en les voyant paroître,
Cessa de se reconnoître
Dans ses tristes rejettons;
Et le même âge vit naître
Les Gracques & les Catons.



ODE XV.

AU ROI
DE LA GRANDE BRETAGN

TANDIS que l'Europe étonnée
Voit ſes peuples les plus puiſſans
Traîner dans les beſoins preſſans
Une importune deſtinée :
Grand roi, loin de ton peuple heureu
Quel dieu propice & généreux
Détournant ces triſtes nuages,
Semble pour lui ſeul déſormais
Réſerver tous les avantages
De la victoire & de la paix ?

Quelle inconcevable puiſſance
Fait fleurir ſa gloire au-dehors !
Quel amas d'immenſes tréſors
Dans ſon ſein nourrit l'abondance !
La Tamiſe, reine des eaux,
Voit ſes innombrables vaiſſeaux
Porter ſa loi dans les deux mondes,
Et forcer juſqu'au dieu des mers
D'enrichir ſes rives fécondes
Des tributs de tout l'univers.

De cette pompeuse largesse
Ici tout partage le prix.
A l'aspect de ces murs chéris,
La pauvreté devient richesse.
Dieux ! quel déluge d'habitans
Y brave, depuis si long-temps,
L'indigence ailleurs si commune !
Quel prodige, encor une fois,
Semble y faire de la fortune
L'exécutrice de ses loix !

Peuples, vous devez le connoître ;
Ce comble de félicité
N'est dû qu'à la sage équité
Du meilleur roi qu'on ait vû naître.
De vos biens, comme de vos maux,
Les gouvernemens inégaux
Ont toujours été la semence :
Vos rois sont dans la main des dieux
Les instrumens de la clémence
Ou de la colere des cieux.

Oui, grand prince, j'ose le dire ;
Tes sujets, de biens si comblés,
Languiroient peut-être accablés
Sous le joug de tout autre empire.
Le ciel, jaloux de leur grandeur,
Pour en assurer la splendeur,
Leur devoit un maître équitable,

Qui préférât leurs libertés
A la justice incontestable
De ses droits les plus respectés.

Mais, grand roi, de ces droits sublimes
Le sacrifice généreux
T'assure d'autres droits sur eux
Bien plus forts & plus légitimes.
Les faveurs, qu'ils tiennent de toi,
Sont des ressources de leur foi
Toujours prêtes pour ta défense,
Qui leur font chérir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puissance,
Que pour affermir ton pouvoir.

Un roi, qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut régner que par la crainte,
En vain, fier de ses hauts projets,
Croit, en abaissant ses sujets,
Relever son pouvoir suprême :
Entouré d'esclaves soumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile
Est celui qui, par ses faveurs,
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable & tranquille ?

Qui ne connoît point d'autres biens,
Que ceux que ſes vrais citoyens
De ſa bonté peuvent attendre ;
Et qui, prompt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner !

Noble & généreuſe induſtrie
Des Antonins & des Titus,
Source de toutes les vertus
D'un vrai père de la patrie !
Hélas ! par ce titre fameux,
Peu de princes ont ſçu comme eux,
S'affranchir de la main des Parques.
Mais ce nom ſi rare, grand roi,
Qui jamais d'entre les monarques
S'en rendit plus digne que toi ?

Qui jamais vit le diadème
Armer contre ſes ennemis
Un vengeur aux loix plus ſoumis,
Et plus détaché de ſoi-même ?
La ſûreté de tes états
Peut bien, contre quelques ingrats,
Changer ta clémence en juſtice :
Mais ce mouvement étranger
Redevient clémence propice,
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'eſt cette clémence auguſte ;
Qui ſouvent de l'autorité
Etablit mieux la ſûreté
Que la vengeance la plus juſte.
Ainſi le plus grand des Romains,
De ſes ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de ſe faire aimer
De ceux que l'horreur des ſupplices
N'avoit encor pû déſarmer.

Que peut contre toi l'impuiſſance
De quelques foibles mécontens,
Qui ſur l'infortune des temps
Fondent leur dernière eſpérance,
Lorſque, contre leurs vains ſouhaits ;
Tu réunis, par tes bienfaits,
La cour, les villes, les provinces ;
Et lorſqu'aidés de ton ſoutien,
Les plus grands rois, les plus grands princes
Trouvent leur repos dans le tien ?

Juſqu'à toi, toujours déſunie,
L'Europe, par tes ſoins heureux,
Voit ſes chefs les plus généreux
Inſpirés du même génie.
Ils ont vû, par ta bonne-foi,
De leurs peuples troublés d'effroi,
La crainte heureuſement déçue ;

Et déracinée à jamais,
La haine si souvent reçue
En survivancee de la paix.

Poursuis, monarque magnanime :
Achéve de leur inspirer
Le desir de persévérer
Dans cette concorde unanime.
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en toi cette chaleur
Qu'allume ton goût pour la gloire;
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers que la victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous, peuples, à sa puissance,
Associés par tant de droits,
Songez que de toutes vos loix,
La plus sainte est l'obéissance.
Craignez le zèle séducteur,
Qui, sous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable,
Plonge souvent, sans le vouloir,
Dans le chaos inséparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athènes, l'honneur de la Grèce,
Et, comme vous, reine des mers,
Eût toujours rempli l'univers
De sa gloire & de sa sagesse :

Mais ſon peuple, trop peu ſoumis,
Ne put dans les termes permis,
Contenir ſa puiſſance extrême ;
Et, trahi par la vanité,
Trouva dans ſa liberté même,
La perte de ſa liberté.



ODE V.

AU ROI DE POLOGNE,

Sur les vœux que les peuples de Saxe faiſoient pour ſon retour.

C'EST trop long-temps, grand roi, différer ta promeſſe,
Et d'un peuple qui t'aime épuiſer les deſirs;
Reviens, de ta patrie, en proie à la triſteſſe,
Calmer les déplaiſirs.

Elle attend ton retour, comme une tendre épouſe
Attend ſon jeune époux, abſent depuis un an,
Et que retient encor ſur ſon onde jalouſe
L'infidèle Océan.

Plongée, à ton départ, dans une nuit obſcure,
Ses yeux n'ont vû lever que de triſtes ſoleils:
Rends-lui, par ta préſence, une clarté plus pure,
Et des jours plus vermeils.

Mais non: je vois l'erreur du zèle qui m'anime.
Ta patrie eſt, par-tout, grand roi, je le ſçai bien,
Où peut de tes états le bonheur légitime
Exiger ton ſoutien.

Les peuples nés aux bords que la Vistule arrose,
Sont, par adoption, devenus tes enfans;
Tu leur dois compte enfin, le devoir te l'impose,
De tes jours triomphans.

N'ont-ils pas vû ton bras, au milieu des allarmes,
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût soumis,
Faire jadis l'essai de ses premieres armes
Contre leurs ennemis?

Cent fois, d'une puissance impie & sacrilège,
Leurs yeux t'ont vû braver les feux, les javelots,
Et le fer à la main briguer le privilège
De mourir en héros.

Ce n'est pas que le feu de ta valeur altière
N'eût pour premier objet la gloire & les lauriers:
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barrière
Du temple des guerriers.

En mille autres combats, sous l'œil de la victoire,
Des plus affreux dangers affrontant le concours,
Tu semblois ne vouloir assurer ta mémoire
Qu'aux dépens de tes jours.

Telle est de tes pareils l'ardeur héréditaire:
Ils sçavent qu'un héros par son rang exalté,
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le vulgaire
A la nécessité.

Mais le ciel protégeoit une ſi belle vie ;
Il vouloit voir ſur toi ſes deſſeins accomplis,
Et par toi relever au ſein de ta patrie
Ses honneurs abolis.

Un royaume fameux, fondé par tes ancêtres,
Devoit mettre en tes mains la ſuprême grandeur,
Et ſes peuples par toi voir de leurs premiers maîtres
Revivre la ſplendeur.

En vain le Nord frémit & fait gronder l'orage,
Qui ſur eux, tout à coup, va fondre avec effroi :
Le ciel t'offre un péril digne de ton courage ;
Mais il combat pour toi.

Ce ſuperbe ennemi des princes de la terre,
Contre eux, contre leurs droits ſi fièrement armé,
Tombe, & meurt foudroyé par le même tonnerre
Qu'il avoit allumé.

Tu règnes cependant ; & tes ſujets tranquilles
Vivent, ſous ton appui, dans un calme profond,
A couvert des larcins & des courſes agiles
Du Scythe vagabond.

Les troupeaux raſſurés broutent l'herbe ſauvage :
Le laboureur content cultive ſes guérets :
Le voyageur eſt libre ; & , ſans peur du pillage,
Traverſe les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime :
Le foible eſt ſoulagé, l'orgueilleux abattu :
La force craint la loi ; la peine ſuit le crime ;
Le prix ſuit la vertu.

Grand roi, ſi le bonheur d'un royaume paiſible
Fait la félicité d'un prince généreux,
Quel héros couronné, quel monarque invincible
Fut jamais plus heureux ?

Quelle alliance enfin plus noble & plus ſacrée,
Eterniſant ta gloire en ta poſtérité,
Pouvoit mieux affermir l'infaillible durée
De ta proſpérité ?

Ce ſont-là les faveurs, dont la bonté céleſte
A payé ton retour au culte fortuné,
Que tes pères, ſéduits par un guide funeſte,
Avoient abandonné.

N'en doute point, grand roi, c'eſt l'arbitre ſuprême,
Qui, pour mieux t'élever, voulut t'aſſujettir ;
Et qui couronne en toi les faveurs que lui-même
Daigna te départir.

C'eſt ainſi qu'autrefois dans les eaux de ſa grace
Des fiers héros Saxons il lava les forfaits,
Afin de faire un jour éclater ſur leur race
Sa gloire & ſes bienfaits.

L'Empire

L'empire fut le prix de leur obéissance :
Il choisit les Othons, & voulut par leurs mains
Du joug des Albérics & des fers de Crescence
Affranchir les Romains.

Dès-lors, que ne peut point un exemple sublime
Transmis des souverains au reste des mortels !
L'univers vit par-tout un encens légitime
Fumer sur ses autels.

Des héros de leur sang la piété soumise
Triompha six cens ans avec le même éclat,
Sans jamais séparer l'étendard de l'église
Des drapeaux de l'état.

Rome enfin ne voyoit dans ces augustes princes
Que des fils généreux, qui, fermes dans sa loi,
Maintenoient la splendeur de leurs vastes provinces
Par celle de la foi.

O siécles lumineux ! votre clarté célébre
Devoit-elle à leurs yeux dérober son flambeau ?
Falloit-il que la nuit vînt d'un voile funèbre
Couvrir un jour si beau ?

L'héritier de leur nom, l'héritier de leur gloire,
Ose applaudir ; que dis-je ? ose appuyer l'erreur ;
Et d'un vil apostat, l'opprobre de l'histoire,
Adopter la fureur.

L'auguste vérité le voit s'armer contr'elle ;
Et, sous le nom du ciel, combattant pour l'enfer,
Tout le Nord révolté soutenir sa querelle
Par la flamme & le fer.

Ah ! c'en est trop ; je cède à ma douleur amère :
Retirons-nous, dit-elle, en de plus doux climats,
Et cherchons des enfans, qui du sang de leur mère
Ne souillent point leurs bras.

Fils ingrat, c'est par toi que mon malheur s'achève.
Tu détruis mon pouvoir : mais le tien va finir.
Un dieu vengeur te suit : tremble ; son bras s'élève
Tout prêt à te punir.

Je vois, je vois le trône où ta fureur s'exerce,
Tomber sur tes neveux de sa chute écrasés,
Comme un chêne orgueilleux, que l'orage renverse
Sur ses rameaux brisés.

Mais, sur le tronc aride, une branche élevée
Doit un jour réparer ses débris éclatans,
Par mes mains & pour moi nourrie & conservée
Jusqu'à la fin des temps.

Rejetton fortuné de cette tige illustre,
Un prince, aimé des cieux, rentrera sous mes loix ;
Et mes autels détruits reprendront tout le lustre
Qu'ils eurent autrefois.

Je regnerai, par lui, ſur dès peuples rébelles :
Il regnera, par moi, ſur des peuples ſoumis;
Et j'anéantirai les complots infidèles
De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux ! Veuillent les deſtinées
De ſon empire aimable éterniſer le cours;
Et pour votre bonheur prolonger ſes années
Aux dépens de vos jours !

Puiſſe l'auguſte fils, qui marche ſur ſes traces,
Et que le ciel lui-même a pris ſoin d'éclairer,
Conſerver à jamais les vertus & les graces
Qui le font adorer !

Digne fruit d'une race en héros ſi féconde,
Puiſſe-t-il égaler leur gloire & leurs exploits;
Et devenir comme eux les délices du monde,
Et l'exemple des rois !



ODE VI.

Sur les Divinités Poétiques.

C'EST vous encor que je reclame ;
Muſes, dont les accords hardis
Dans les ſens les plus engourdis
Verſent cette céleſte flamme,
Qui diſſipe leur ſombre nuit ;
Et qui, flambeau ſacré de l'ame,
L'éclaire, l'échauffe & l'inſtruit.

Nymphes, à qui le ciel indique
Ses myſtères les plus ſecrets,
Je viens chercher dans vos forêts
L'origine & la ſource antique
De ces dieux, fantômes charmans,
De votre verve prophétique
Indiſputables élémens.

Je la vois : c'eſt l'ombre d'Alcée,
Qui me la découvre à l'inſtant ;
Et qui déja, d'un œil content,
Dévoile à ma vûe empreſſée,
Ces déïtés d'adoption,
Synonymes de la penſée,
Symboles de l'abſtraction.

C'eſt lui. La foule qui l'admire
Voit encore, au ſon de ſes vers,
Fuir ces tyrans de l'univers,
Dont il extermina l'empire.
Mais, déjà ſur de nouveaux tons,
Je l'entends accorder ſa lyre;
Il s'approche; il parle : écoutons.

Des ſociétés temporelles
Le premier lien eſt la voix,
Qu'en divers ſons l'homme, à ſon choix,
Modifie & fléchit pour elles :
Signes communs & naturels,
Où les ames incorporelles,
Se tracent aux ſens corporels.

Mais, pour peindre à l'intelligence
Leurs immatériels objets,
Ces ſignes, à l'erreur ſujets,
Ont beſoin de ſon indulgence;
Et dans leurs ſecours impuiſſans,
Nous ſentons toujours l'indigence
Du miniſtère de nos ſens.

Le fameux chantre d'Ionie
Trouva dans ſes tableaux heureux,
Le ſecret d'établir entre eux
Une mutuelle harmonie :

Et ce commerce leur apprit
L'art, inventé par Uranie,
De peindre l'eſprit à l'eſprit.

Sur la ſcène incompréhenſible
De cet interprete dés dieux,
Tout ſentiment s'exprime aux yeux,
Tout devient image ſenſible;
Et, par un magique pouvoir,
Tout ſemble prendre un corps viſible,
Vivre, parler & ſe mouvoir.

Oui, c'eſt toi, peintre ineſtimable,
Trompette d'Achille & d'Hector,
Par qui de l'heureux ſiécle d'or
L'homme entend le langage aimable;
Et voit, dans la variété
Des portraits menteurs de la fable,
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre
Réglant le ſort par ſes arrêts:
Il voit, ſous les yeux de Cérès,
Croître les tréſors de la terre:
Il reconnoît le dieu des mers,
A ces ſons qui calment la guerre
Qu'Eole excitoit dans les airs.

Si, dans un combat homicide,
Le devoir engage ſes jours,
Pallas, volant à ſon ſecours,
Vient le couvrir de ſon égide :
S'il ſe voue au maintien des loix,
C'eſt Thémis qui lui ſert de guide,
Et qui l'aſſiſte en ſes emplois.

Plus heureux ſi ſon cœur n'aſpire
Qu'aux douceurs de la liberté,
Aſtrée eſt la divinité,
Qui lui fait chérir ſon empire :
S'il s'élève au ſacré vallon,
Son enthouſiaſme eſt la lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainſi, conſacrant le ſyſtême
De la ſublime fiction,
Homère, nouvel Amphion,
Change, par la vertu ſuprême
De ſes accords doux & ſçavans,
Nos deſtins, nos paſſions même,
En êtres réels & vivans.

Ce n'eſt plus l'homme, qui, pour plaire,
Etale ſes dons ingénus :
Ce ſont les Graces, c'eſt Vénus,
Sa divinité tutélaire.

La ſageſſe qui brille en lui,
C'eſt Minerve, dont l'œil l'éclaire,
Et dont le bras lui ſert d'appui.

L'ardente & fougueuſe Bellone
Arme ſon courage aveuglé :
Les frayeurs, dont il eſt troublé,
Sont le flambeau de Tiſiphone :
Sa colère eſt Mars en fureur ;
Et ſes remords ſont la Gorgone,
Dont l'aſpect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Apelle
Peut, dans les temples les plus ſaints,
Attacher les yeux des humains
A l'objet d'un culte fidelle ;
Et peindre, ſans témérité,
Sous une apparence mortelle,
La divine immortalité.

Vous donc, réformateurs auſtères
De nos privilèges ſacrés,
Et vous, non encore éclairés
Sur nos ſymboliques myſtères,
Eloignez-vous, pâles cenſeurs,
De ces retraites ſolitaires
Qu'habitent les neuf doctes ſœurs;

Ne venez point ſur un rivage
Conſacré par leur plus bel art
Porter un aveugle regard ;
Et loin d'elles tout triſte ſage,
Qui, voilé d'un ſombre maintien,
Sans avoir appris leur langage,
Veut jouir de leur entretien.

Ici l'ombre impoſe ſilence
Aux doctes accens de ſa voix ;
Et déjà dans le fond des bois
Impétueuſe elle s'élance :
Tandis que je cherche des ſons
Dignes d'atteindre l'excellence
De ſes immortelles leçons.



ODE VII.

Sur le devoir & le sort des grands Hommes.

Nous honorons du nom de sage
Celui qui, content de son sort,
Et loin des vents & de l'orage,
Goûtant les délices du port,
Sçait, au milieu de l'abondance,
Dans une noble indépendance
Trouver la gloire & le repos;
Mais cette sagesse tranquille,
Vertu dans un mortel stérile,
N'est point vertu dans un héros.

Pour jouïr d'une paix chérie,
Les cieux ne nous l'ont point prêté:
Il est comptable à sa patrie
Des dons qu'il tient de leur bonté.
Cette influence souveraine
N'est pour lui qu'une illustre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui.
Tous les brillans qui l'embellissent,
Tous les talens qui l'ennoblissent,
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il ſçait, & c'eſt un avantage
Peu connu de ſes vains rivaux,
Que ſon véritable partage
Sont les veilles & les travaux :
Que ſur tous les êtres du monde,
Des dieux la ſageſſe profonde
Etend ſes regards généreux ;
Et, qu'éclos de leurs mains fertiles,
Les uns naiſſent pour être utiles,
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainſi, victime préparée
Pour le bonheur du genre-humain,
Victime non moins conſacrée
A l'empire du ſouverain ;
Soit ſur la mer, ſoit ſur la terre,
Soit dans la paix, ſoit dans la guerre,
D'une foi mâle revêtu,
Son prince, dont il eſt l'organe,
Sa propre vertu le condamne
A s'immoler à ſa vertu.

La dépendance eſt le ſalaire
Des préſens que nous font les cieux.
Un roi parle : il faut, pour lui plaire,
Quitter ſa patrie & ſes dieux.
Héros guerriers, héros paiſibles,
Il faut à ſes loix invincibles
Aſſervir vos talens vainqueurs :

Partez, volez, ames viriles ;
Courez lui ſoumettre les villes ;
Allez lui conquérir les cœurs.

Toutefois ſi de votre zèle
Vous voulez recevoir le prix,
Revenez. L'abſence infidelle
Enfante peu de favoris.
Les récompenſes les plus dûes
Sont ſouvent des dettes perdues,
Pour qui tarde à les répéter ;
Et ſur l'abſent qui le mérite,
Le préſent qui les ſollicite
Eſt toujours ſûr de l'emporter.

Le mérite oublié du maître,
Et ſouvent même dédaigné,
Ne ſe fait jamais bien connoître,
Dans un point de vûe éloigné.
En vain ſous d'illuſtres auſpices
Produiroit-il de ſes ſervices
Le témoignage glorieux :
Sa préſence eſt le ſeul langage
Qui puiſſe en aſſurer le gage :
Les rois ont le cœur dans les yeux.

C'eſt à ces aſtres vénérables
D'illuminer ſes actions.
C'eſt de leurs rayons favorables
Qu'il doit tirer tous ſes rayons.

Bientôt leur céleſte influence
Va le combler d'une affluence
De biens, de gloire & de ſplendeurs;
Et, l'éclairant d'un nouveau luſtre,
Porter ſa deſtinée illuſtre
Au plus haut ſommet des grandeurs.

Inſtallé dans le rang ſublime
Où l'ont placé leurs juſtes loix,
Il peut, d'un pouvoir légitime,
Exercer les plus vaſtes droits:
Il peut, pour foudroyer le vice,
De la force & de la juſtice
Réunir le double ſoutien:
Il peut enfin, fidèle oracle,
Faire trouver, ſans nul obſtacle,
Le bonheur public dans le ſien.

Mais, ſi jamais un noir orage
Long-temps ſuſpendu dans ſon cours,
Fait ſur lui crever le nuage
Elevé durant ſes beaux jours;
C'eſt alors que, libre de crainte,
Le dépit que maſquoit la feinte
Se change en mortelles fureurs;
Et que l'envie empoiſonnée,
Par l'impunité déchaînée,
Dépouille toutes ſes terreurs.

Sa gloire auſſi-tôt obſcurcie,
Vaine ombre d'un jour éclipſé,
Diſparoît, ſouillée & noircie
Par le menſonge intéreſſé;
Canal impur, qui, dans leurs courſes
Infectant les plus belles ſources,
Change en erreur la vérité,
L'induſtrie en extravagance,
La grandeur d'ame en arrogance,
Et le zèle en témérité.

Tout fuit; tout cherche un nouveau maître:
Ses complaiſans les plus flatteurs
Sont les premiers qu'on voit paroître
Entre ſes prudens déſerteurs.
En vain ſes qualités ſuprêmes
Forcent les témoignages mêmes
A l'équité les moins ſoumis;
En vain, par ſes bontés célèbres,
Cent noms ſont ſortis des ténèbres:
Les malheureux n'ont point d'amis.

O vous! que la bonne fortune
Maintient à l'abri des revers,
De la terre charge importune,
Peuple inutile à l'univers:
Au ſein de la béatitude
Bornez-vous, fixez votre étude
Au choix des plaiſirs les plus doux;

Et dans l'oiſive nonchalance
De votre paiſible opulence
Ne ſongez qu'à vivre pour vous.

Tandis que le zèle héroïque,
Eſclave de ſa dignité,
A la félicité publique
Conſacrera ſa liberté :
Ou, perdu dans la foule obſcure,
Et d'une vie ingrate & dure
Traînant les ſoucis épineux,
Verra, ſans murmure & ſans peine,
De la proſpérité hautaine
Briller le faſte dédaigneux.



ODE VIII.

A LA PAIX.

O Paix ! tranquille Paix ! ſecourable immortelle ;
Fille de l'harmonie , & mère des plaiſirs ,
Que fais-tu dans les cieux , tandis que de Cybèle
Les ſujets déſolés t'adreſſent leurs ſoupirs ?

Si , par l'ambition de la terre bannie ,
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs ,
Que t'a fait l'innocence , injuſtement punie
De l'inhumanité de tes perſécuteurs ?

Equitable déeſſe , entens nos voix plaintives :
Vois ces champs ravagés , vois ces temples brûlans ;
Ces peuples éplorés , ces meres fugitives ,
Et ces enfans meurtris entre leurs bras ſanglans.

De quels débordemens de ſang & de carnage
La terre a-t-elle vû ſes flancs plus engraiſſés ?
Et quel fleuve jamais vit border ſon rivage
D'un plus horrible amas de mourans entaſſés ?

Telle , autour d'Ilion , la mort livide & blême
Moiſſonnoit les guerriers de Phrygie & d'Argos ,
Dans ces combats affreux , où le dieu Mars lui-même
De ſon ſang immortel vit bouillonner les flots.

D'un

D'un cri, pareil au bruit d'une armée invincible
Qui s'avance au ſignal d'un combat furieux,
Il ébranla du ciel la voûte inacceſſible,
Et vint porter ſa plainte au monarque des dieux.

Mais le grand Jupiter, dont la préſence auguſte
Fait rentrer, d'un coup d'œil, l'audace en ſon devoir,
Interrompant la voix de ce guerrier injuſte,
En ces mots foudroyans confondit ſon eſpoir :

* Va, tyran des mortels, dieu barbare & funeſte,
Va faire retentir tes regrets, loin de moi :
De tous les habitans de l'Olympe céleſte,
Nul n'eſt à mes regards plus odieux que toi.

Tigre, à qui la pitié ne peut ſe faire entendre,
Tu n'aimes que le meurtre & les embraſemens.
Les remparts abattus, les palais mis en cendre,
Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

La frayeur & la mort vont ſans ceſſe à ta ſuite,
Monſtre nourri de ſang, cœur abreuvé de fiel,
Plus digne de regner ſur les bords du Cocyte,
Que de tenir ta place entre les dieux du ciel.

Ah ! lorſque ton orgueil languiſſoit dans les chaînes,
Où les fils d'Aloüs te faiſoient ſoupirer,
Pourquoi, trop peu ſenſible aux misères humaines,
Mercure, malgré moi, vint-il t'en délivrer ?

---

* *Iliad. Liv. V.*

La Discorde, dès lors avec toi détrônée;
Eût été pour toujours réleguée aux enfers;
Et l'altière Bellone, au repos condamnée,
N'eût jamais exilé la Paix de l'univers.

La Paix, l'aimable Paix fait benir son empire:
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher;
Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire
La fureur de regner par la flamme & le fer.

Chaste Paix, c'est ainsi que le maître du monde
Du fier Mars & de toi sçait discerner le prix.
Ton sceptre rend la terre en délices féconde:
Le sien ne fait regner que les pleurs & les cris.

Pourquoi donc au malheur de la terre affligée
Refuser le secours de tes divines mains?
Pourquoi, du roi des cieux chérie & protégée,
Céder à ton rival l'empire des humains?

Je t'entens. C'est en vain que nos vœux unanimes
De l'Olympe irrité conjurent le courroux:
Avant que sa justice ait expié nos crimes,
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siécle jamais mérita mieux sa haine?
Quel âge plus fécond en tyrans orgueilleux?
En quel temps a-t-on vû l'impiété hautaine
Lever contre le ciel un front plus sourcilleux?

La peur de ses arrêts n'eſt plus qu'une foibleſſe;
Le blaſphême s'érige en noble liberté;
La fraude au double front, en prudente ſageſſe;
Et le mépris des loix, en magnanimité.

Voilà, peuples, voilà ce qui ſur vos provinces
Du ciel inéxorable attire la rigueur:
Voilà le dieu fatal, qui met à tant de princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix, des horreurs de la guerre,
Un ordre indépendant détermine le choix.
C'eſt le courroux des rois qui fait armer la terre:
C'eſt le courroux des dieux qui fait armer les rois.

C'eſt par eux, que ſur nous la ſuprême vengeance
Exerce les fléaux de ſa ſévérité,
Lorſqu'après une longue & ſtérile indulgence,
Nos crimes ont du ciel épuiſé la bonté.

Grands dieux! ſi la rigueur de vos coups légitimes
N'eſt point encor laſſée après tant de malheurs;
Si tant de ſang verſé, tant d'illuſtres victimes
N'ont point fait de nos yeux couler aſſez de pleurs;

Inſpirez-nous, du moins, ce repentir ſincère,
Cette douleur ſoumiſe, & ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut ſeul, en ces temps de colère,
Fléchir l'auſtérité de vos juſtes décrets.

Echauffez notre zèle, attendriſſez nos ames ;
Elevez nos eſprits au céleſte ſéjour ;
Et rempliſſez nos cœurs de ces ardentes flammes
Qu'allument le devoir, le reſpect & l'amour.

Un monarque vainqueur, arbitre de la guerre,
Arbitre du deſtin de ſes plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment, pour poſer ſon tonnerre ;
Et pour faire ceſſer la rigueur de nos maux.

Que dis-je ? Ce moment de jour en jour s'avance ;
Les dieux ſont adoucis, nos vœux ſont exaucés :
D'un miniſtre adoré l'heureuſe providence
Veille à notre ſalut ; il vit, c'en eſt aſſez.

Peuples, c'eſt par lui ſeul, que Bellone aſſervie,
Va ſe voir enchaîner d'un éternel lien.
C'eſt à votre bonheur qu'il conſacre ſa vie :
C'eſt à votre repos qu'il immole le ſien.

Reviens donc ; il eſt temps que ſon vœu ſe conſomme ;
Reviens, divine Paix, en recueillir le fruit :
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme,
Et laiſſe-toi conduire au dieu qui le conduit.

Ainſi, du ciel calmé rappellant la tendreſſe,
Puiſſions-nous voir changer, par ſes dons ſouverains,
Nos peines en plaiſirs, nos pleurs en allégreſſe,
Et nos obſcures nuits en jours purs & ſereins !

ODE IX.

A M. LE COMTE

DE LANNOY,

GOUVERNEUR

DE BRUXELLES,

Sur une maladie de l'auteur, causée par une attaque de paralysie, en l'année 1738.

CELUI qui des cœurs sensibles
Cherche à devenir vainqueur,
Doit, pour les rendre fléxibles,
Consulter son propre cœur :
C'est notre plus sûr arbitre
Les dieux ne sont qu'à ce titre
De nos offrandes jaloux.
Si Jupiter veut qu'on l'aime,
C'est qu'il nous prévient lui-même
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'eſt cette noble induſtrie,
Comte, qui, par tant de nœuds,
T'attache, dans ta patrie,
Tous les cœurs & tous les vœux.
Rappelle dans ta penſée,
A la nouvelle annoncée
Du dernier prix de ta foi,
Tous ces torrens de tendreſſe,
Dont la publique allégreſſe
Signala ſon feu pour toi.

En moi-même, ô preuve inſigne!
Juſqu'où n'a point éclaté
D'un caractère ſi digne
L'intariſſable bonté!
Dans le calme, dans l'orage,
Toujours même témoignage,
Sur-tout dans ces triſtes jours,
Dont la lumière effacée
De ma planète éclipſée
Me fait ſentir le décours.

Malheureux l'homme qui fonde
L'avenir ſur le préſent,
Et qu'endort au ſein de l'onde
Un zéphyre ſéduiſant!
Jamais l'adverſe fortune,
Ma ſurveillante importune,
Ne parut plus loin de moi;

Et jamais aux doux mensonges
Des plus agréables songes
Je ne prêtai tant de foi.

C'est dans ces routes fleuries,
Où mes volages esprits
Promenoient leurs rêveries,
D'un charme trompeur épris:
Que, contre moi révoltée,
L'impatiente Adrastée,
Némésis, avoit caché,
Vengeresse impitoyable,
Le précipice effroyable
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre stable & ferme,
Quand l'hiver, par sa rigueur,
De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur;
S'il perd l'utile assistance
Des appuis dont la constance
Soutient ses bras relâchés,
Sa tête, altière & hautaine,
Cachera bientôt l'arêne
Sous ses rameaux desséchés.

Tel, quand le secours robuste
Dont mon corps est étayé,
En laisse à mon sang aduste
Régir la foible moitié;

L'autre moitié qui ſuccombe,
Héſite, chancelle, tombe,
Et ſent que, malgré l'effort
Que ſa vertu fait renaître,
Le plus foible eſt toujours maître,
Et triomphe du plus fort.

Par mes deſirs prévenue,
Près de mon lit douloureux
Déjà la mort eſt venue
Aſſeoir ſon ſquelette affreux;
Et le regard homicide
De ſon cortège perfide
Porte à ſon dernier degré
L'excès toujours plus terrible
D'un accablement horrible
Par l'inſomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enivre,
Mortels, qui, chéris du ſort,
Ne deſirez que de vivre,
Et ne craignez que la mort?
Souvent, malgré leurs promeſſes,
Vos dignités, vos richeſſes
Affligent leurs poſſeſſeurs.
Pour les ames généreuſes,
Du vrai bonheur amoureuſes,
La mort même a ſes douceurs.

On a beau se plaindre d'elle,
Quelque horreur que l'on en ait,
Les guerriers la trouvent belle,
Quand elle vient, d'un seul trait,
Les frapper à l'improviste:
Mais, juste ciel! qu'elle est triste,
Et quel rigoureux travail,
Quand ses approches moins vives,
Par des pertes successives,
Nous détruisent en détail!

Près de ma dernière aurore,
En vain, dit-on, que les cieux
De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux.
O promesse imaginaire!
Quel emploi pourrois-je faire,
Soleil, céleste flambeau,
De ta lumière suprême,
Quand la moitié de moi-même
Est déjà dans le tombeau?

Achève donc ton ouvrage,
Viens, ô favorable mort,
De ce caduque assemblage
Rompre le fragile accord.
Par ce coup où je t'invite,
Permets que mon corps s'acquitte
De ce qu'il doit au cercueil;

Et que mon ame y révoque
Cette conſtance équivoque,
Dont la douleur eſt l'écueil.

Ainſi, parmi les ténèbres,
Les yeux vainement fermés,
Dans mille penſers funèbres
Mes ſens étoient abymés :
Lorſque d'une voix amie
Mon oreille raffermie
Crut reconnoître les ſons :
C'étoit l'ombre de MALHERBE,
Qui, ſur ſa lyre ſuperbe,
Vint m'adreſſer ſes leçons.

Sous quelles inquiétudes,
Ami, te vois-je abattu?
Que t'ont ſervi nos études?
Qu'as-tu fait de ta vertu?
Toi qui, diſciple d'Horace,
Par les nymphes du Parnaſſe
Dès ton jeune âge nourri,
Semblois, ſur ces eſpérances,
Contre toutes les ſouffrances
T'être fait un ſûr abri?

Ignores-tu donc encore
Que tous les fléaux tirés
De la boëte de Pandore
Se ſont du monde emparés?

Que l'ordre de la nature
Soumet la pourpre & la bure
Aux mêmes ſujets de pleurs ?
Et que, tout fiers que nous ſommes,
Nous naiſſons tous, foibles hommes,
Tributaires des douleurs ?

Prétendois-tu que les Parques
Duſſent, filant tes inſtans,
Signaler de mêmes marques
Ton hiver & ton printems ?
Quel dieu te rend ſi plauſible
La jouiſſance impoſſible
D'un privilège inoui,
Réſervé pour l'empirée,
Et dont, pendant leur durée,
Jamais mortels n'ont joui ?

En recevant l'exiſtence
Que le ciel nous daigne offrir,
Nous recevons la ſentence
Qui nous condamne à ſouffrir.
A ſa vigueur naturelle
En vain notre corps appelle
De ce décret hazardeux :
Notre ame ſubordonnée,
Par les ſoucis dominée,
Paye aſſez pour tous les deux.

Quelle fièvre plus cruelle
Que ses mortels déplaisirs,
Quand la fortune infidelle
Vient traverser ses desirs?
En tout pays, à tout âge,
La douleur est son partage
Jusqu'à l'heure du trépas:
Dans le sein des grandeurs même,
Le sceptre & le diadême
Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du supplice
Où l'exposent tous les jours
L'imposture & la malice
Que farde l'art du discours?
Quand elle voit à sa place
L'hypocrisie & l'audace
Triompher de leurs larcins;
Et la timide innocence,
Sans ressource & sans défense,
Livrée à ses assassins?

Si donc, par des loix certaines,
L'ame & le corps, son rempart,
Ont leurs plaisirs & leurs peines,
Leurs biens & leurs maux à part:
N'est-ce pas une fortune,
Quand, d'une charge commune,
Deux moitiés portent le faix,

Que la moindre le réclame,
Et que, du bonheur de l'ame,
Le corps ſeul faſſe les frais ?

L'eſpérance conſolante
D'un plus heureux avenir
De ta douleur accablante
Doit chaſſer le ſouvenir.
C'étoit le dernier déſaſtre,
Que de ton malheureux aſtre
Exigeoit l'inimitié.
Calme ton ame inquiéte ;
Néméſis eſt ſatisfaite ;
Et ton tribut eſt payé.



ODE X.

A LA POSTÉRITÉ.

Déesse des héros, qu'adorent en idée
Tant d'illuſtres amans, dont l'ardeur haſardée
Ne conſacre qu'à toi ſes vœux & ſes efforts :
Toi, qu'ils ne verront point, que nul n'a jamais vûe,
Et dont pour les vivans la faveur ſuſpendue
Ne s'accorde qu'aux morts.

Vierge, non encor née, en qui tout doit renaître,
Quand le temps dévoilé viendra te donner l'être,
Laiſſe-moi, dans ces vers, te tracer mes malheurs ;
Et ne refuſe pas, arbitre vénérable,
Un regard généreux au récit déplorable
De mes longues douleurs.

Le ciel, qui me créa, ſous le plus dur auſpice,
Me donna, pour tout bien, l'amour de la juſtice,
Un génie ennemi de tout art ſuborneur,
Une pauvreté fière, une mâle franchiſe,
Inſtruite à déteſter toute fortune acquiſe
Aux dépens de l'honneur.

Infortuné trésor ! importune largeſſe !
Sans le ſuperbe appui de l'heureuſe richeſſe,
Quel cœur, impunément, peut naître généreux ?
Et l'aride vertu, limitée en ſoi-même,
Que ſert-elle qu'à rendre un malheureux qui l'aime
Encor plus malheureux ?

Craintive, dépendante, & toujours pourſuivie
Par la malignité, l'intérêt & l'envie,
Quel eſpoir de bonheur lui peut être permis,
Si, pour avoir la paix, il faut qu'elle s'abaiſſe
A toujours ſe contraindre, & courtiſer ſans ceſſe
Juſqu'à ſes ennemis ?

Je n'ai que trop appris qu'en ce monde où nous ſommes,
Pour ſouverain mérite, on ne demande aux hommes
Qu'un vice complaiſant, de graces revêtu ;
Et que, des ennemis que l'amour-propre inſpire,
Les plus envenimés ſont ceux que nous attire
L'infléxible vertu.

C'eſt cet amour du vrai, ce zèle antipathique
Contre tout faux brillant, tout éclat ſophiſtique,
Où l'orgueil frauduleux va chercher ſes atours,
Qui, lui ſeul, ſuſcita cette foule perverſe
D'ennemis forcenés, dont la rage traverſe
Le repos de mes jours.

Ecartons, ont-ils dit, ce censeur intraitable;
Que des plûs beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais gauchir contre la vérité.
Détruisons un témoin qu'on ne sçauroit séduire;
Et, pour la garantir, perdons ce qui peut nuire
A notre vanité.

Inventons un venin, dont la vapeur infâme,
En soulevant l'esprit, pénétre jusqu'à l'ame;
Et, sous son nom connu, répandons ce poison.
N'épargnons, contre lui, mensonge ni parjure:
Chez le peuple troublé, la fureur & l'injure
Tiendront lieu de raison.

Imposteurs effrontés, c'est par cette souplesse,
Que j'ai vû tant de fois votre scélératesse
Jusques chez mes amis me chercher des censeurs;
Et des yeux les plus purs bravant le témoignage,
Défigurer mes traits, & souiller mon visage
De vos propres noirceurs.

Toutefois, au milieu de l'horrible tempête,
Dont, malgré ma candeur, pour écraser ma tête,
L'autorité séduite arma leurs passions,
La chaste vérité prit en main ma défense,
Et fit luire, en tout temps, sur ma foible innocence
L'éclat de ses rayons.

Auſſi, marchant toujours ſur mes antiques traces,
Combien n'ai-je pas vû, dans mes longues diſgraces,
D'illuſtres amitiés conſoler mes ennuis ?
Conſtamment honoré de leur noble ſuffrage,
Sans employer d'autre art que le fidèle uſage
D'être ce que je ſuis.

Telle eſt ſur nous du ciel la ſage providence,
Qui, bornant à ſes traits, l'effet de ſa vengeance,
D'un plus âpre tourment m'épargnoit les horreurs.
Pouvoit-elle acquitter, par une moindre voie,
La dette des excès d'une jeuneſſe en proie
A mes folles erreurs ?

Objets de ſa bonté, même dans ſa colère,
Enfans toujours chéris de cette tendre mère,
Ce qui nous ſemble un fruit de ſon inimitié,
N'eſt en nous que le prix d'une vie infidelle :
Châtiment maternel, qui n'eſt jamais en elle
Qu'un effet de pitié.

Révérons ſa juſtice, adorons ſa clémence,
Qui, juſques dans les maux que ſa main nous diſpenſe,
Nous préſente un moyen d'expier nos forfaits ;
Et qui, nous impoſant ces peines ſalutaires,
Nous donne, en même-temps, les ſecours néceſſaires
Pour en porter le faix.

Juſte Poſtérité, qui me feras connoître,
Si mon nom vit encor, quand tu viendras à naître;
Donne-moi pour exemple à l'homme infortuné,
Qui, courbé ſous le poids de ſon malheur extrême,
Pour aſyle dernier n'a que l'aſyle même
Dont il fut détourné.

Dis-lui qu'en mes écrits il contemple l'image
D'un mortel, qui du monde embraſſant l'eſclavage,
Trouva, cherchant le bien, le mal qu'il haïſſoit;
Et qui, dans ce trompeur & fatal labyrinthe,
De ſon miel le plus pur vit compoſer l'abſynthe,
Que l'erreur lui verſoit.

Heureux encor, pourtant, même dans ſon naufrage,
Que le ciel l'ait toujours aſſiſté d'un courage,
Qui de ſon ſeul devoir fit ſa ſuprême loi;
De vils tempéramens combattant la molleſſe,
Sans s'expoſer jamais par la moindre foibleſſe
A rougir devant toi.

Voilà quel fut celui qui t'adreſſe ſa plainte,
Victime abandonnée à l'envieuſe feinte,
De ſa ſeule innocence en vain accompagné:
Toujours perſécuté, mais toujours calme & ferme;
Et, ſurchargé de jours, n'aſpirant plus qu'au terme
A leur nombre aſſigné.

Le pinceau de Zeuxis, rival de la nature,
A ſouvent de ſes traits ébauché la peinture:
Mais, du ſage lecteur, les équitables yeux,
Libres de préjugé, de colère & d'envie,
Verront que ſes écrits, vrai tableau de ſa vie,
Le peignent encor mieux.



ODES EN MUSIQUE, OU CANTATES ALLÉGORIQUES.

CANTATE I.

DIANE.

A PEINE le ſoleil, au fond des antres ſombres,
Avoit, du haut des cieux, précipité les ombres:
Quand la chaſte Diane, à travers les forêts,
Apperçut un lieu ſolitaire,
Où le fils de Vénus & les dieux de Cythère
Dormoient ſous un ombrage frais.
Surpriſe, elle s'arrête; & ſa prompte colère
S'exhale en ce diſcours, qu'elle adreſſe tout bas,
A ces dieux endormis qui ne l'entendent pas:

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fèrs,
Dormez, Amours inéxorables :
Laissez respirer l'univers.

Profitons de la nuit profonde,
Dont le sommeil couvre leurs yeux.
Assurons le repos au monde,
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inéxorables :
Laissez respirer l'univers.

A ces mots, elle approche ; & ses nymphes timides,
Portant, sans bruit, leurs pas vers ces dieux homicides,
D'une tremblante main saisissent leurs carquois ;
Et bientôt du débris de leurs fléches perfides
Sement les plaines & les bois.
Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes ;
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports.

Quel bonheur ! quelle victoire !
Quel triomphe ! quelle gloire !
Les Amours sont désarmés.
Jeunes cœurs, rompez vos chaînes,
Cessons de craindre les peines
Dont nous étions allarmés.

Quel bonheur ! quelle victoire !
Quel triomphe ! quelle gloire !
Les Amours ſont déſarmés.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégreſſe;
Mais quels objets lui ſont offerts !
Quel réveil ! dieux ! quelle triſteſſe,
Quand de ſes dards briſés il voit les champs couverts !
Un trait me reſte encor dans ce déſordre extrême :
Perfides, votre exemple inſtruira l'univers.
Il parle. Le trait vole, & traverſant les airs,
Va percer Diane elle même.
Juſte, mais trop cruel revers,
Qui ſignale, grand dieu, ta vengeance ſuprême.

Reſpectons l'Amour,
Tandis qu'il ſommeille;
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait qu'il nous garde.

Reſpectons l'Amour,
Tandis qu'il ſommeille;
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.



CANTATE II.

ADONIS.

LE dieu Mars & Vénus, bleſſés des mêmes traits,
Goûtoient les biens les plus parfaits,
Qu'aux cœurs bien enflammés le tendre Amour apprête;
Mais ce dieu ſuperbe & jaloux,
D'un œil de conquérant regardant ſa conquête,
Fit bientôt aux plaiſirs ſuccéder les degoûts.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr;
Et pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point ſans les Graces;
On n'arrache point ſes faveurs.
L'emportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr;
Et pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

La déesse déjà ne craint plus son absence ;
Et, cessant de l'aimer, sans s'en appercevoir,
Fait atteler son char, pleine d'impatience,
Et vole vers les bords soumis à son pouvoir.
Là, ses jours couloient sans allarmes,
Lorsqu'un jeune chasseur se présente à ses yeux.
Elle croit voir son fils ; il en a tous les charmes :
Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux ;
Et le vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux,
Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide Naïade
Sort pour l'admirer ;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer.
Faune, d'un sourire,
Approuve leur choix :
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois ;
Et Pan qui soupire,
Brise son hautbois.

Il aborde, en tremblant, la charmante déesse :
Sa timide pudeur releve ses appas.
Les Graces, les Ris, la Jeunesse,
Marchent au-devant de ses pas ;
Et du plus haut des airs, l'Amour, avec adresse,
Fait partir, à l'instant, le trait dont il les blesse.
Que désormais, Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate.

Amans,

Amans, profitez tous de ſa jalouſe erreur;
Des feux trop violens font ſouvent une ingrate:
On oublie aiſément un amour qui fait peur,
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le ſoin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.

Voulez-vous, dans vos feux,
Trouver des biens durables?
Soyez moins amoureux;
Devenez plus aimables.

Que le ſoin de charmer
Soit votre unique affaire.
Songez que l'art d'aimer
N'eſt que celui de plaire.



CANTATE III.

LE TRIOMPHE
DE L'AMOUR.

Filles du dieu de l'univers,
Muſes, que je me plais dans vos douces retraites!
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verds
Sont propres à charmer les ames inquietes!
Quel cœur n'oublieroit ſes tourmens
Au murmure flatteur de cette onde tranquille!
Qui pourroit réſiſter aux doux raviſſemens
Qu'excite votre voix fertile!
Non, ce n'eſt qu'en ces lieux charmans
Que le parfait bonheur a choiſi ſon aſyle.

Heureux, qui de vos doux plaiſirs
Goûte la douceur toujours pure!
Il triomphe des vains deſirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Il partage avec les héros
La gloire qui les environne;
Et le puiſſant dieu de Délos
D'un même laurier les couronne.

Heureux, qui de vos doux plaiſirs
Goûte la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains deſirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Mais, que vois-je, grands dieux ! quels magiques efforts
Changent la face de ces bords !
Quelles danſes ! quels jeux ! quels concerts d'allégreſſe !
Les Graces, les Plaiſirs, les Ris & la Jeuneſſe,
Se raſſemblent de toutes parts.
Quel ſonge me transporte au-deſſus du tonnerre !
Je ne reconnois point la terre
Au ſpectacle enchanteur qui frappe mes regards.

Eſt-ce la cour ſuprême
Du ſouverain des dieux ?
Ou Vénus elle-même
Deſcend-elle des cieux ?

Les compagnes de Flore
Parfument ces côteaux ;
Une nouvelle aurore
Semble ſortir des eaux ;
Et l'Olympe ſe dore
De ſes feux les plus beaux.

Eſt-ce la cour ſuprême
Du ſouverain des dieux ?
Ou Vénus elle-même
Deſcend elle des cieux ?

Nymphes, quel eſt ce dieu qui reçoit votre hommage ?
Pourquoi cet arc & ce bandeau ?
Quel charme en le voyant ! Quel prodige nouveau
De mes ſens interdits me dérobe l'uſage !
Il s'approche, il me tend une innocente main.
Venez, cher tyran de mon ame :
Venez, je vous fuirois en vain ;
Et je vous reconnois, à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon ſein.
Adieu, Muſes, adieu : je renonce à l'envie
De mériter les biens dont vous m'avez flatté :
Je renonce à ma liberté.
Sous de trop douces loix mon ame eſt aſſervie ;
Et je ſuis plus heureux dans ma captivité,
Que je ne le fus de ma vie
Dans le triſte bonheur dont j'étois enchanté.



CANTATE IV.

L'HYMEN.

CE fut vers cette rive, où Junon adorée
Des peuples de Sidon reçoit les vœux offerts,
Que la divine Cythérée,
Pour la première fois, parut dans l'univers.
Jamais beauté plus admirée
Ne brilla sur les vastes mers.
Les Tritons, rassemblés de mille endroits divers,
Autour d'elle flottoient sur l'onde tempérée;
Et les filles du vieux Nérée
Faisoient devant son char retentir ces concerts.

Qu'Eole en ses gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours:
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.

Dieux du ciel, venez en ces lieux
Admirer un objet si rare:
Avouez que, même à vos yeux,
Les beautés dont la mer se pare
Effacent les beautés des cieux.

Qu'Eole en ses gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours :
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.

Jalouse de l'éclat de ces honneurs nouveaux,
Amphitrite se cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémon conduisoit l'immortelle
Vers cette isle enchantée où tendoient ses souhaits;
Et, c'est-là que la terre, à sa gloire fidelle,
Met le comble aux honneurs qu'ont reçu ses attraits.

L'Amant de l'Aurore
Des yeux qu'il adore
Perd le souvenir.
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune Zéphir.
De sa grace extrême
Minerve, elle-même,
Reconnoît le prix;
Et, par sa surprise,
Junon autorise
Le choix de Pâris.

Frappés de l'éclat de ses yeux,
Neptune, Jupiter; que dis-je ? tous les dieux
En font l'objet de leurs conquêtes.
Ils vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.

Les faveurs de l'Hymen ? Aveugles que vous êtes,
L'Hymen eſt-il donc fait pour aſſortir les cœurs ?
Jupiter étoit roi du monde :
Neptune commandoit ſur l'onde :
Mars avoit, pour partage, un courage indompté ;
Mercure, la jeuneſſe ; Apollon, la beauté.
Si de ces dieux l'Amour eût été le refuge,
Entr'eux du moins ſon choix ſe feroit déclaré :
Mais ils prirent l'Hymen pour juge ;
Et Vulcain ſe vit préféré.

Hymen, quand le ſort t'outrage,
Ne t'en prends point à l'Amour.
De ſon plus doux héritage
Tu t'enrichis chaque jour.
Souffre que de ton partage
Il s'enrichiſſe à ſon tour.

Souvent, par un juſte échange,
Il t'enlève tes ſujets.
Tu lui fais un crime étrange
De quelques larcins ſecrets.
Mais, c'eſt ainſi qu'il ſe venge
Des larcins que tu lui fais.



CANTATE V.

AMYMONE.

SUR les rives d'Argos, près de ces bords arides,
Où la mer vient briser ses flots impérieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amymone imploroit l'assistance des dieux.
Un Faune poursuivoit cette belle craintive ;
Et, lévant ses mains vers les cieux,
Neptune, disoit-elle, entends ma voix plaintive :
Sauve-moi des transports d'un amant furieux.

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours.
Protége ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.

Hélas ! ma prière inutile
Se perdra-t-elle dans les airs ?
Ne me reste-t-il plus d'asyle
Que le vaste abyme des mers ?

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours.
Protége ma gloire & ma vie
Contre de coupables amours.

La Danaïde, en pleurs, faiſoit ainſi ſa plainte,
Lorſque le dieu des eaux vint diſſiper ſa crainte;
Il s'avance, entouré d'une ſuperbe cour:
Tel, jadis, il parut aux regards d'Amphitrite,
Quand il fit marcher à ſa ſuite
L'hymenée & le dieu d'amour.
Le Faune, à ſon aſpect, s'éloigne du rivage;
Et Neptune, enchanté, ſurpris,
L'amour peint dans les yeux, adreſſe ce langage
A l'objet dont il eſt épris :

Triomphez, belle princeſſe,
Des amans audacieux :
Ne cédez qu'à la tendreſſe
De qui ſçait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous!
Dans les bras de Vénus même,
Mars en deviendroit jaloux.

Triomphez, belle princeſſe,
Des amans audacieux :
Ne cédez qu'à la tendreſſe
De qui ſçait aimer le mieux.

Qu'il eſt facile aux dieux de ſéduire une belle!
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux;
L'éclat d'une cour immortelle,
Le mérite récent d'un ſecours généreux.

Dieux! quel ſecours! Amour, ce ſont-là de tes jeux,
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle?
Thétis, en rougiſſant, détourna ſes regards;
Doris ſe replongea dans ſes grottes humides,
Et, par cette leçon, apprit aux Néréïdes
A fuir de ſemblables hazards.

Tous les amans ſçavent feindre:
Nymphes, craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire
Eſt aiſée à ſurmonter:
C'eſt l'amant qui ſçait nous plaire
Que nous devons redouter.

Tous les amans ſçavent feindre:
Nymphes, craignez leurs appas.
Le péril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.



CANTATE VI.

THÉTIS.

PRès de l'humide empire où Vénus prit naiſſance,
Dans un bois conſacré par le malheur d'Atis,
Le ſommeil & l'amour, tous deux d'intelligence,
A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.
Qu'eût fait Minerve même, en cet état réduite ?
Mais, dans l'art de Protée en ſa jeuneſſe inſtruite,
Elle ſçut éluder un amant furieux.
D'une ardente lionne elle prend l'apparence :
Il s'émeut ; &, tandis qu'il ſonge à ſa défenſe,
La nymphe en rugiſſant ſe dérobe à ſes yeux.

Où fuyez-vous, déeſſe inéxorable,
Cruel lion de carnage altéré ?
Que craignez-vous d'un amant miſérable,
Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Il ne craint point une mort rigoureuſe ;
Il s'offre à vous, ſans armes, ſans ſecours ;
Et votre fuite eſt pour lui plus affreuſe,
Que les lions, les tigres, & les ours.

Où fuyez-vous, déesse inéxorable,
Cruel lion de carnage altéré?
Que craignez-vous d'un amant misérable,
Que vos rigueurs ont déjà déchiré?

Ce héros malheureux exprimoit en ces mots
Sa honte & sa douleur extrême;
Quand, tout-à-coup, du fond des flots
Protée, apparoissant lui-même:
Que fais-tu, lui dit-il, foible & timide amant?
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles?
Est-ce d'aujourd'hui que les belles
Ont recours au déguisement?
Répare ton erreur. La Nymphe, qui te charme,
Va rentrer dans le sein des mers:
Attens-la sur ces bords; mais que rien ne t'allarme,
Et songe que tu dois Achille à l'univers.

Le guerrier qui délibere,
Fait mal sa cour au dieu Mars;
L'amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hazards.

Quand le péril nous étonne,
N'importunons point les dieux:
Vénus, ainsi que Bellone,
Aime les audacieux.

Le guerrier qui délibere,
Fait mal sa cour au dieu Mars;
L'amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hazards.

Pélée, à ce discours, portant au loin sa vûe,
Voit paroître l'objet qui le tient sous ses loix :
Heureux, que pour lui seul l'occasion perdue
Renaisse une seconde fois !
Le cœur plein d'une noble audace,
Il vole à la déesse; il l'approche, il l'embrasse.
Thétis veut se défendre; & d'un prompt changement,
Employant la ruse ordinaire,
Redevient, à ses yeux, lion, tigre, panthère :
Vains objets, qui ne font qu'irriter son amant.
Ses desirs ont vaincu sa crainte :
Il la retient toujours d'un bras victorieux;
Et, lasse de combattre, elle est enfin contrainte
De reprendre sa forme & d'obéir aux dieux.

Amans, si jamais quelque belle,
Changée en lionne cruelle,
S'efforce à vous faire trembler;
Moquez-vous d'une image feinte;
C'est un phantôme que sa crainte
Vous présente pour vous troubler.

Elle peut, en prenant l'image
D'un tigre ou d'un lion sauvage,
Effrayer les jeunes amours :
Mais, après un effort extrême,
Elle redevient elle-même;
Et ces dieux triomphent toujours.



CANTATE VII.

CIRCÉ.

SUR un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, & la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.
Là ses yeux, errans sur les flots,
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrace,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots:

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas:
Tourne, un moment, tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens, du moins, pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris;
Amour fatal! Ta haine en est le prix:
Tant de tendresse, ô dieux, est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris!

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne, un moment, tes yeux ſur ces climats ;
Et ſi ce n'eſt pour partager ma flamme,
Reviens, du moins, pour hâter mon trépas.

C'eſt ainſi qu'en regrets ſa douleur ſe déclare.
Mais bientôt, de ſon art employant le ſecours
Pour rappeller l'objet de ſes triſtes amours,
Elle invoque, à grands cris, tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Néméſis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'infléxible Hécate, & l'horrible Alecton.
Sur un autel ſanglant l'affreux bûcher s'allume :
La foudre dévorante auſſi-tôt le conſume.
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour;
Les aſtres de la nuit interrompent leur courſe :
Les fleuves étonnés remontent vers leur ſource ;
Et Pluton même tremble en ſon obſcur ſéjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune ſanglante
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres;
Les Mânes effrayés quittent leurs monumens;
L'air retentit, au loin, de leurs longs hurlemens;
Et les vents, échappés de leurs cavernes ſombres,
Mêlent, à leurs clameurs, d'horribles ſifflemens.
Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta deſtinée.
Tu peux faire trembler la terre ſous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère:
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pû faire.

Ce n'eſt point par effort qu'on aime:
L'Amour eſt jaloux de ſes droits.
Il ne dépend que de lui-même;
On ne l'obtient que par ſon choix.
Tout reconnoît ſa loi ſuprême,
Lui ſeul ne connoît point de loix.

Dans les champs, que l'hiver déſole,
Flore vient rétablir ſa cour.
L'Alcyon fuit devant Eole;
Eole le fuit à ſon tour.
Mais ſitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.



CANTATE VIII.

CÉPHALE.

LA nuit, d'un voile obſcur, couvroit encor les airs;
Et la ſeule Diane éclairoit l'univers :
Quand, de la rive Orientale,
L'Aurore, dont l'amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Céphale,
Qui repoſoit encor dans le ſein du ſommeil.
Elle approche, elle héſite, elle craint, elle admire;
La ſurpriſe enchaîne ſes ſens :
Et l'amour du héros, pour qui ſon cœur ſoupire,
A ſa timide voix arrache ces accens :

Vous, qui parcourez cette plaine,
Ruiſſeaux, coulez plus lentement ;
Oiſeaux, chantez plus doucement ;
Zéphyrs, retenez votre haleine.

Reſpectez un jeune chaſſeur
Las d'une courſe violente ;
Et du doux repos qui l'enchante,
Laiſſez-lui goûter la douceur.

Vous, qui parcourez cette plaine,
Ruiſſeaux, coulez plus lentement ;
Oiſeaux, chantez plus doucement ;
Zéphyrs, retenez votre haleine.

Mais, que dis-je, où m'emporte une aveugle tendreſſe
Lâche amant, eſt-ce là cette délicateſſe,
Dont s'énorgueillit ton amour ?
Viens-je donc en ces lieux te ſervir de trophée ?
Eſt-ce dans les bras de Morphée,
Que l'on doit d'une amante attendre le retour ?

Il en eſt temps encore,
Céphale, ouvre les yeux :
Le jour plus radieux
Va commencer d'éclore ;
Et le flambeau des cieux
Va faire fuir l'Aurore.
Il en eſt temps encore,
Céphale, ouvre les yeux.

Elle dit ; & le dieu qui répand la lumière,
De ſon char argenté lançant ſes premiers feux,
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquille paupière
D'un amant, à la fois, heureux & malheureux.
Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle :
Mais, ô cris, ô pleurs ſuperflus !
Elle fuit ; & ne laiſſe à ſa douleur mortelle,
Que l'image d'un bien qu'il ne poſſéde plus.
Ainſi l'amour punit une froide indolence.
Méritons ſes faveurs par notre vigilance.

N'attendons jamais le jour :
Veillons, quand l'aurore veille.
Le moment où l'on ſommeille,
N'eſt pas celui de l'amour.

Comme un zéphyr qui s'envole,
L'heure de Vénus s'enfuit,
Et ne laiſſe, pour tout fruit,
Qu'un regret triſte & frivole.

N'attendons jamais le jour :
Veillons quand l'aurore veille.
Le moment où l'on ſommeille,
N'eſt pas celui de l'amour.



CANTATE IX.

BACCHUS.

C'EST toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire.
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il ressuscite, dans ses vers,
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire :
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre.
De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétens te suivre.
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins & les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux.
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,
Boit, à pleine coupe,
L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats.
Vénus, sans tes charmes,
Perdroit ses appas.

Du fier Polyphême
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais, quels transports involontaires
Saisissent, tout-à-coup, mon esprit agité ?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté ?
Bacchus, à mes regards, dévoile ses mystères,
Un mouvement confus de joie & de terreur
M'échauffe d'une sainte audace ;
Et les Ménades, en fureur,
N'ont rien vû de pareil dans les antres de Thrace,

Descendez, mère d'amour :
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'amour :
Mars trop long-temps vous arrête,

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour & de vin,
Pourſuit Doris dans la plaine;
Et les Nymphes des forêts,
D'un jus pétillant & frais,
Arroſent le vieux Silène.

Deſcendez, mère d'amour:
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Deſcendez, mère d'amour:
Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux:
Je céde aux mouvemens que ce grand jour m'inſpire.
Fidèles ſectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le feſtin, apportez-moi ma lyre:
Célébrons, entre nous, un jour ſi glorieux.
Mais, parmi les tranſports d'un aimable délire,
Eſoignons loin d'ici ces bruits ſéditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laiſſons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre & le carnage:
Les dards du Centaure ſauvage
Ne doivent point ſouiller nos innocentes mains.

Banniſſons l'affreuſe Bellone
De l'innocence des repas.
Les Satyres, Bacchus & Faune
Déteſtent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels ſanguinaires,
Qui, par de tragiques forfaits,
Enſanglantent les doux myſtères
D'un dieu qui préſide à la paix !

Banniſſons l'affreuſe Bellone
De l'innocence des repas.
Les Satyres, Bacchus & Faune
Déteſtent l'horreur des combats.

Veut-on que je faſſe la guerre ?
Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez.
Rempliſſons cette coupe, entourons-nous de lierre;
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrſes redoutés.
Que d'Athlétes ſoumis ! que de rivaux par terre !
O fils de Jupiter, nous reſſentons enfin
Ton aſſiſtance ſouveraine :
Je ne vois que buveurs étendus ſur l'arêne,
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe, victoire,
Honneur à Bacchus :
Publions ſa gloire.
Triomphe, victoire :
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix.
Sonnez leur défaite:
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe, victoire,
Honneur à Bacchus:
Publions sa gloire.
Triomphe, victoire:
Buvons aux vaincus.



CANTATE X.

LES FORGES DE LEMNOS.

DANS ces antres fameux, où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes,
Vénus faisoit remplir le carquois de l'Amour.
Les graces, les plaisirs lui prêtoient tous leurs charmes;
Et son époux, couvert de feux étincelans,
Animoit, en ces mots, les Cyclopes brûlans:

Travaillons, Vénus nous l'ordonne;
Excitons ces feux allumés:
Déchaînons ces vents enfermés;
Que la flamme nous environne.

Que l'airain écume & bouillonne
Que mille dards en soient formés:
Que, sous nos matteaux enflammés,
A grand bruit, l'enclume résonne.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumés:
Déchaînons ces vents enfermés;
Que la flamme nous environne.

C'eſt ainſi que Vulcain, par l'amour excité,
Armoit, contre lui-même, une épouſe volage :
Quand le dieu Mars, encor tout fumant de carnage,
Arrive, l'œil en feu, le bras enſanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, & vous, Calybes aſſemblés ?
Eſt-ce pour amuſer des enfans inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre,
Ce fruit de vos travaux honteux.
Renoncez à forger la foudre ;
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais, tandis qu'il s'emporte en des fureurs ſi vaines,
Il ſe ſent, tout-à-coup, frappé d'un trait vengeur.
Quel changement! Quel feu, répandu dans ſes veines,
Couvre ſon front guerrier de honte & de rougeur !
Il veut parler : ſa voix ſur ſes lévres expire.
Il lève au ciel les yeux ; il ſe trouble, il ſoupire,
Toute ſa fierté céde ; & ſes regards confus,
Par les yeux de l'Amour arrêtés au paſſage,
Achévent de faire naufrage
Contre un ſourire de Vénus.

Fiers vainqueurs de la terre,
Cédez à votre tour.
Le vrai dieu de la guerre
Eſt le dieu de l'amour.

N'offenſez point ſa gloire :
Gardez de l'irriter.
C'eſt perdre la victoire
Que de la diſputer.

Fiers vainqueurs de la terre,
Cédez à votre tour.
Le vrai dieu de la guerre
Eſt le dieu de l'amour.



CANTATE XI.

LES BAINS DE TOMÉRI.

POUR S. A. S. MADAME LA DUCHESSE.

QUEL ſpectacle pompeux orne ce bord tranquille?
Diane, avec toute ſa cour,
Vient-elle y chercher un aſyle
Contre les feux du dieu du jour ?
Pour voir ces déïtés nouvelles,
Le ſoleil tient encor ſes courſiers arrêtés.
La nymphe qui préſide à ces bords enchantés,
Epuiſe ſes regards ſur elles ;
Et raſſemble, en ces mots, ſes compagnes fidèles,
Pour rendre hommage à leurs beautés.

Venez voir votre ſouveraine,
Nymphes, ſortez de vos roſeaux :
C'eſt Thétis qui vient ſur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Coulez, coulez, eaux fugitives;
Et vous, oiseaux, quittez les bois:
Chantez, sur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.

Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux:
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles déïtés, qui flottez sur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux!
Jamais, dans ses grottes profondes,
Amphitrite n'a vû rien de si précieux.
Mais, n'en rougissez pas: dans cette cour charmante
La déesse qui vous conduit,
Brille comme, au milieu des astres de la nuit,
Du jeune Endymion on voit briller l'amante.
Quel cœur résisteroit à des attraits si doux!
Naïades, approchez: Tritons, éloignez-vous.

Vous, qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres zéphyrs:
Une divinité plus belle
Est réservée à vos soupirs.

Venez, sur mes humides plaines,
Caresser ces jeunes beautés:
Venez, de vos douces haleines,
Echauffer mes flots argentés.

Vous, qui rendez Flore immortelle,
Raſſemblez-vous, tendres zéphyrs:
Une divinité plus belle
Eſt réſervée à vos ſoupirs.

Et vous, dont le pouvoir s'étend ſur tout le monde,
Amours, ſi les attraits de la fille des mers
Ont pû vous attirer ſur l'onde,
Accourez ſur ma rive, & traverſez les airs.
Une Vénus nouvelle exige votre hommage;
Et bientôt vous verrez que celle de Paphos
Lui céde autant que mon rivage
Le cède aux vaſtes bords de l'empire des flots.

Tendres amours, accourez tous;
Venez, volez, troupe immortelle:
La beauté languiroit ſans vous;
Et vous expireriez ſans elle.

S'il eſt vrai que le dieu d'amour
A la beauté doit ſa naiſſance,
La beauté, par un doux retour,
Doit à l'amour ſeul ſa puiſſance.

Tendres amours, accourez tous;
Venez, volez, troupe immortelle:
La beauté languiroit ſans vous;
Et vous expireriez ſans elle.

*

CANTATE XII.

LES FILLETS DE VULCAIN.

Le soleil adoroit la reine de Paphos,
Et disputoit à Mars le cœur de l'immortelle;
Lorsqu'un coup du destin, fatal à son repos,
Du bonheur d'un rival le fit témoin fidèle.
Confus, désespéré, jaloux,
Il court pour se venger d'un si cruel outrage:
Mais, au milieu de son courroux,
Une secrette voix lui tenoit ce langage.

Où portes-tu tes pas?
Etouffe ta colère;
Et ne t'aveugle pa ,
Quand la raison t'éclaire.

Tous ces efforts jaloux
Qu'excite une infidelle,
La vengent mieux de nous,
Qu'ils ne nous vengent d'elle.

Ainsi, loin de punir
L'ingrate qui t'offense,
Tâche d'en obtenir
Le prix de ton silence.

Fais-lui payer ta foi,
Presse, prie, intimide:
L'amour sera pour toi,
Si la raison te guide.

Foible raison, hélas ! Le dieu plein de fureur,
Chez l'époux de Vénus va souffler la terreur.
Dans un réduit obscur, ignoré, solitaire,
Ses yeux, ses yeux ont vû... ce qu'il ne peut plus taire.
A ce discours, Vulcain, de rage possédé,
N'aspire qu'à confondre une épouse perfide.
Malheureux ! Mais l'hymen fut toujours mal guidé,
Quand il prit le courroux pour guide.
Autour de ce réduit heureux,
Théâtre où les amours célèbrent leur victoire,
Il dispose, avec art, d'imperceptibles nœuds;
Piège où doit expirer leur honneur & sa gloire.

Craignez, amans trop heureux,
Votre félicité même.
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

Le dieu qui vous fait aimer,
Vous enivre de ses charmes:
Mais d'un amour sans allarmes
On doit toujours s'allarmer.

Craignez, amans trop heureux,
Votre félicité même.
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

Victimes de leur négligence,
Mars & Vénus surpris sont la fable des cieux.
Déjà tout fier de sa vengeance,
Vulcain, à ce spectacle, appelle tous les dieux.
Déjà, sur cet objet, leur troupe se partage :
Quand, tout-à-coup, Momus court à ce dieu peu sage,
Et d'un laurier burlesque orne son triste front.
Tout l'Olympe éclata de rire;
Et Vulcain, essuyant mille traits de satyre,
S'enfuit, & dans Lemnos fut cacher son affront.

Heureux, qui se rend maître
D'un stérile courroux!
C'est être heureux époux,
Que de feindre de l'être;
Et plus on est jaloux,
Moins on doit le paroître.

Vénus ſçait ſe contraindre :
Elle fuit le grand jour.
De ſa paiſible cour
L'hymen doit peu ſe plaindre ;
Et ce n'eſt point l'amour,
C'eſt Momus qu'il doit craindre.



CANTATE XIII.

CONTRE L'HIVER.

ARBRES dépouillés de verdure,
Malheureux cadavres des bois,
Que devient aujourd'hui cette riche parure
Dont je fus charmé tant de fois ?
Je cherche, vainement, dans cette triste plaine,
Les oiseaux, les zéphyrs, les ruisseaux argentés :
Les oiseaux sont sans voix, les zéphyrs sans haleine,
Et les ruisseaux dans leur cours arrêtés.
Les aquilons fougueux règnent seuls sur la terre;
Et mille horribles sifflemens
Sont les trompettes de la guerre
Que leur fureur déclare à tous les élémens.

Le soleil, qui voit l'insolence
De ces tyrans audacieux,
N'ose étaler, en leur présence,
L'or de ses rayons précieux.

La crainte a glacé son courage :
Il est sans force & sans vigueur ;
Et la pâleur sur son visage
Peint sa tristesse & sa langueur.

Le ſoleil, qui voit l'inſolence
De ces tyrans audacieux,
N'oſe étaler, en leur préſence,
L'or de ſes rayons précieux.

Du tribut, que la mer reçoit de nos fontaines,
Indignés & jaloux, leur ſouffle mutiné
Tient les fleuves chargés de chaînes,
Et ſoulève contre eux l'Océan déchaîné.
L'orme eſt briſé, le cèdre tombe,
Le chêne le plus dur ſuccombe
Sous leurs efforts impérieux;
Et les ſaules couchés, étalant leurs ruines,
Semblent baiſſer leur tête, & lever leurs racines
Pour implorer la vengeance des cieux.

Bois paiſibles & ſombres,
Qui prodiguiez vos ombres
Aux larcins amoureux,
Expiez tous vos crimes,
Malheureuſes victimes
D'un hiver rigoureux.

Tandis qu'aſſis à table,
Dans un réduit aimable,
Sans ſoins & ſans amour,
Près d'un ami fidèle,
De la ſaiſon nouvelle
J'attendrai le retour.

*

CANTATE XIV.

POUR L'HIVER.

Vous, dont le pinceau téméraire
Repréſente l'hiver ſous l'image vulgaire
D'un vieillard foible & languiſſant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce dieu terrible & puiſſant.
Sa vengeance eſt inéxorable :
Son pouvoir, juſqu'aux cieux, ſçait porter la terreur;
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effet de ſa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers;
Le ſeul vent de ſon haleine
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne ſur la terre
Les aquilons furieux :
Il arrête le tonnerre
Dans la main du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers ;
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Mais, si sa force est redoutable,
Sa joie est encor plus aimable :
C'est le père des doux loisirs.
Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs :
Il invite aux festins, il anime la scène.
Les plus belles saisons sont des saisons de peine ;
La sienne est celle des plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne ;
Cérès, des biens qu'elle produit ;
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne :
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel & de l'onde,
Le soleil, la terre & l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble
Bacchus, l'amour & les jeux.
Ces dieux ne règnent ensemble
Que quand il règne avec eux.

Les dieux du ciel & de l'onde,
Le soleil, la terre & l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

CANTATE XV.

CALISTO.

Déesse des forêts, à vos pieds je m'engage
A mépriser l'amour, à détester ses feux.
Puissai-je devenir, si je trahis mes vœux,
Des objets de ces bois l'objet le plus sauvage !
Calisto, ce fut-là ton serment : mais, hélas !
Ta fatale beauté ne le confirmoit pas.

O beauté, partage funeste,
A tous les autres préféré !
Vous êtes du courroux céleste
Le gage le plus assuré.

Mille embûches toujours certaines
Semblent conjurer vos malheurs.
La volupté forme vos chaînes :
Votre orgueil les couvre de fleurs.

O beauté, partage funeste,
A tous les autres préféré !
Vous êtes du courroux céleste
Le gage le plus assuré.

En vain mille mortels avoient brûlé pour elle.
Sa constante vertu lui fut toujours fidelle.
Mais qui peut, dieux cruels, braver votre pouvoir?
Jupiter, sous les traits de Diane elle-même,
Séduit enfin cette nymphe qu'il aime,
Et la force à trahir ses vœux & son devoir.

Feux illégitimes,
Trompeuse douceur,
Dans quels noirs abymes
Plongez-vous mon cœur?

La sombre tristesse
Toujours me poursuit:
La crainte me presse,
Le repos me fuit.

Feux illégitimes,
Trompeuse douceur,
Dans quels noirs abymes
Plongez-vous mon cœur!

C'en est fait; & déjà la sévère Diane
A reconnu le fruit d'un malheureux amour.
Sors de mes yeux, objet profane:
Ne souille plus, dit-elle, un si chaste séjour.
Transformée en ourse effroyable,
Va cacher dans les bois ta honte & tes plaisirs.
Sous cette forme épouvantable,
Que Jupiter, s'il veut, t'offre encor ses soupirs.

Vous, qui dans l'esclavage
Tenez le cœur des dieux,
Craignez toujours l'hommage
Qu'ils rendent à vos yeux.

Aux douceurs du mystère
Le calme est attaché :
Ce que la gloire éclaire
N'est pas long-temps caché.

Vous, qui dans l'esclavage
Tenez le cœur des dieux,
Craignez toujours l'hommage
Qu'ils rendent à vos yeux.



CANTATE XVI.

L'AMOUR DÉVOILÉ.

NE me reprochez plus tous les maux que j'ai faits,
Disoit le dieu d'amour aux nymphes des forêts.
Si j'ai rendu tant de cœurs misérables,
De tant d'heureux mortels si j'ai troublé la paix,
Et si tout l'univers se plaint de mes forfaits,
Les destins seuls en sont coupables :
Ils m'ont voilé les yeux, par d'injustes arrêts ;
Et je ne sçaurois voir sur qui tombent mes traits.

Dans une obscurité profonde,
Je porte au hazard mon flambeau.
Otez à l'Amour son bandeau ;
Vous rendrez le repos au monde.

Les mortels, d'une ardeur extrême,
M'ont choisi pour leur commander :
Mais comment puis-je les guider ?
Je ne puis me guider moi-même.

Dans une obscurité profonde,
Je porte au hazard mon flambeau.
Otez à l'Amour son bandeau ;
Vous rendrez le repos au monde.

Ainſi parloit l'Amour. Mais quel heureux effort
Pouvoit accomplir ce miracle ?
C'eſt à vous, belle Iris, c'eſt à vous que le ſort
Permettoit de lever cet invincible obſtacle.
Un dieu jouit par vous de la clarté du jour :
Mais dans vos yeux, ô ciel, quelle clarté nouvelle
S'offrit aux regards de l'Amour !
Surpris, en vous voyant ſi charmante & ſi belle,
Il vous donna, dès-lors, une foi ſolemnelle
D'abandonner, pour vous, & Vénus & ſa cour.

L'Amour a quitté ſa mère
Pour ſe ſoumettre à vos loix :
Il ne vit que pour vous plaire ;
Et la reine de Cythère
N'oſe condamner ſon choix.

Les Graces & la jeuneſſe
Vous parent de mille fleurs,
Et peignent votre ſageſſe
Des plus riantes couleurs.

L'Amour a quitté ſa mère
Pour ſe ſoumettre à vos loix :
Il ne vit que pour vous plaire ;
Et la reine de Cythère
N'oſe condamner ſon choix.

Goûtez, mortels, goûtez les heureux avantages,
Qui, depuis si long-temps, vous étoient inconnus.
L'amour est sans bandeau. Que de maux prévenus!
Et pour vous, jeunes cœurs, quel fortuné présage!

Iris a désillé les yeux
Du dieu qui régit la nature;
Amour, tes traits victorieux
Ne partent plus à l'aventure.

On ne voit plus d'amant rebelle,
Ni de cœur lassé de ses fers:
Les yeux de l'amour sont ouverts;
Il n'en blesse plus que pour elle.



CANTATE XVII.

L'AMANT HEUREUX.

L'Absence m'a fait voir la honte de mon choix ;
Et je romps la priſon, où, ſous de dures loix,
Gémiſſoit mon ame captive :
Mais mon cœur vainement eſt rentré dans ſes droits ;
Je n'ai pû retrouver ma raiſon fugitive,
Qu'en la perdant une ſeconde fois.

Amour, tu ſinis mes peines,
Et mes yeux ſe ſont ouverts :
Mais, pour ſoulager mes chaînes,
Faut-il me donner des fers ?

Mon cœur ſauvé de l'orage,
N'en eſt que plus agité ;
Et je ſors de l'eſclavage,
Sans trouver la liberté.

Amour, tu finis mes peines,
Et mes yeux ſe ſont ouverts :
Mais, pour ſoulager mes chaînes,
Faut-il me donner des fers ?

Mais, que dis-je, insensé? Je m'abuse moi-même;
Ce ne sont point des fers que je romps en ce jour:
Non, jusqu'à ce moment je n'ai point eu d'amour,
C'est la première fois que j'aime.

Un feu séditieux
Brûle au fond de mon ame,
Et d'une humide flamme
Fait pétiller mes yeux.
D'un poison que j'ignore
Mon sang est allumé;
Et des feux du Centaure
Hercule consumé
Languissoit moins encore
Que mon cœur enflammé.

Toutefois, au milieu de ma douleur profonde,
Je vous rends grace, ô dieux, du trouble de mes sens;
Et quand votre colère, en cruauté féconde,
M'accableroit de maux encore plus pressans,
Vous ne sçauriez m'ôter l'amour que je ressens:
Et c'est sur cet amour que mon bonheur se fonde.

Aimable souffrance,
Charmantes langueurs,
Votre violence
Fait la récompense
Des sensibles cœurs.

La beauté nouvelle
Dont je ſuis la loi,
Me rendra fidèle :
Je vivrai pour elle
Bien plus que pour moi.

Aimable ſouffrance,
Charmantes langueurs,
Votre violence
Fait la récompenſe
Des ſenſibles cœurs.



CANTATE XVIII.

SUR UN ARBRISSEAU.

Jeune & tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,
Fertile nourrisson de Vertumne & de Flore,
Des faveurs de l'hiver redoutez le danger,
Et retenez vos fleurs qui se pressent d'éclore,
Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Imitez la sage Anémone:
Craignez Borée & ses retours:
Attendez que Flore & Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

Philomèle est toujours muette:
Progné craint de nouveaux frissons;
Et la timide violette
Se cache encor sous les gazons.

Imitez la sage Anémone;
Craignez Borée & ses retours:
Attendez que Flore & Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

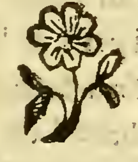
Soleil,

Soleil, père de la nature,
Viens répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs:
Dissipe les frimats, écarte la froidure,
Qui brûle nos fruits & nos fleurs.
Cérès, pleine d'impatience,
N'attend que ton retour pour enrichir nos bords;
Et sur ta fertile présence
Bacchus fonde l'espoir de ses nouveaux trésors.

Les lieux d'où tu prens ta course,
Virent ses premiers combats:
Mais loin des climats de l'Ourse
Il porta toujours ses pas.

Quand les amours favorables
Voulurent le rendre heureux,
Ce fut sur des bords aimables
Qu'échauffoient tes plus doux feux.

Les lieux d'où tu prens ta course,
Virent ses premiers combats:
Mais loin des climats de l'Ourse
Il porta toujours ses pas.



CANTATE XIX. *à deux voix.*

JUPITER ET EUROPE.

EUROPE.

Quel prodige mystérieux !
O ciel ! Qu'est devenu ce monstre audacieux
Dont le perfide effort en ce lieu m'a conduite ?
Un mortel s'offre seul à ma vûe interdite :
Mais, que dis-je, un mortel ? Europe, ouvre les yeux ;
Au changement soudain que tu vois en ces lieux,
A l'éclat qui te frappe, au trouble qui t'agite,
Peut-tu méconnoître les dieux ?

JUPITER.

Rendez le calme, Europe, à votre ame étonnée.
Oui, le maître des dieux vient s'offrir à vos fers :
De vous seule aujourd'hui dépend la destinée
Du dieu de qui dépend celle de l'univers
Partagez les feux & la gloire
D'un cœur charmé de vos beautés ;
Que le dieu que vous soumettez,
Applaudisse à votre victoire.

EUROPE.

O gloire, qui m'allarme autant qu'elle m'enchante !
Gloire qui fait déjà trembler mon cœur jaloux !
Plus votre rang m'élève, & plus il m'épouvante.
Ah ! les dieux sont ils faits pour aimer comme nous ?
Faut-il que la crainte me glace,
Lorsque l'amour veut m'enflammer ?
Mon cœur est fait pour vous aimer :
Mais votre grandeur l'embarrasse.
Lorsque l'amour veut m'enflammer,
Faut-il que la crainte me glace ?

JUPITER.

Quoi ! victime d'un rang que le sort m'a donné,
A vivre sans desirs je serois condamné ?
J'ignorerois l'amour & ses vives tendresses ?
Laissez aux dieux du moins la sensibilité.
L'honneur d'être immortel seroit trop acheté,
S'il nous défendoit les foiblesses.

EUROPE.

Auprès des dieux, hélas, quel moyen d'arriver
A cette égalité qui forme un amour tendre ?
Un mortel jusqu'aux dieux ne sçauroit s'élever :
Un dieu jusqu'aux mortels veut rarement descendre.

JUPITER.

Non, non, ne craignez pas de vous laisser toucher ;
L'amour fait disparoître une gloire importune.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Non, non ; ne craignez pas de vous laiſſer toucher :
L'amour fait diſparoître une gloire importune.
C'eſt à l'amour de rapprocher
Ce que ſépare la fortune.

JUPITER.

Venez partager avec moi
Cet honneur, qu'en naiſſant, j'ai reçu de Cybèle,
Pour premier gage de ma foi,
Recevez aujourd'hui le titre d'immortelle.

EUROPE.

Ah ! ne me privez point de l'unique ſecours
Où je pourrois avoir recours,
Si votre cœur pour moi ſe laſſoit d'être tendre.
Vous dire que je crains votre légéreté,
N'eſt-ce pas aſſez faire entendre
Que je crains l'immortalité ?

JUPITER.

Non, rien n'affoiblira l'ardeur dont je vous aime :
J'en jure par l'amour, j'en jure par vous-même.
Puiſſe expirer l'aſtre brillant du jour,
Avant que ma tendreſſe expire !
Puiſſai-je voir la fin de mon empire,
Avant la fin de mon amour !

TOUS DEUX.

Que de notre bonheur l'amour ſeul ſoit le maître !
Qu'à jamais notre encens brûle ſur ſes autels !
Puiſſent nos feux être immortels,
Comme le dieu qui les fit naître !



CANTATE XX.

SUR UN BAISER.

PAR un baiſer ravi ſur les lèvres d'Iris,
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix;
Mais ce plaiſir charmant a paſſé comme un ſonge,
Ainſi je doute encor de ma félicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un menſon
Mais il dura trop peu pour une vérité.

Amour, ceux que tu captives
Souffrent des maux trop cruels;
Leurs douceurs ſont fugitives,
Et leurs tourmens éternels.

Après de mortelles peines,
Tu feins de combler nos vœux;
Mais tes rigueurs ſont certaines,
Et tes plaiſirs ſont douteux.

Amour, ceux que tu captives
Souffrent des maux trop cruels;
Leurs douceurs ſont fugitives
Et leurs tourmens éternels.

Qui peut donc m'affranchir de cette inquiétude
Qui rend mon bonheur incertain ?
Iris, guérissez-moi d'une peine si rude :
Le remède est en votre main.

Si sur cette bouche adorable,
Que Vénus prit soin d'embellir,
Je pouvois encore cueillir
Quelqu'autre faveur plus durable,
Cette douce félicité
Fixeroit mon ame incertaine ;
Et je ne serois plus en peine,
Si c'est mensonge ou vérité.

Fin du Tome premier.





